

LUMEN VITAE

REVUE INTERNATIONALE DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL REVIEW OF RELIGIOUS EDUCATION

VOL. III. — N° 2

Avril - Juin 1948

April - June 1948

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES DE LA FORMATION RELIGIEUSE
INTERNATIONAL CENTER FOR STUDIES IN RELIGIOUS EDUCATION

27, rue de Spa

BRUXELLES — BRUSSELS
BELGIQUE — BELGIUM

SOMMAIRE — CONTENTS

I. PIERRES D'ATTENTE ET OBSTACLES —

I. STEPPING STONES AND OBSTACLES

ENQUÊTE: L'INFLUENCE DES MILIEUX —

INVESTIGATION: INFLUENCE OF ENVIRONMENT

1. Contributions méthodologiques. — 1. Methodological Contributions

Charles MOELLER, S. TH. D.

Professeur de Poésie au Collège Saint-Pierre, Jette-Bruxelles (Belgique)

Influence du collège sur la vie religieuse 205

Influence of College on Religious Life 215

Robert WAELEKENS, licencié en philosophie et lettres

Professeur de Poésie au Collège Sainte-Gertrude, Nivelles (Belgique)

Réflexions d'un professeur de collège de province sur l'enquête de Lumen Vitae 217

Some Reflexions of a Master in a Provincial Grammar School on the « Lumen Vitae » Inquiry 222

2. Contributions à l'étude des milieux. —

2. Contributions to the Study of Environment

Giovanni HOYOIS, docteur en droit

Direction Nationale de l'Action Catholique des Hommes, Bruxelles (Belgique)

La situation morale et religieuse en Belgique d'expression française 224

Religious and Moral Situation in the French-Speaking Parts of Belgium 245

Pierre RANWEZ, S. J.

Centre International d'Études de la Formation Religieuse

L'influence des milieux sur la vie religieuse. Informations recueillies au Congrès de Lille 247

Influence of Social Conditions on the Christian Life. The Findings of the Congress of Lille 260

François VON TATTENBACH, S. J.

Aumônier catholique d'un dépôt de prisonniers allemands

La situation religieuse des prisonniers de guerre allemands en France 266

Spiritual Condition of German Prisoners in France 278

3. Action adaptée aux milieux ; action exercée sur les milieux. —
3. Adaptation to Environment. Action Brought to Bear Upon Environment

Joseph VAN WING, S. J.

Membre du Conseil colonial. Ancien missionnaire à Kisantu. Fellow of Honour of « The Royal Anthropological Institute of Great Britain »

- A propos d'un récent décret-loi du Conseil colonial belge. L'influence des milieux au Congo belge ; l'action exercée ou à exercer sur les milieux** 281
- A Propos of a Recent Decree-Law of the Belgian Colonial Office. Legislation to Humanise the Development of Institutional Environment** 291

Stavros Michel PLAKIDIS, docteur ès sciences

Professeur d'astronomie à l'Université d'Athènes. — Directeur de l'Institut astronomique de l'Observatoire national d'Athènes

- Retour aux valeurs chrétiennes en Grèce. L'Union Chrétienne des Intellectuels Grecs** 294
- Return to Christian Principles in Greece. The Christian Union of Intellectuals** 299

II. FORMATION RELIGIEUSE — II. RELIGIOUS EDUCATION

GÉNÉRALITÉS ET ADULTES —

FOR ALL AGES AND, IN PARTICULAR, FOR ADULTS

W. H. RUSSELL, Ph. D.

The Catholic University of America, Washington

- The Catholic Evidence Guild in the United States** 301
- La « Catholic Evidence Guild » aux États-Unis. Ligue pour l'exposition de la vérité catholique** 315

DANIEL-ROPS, agrégé de l'Université

- Rome et la Révolution de la Croix. Présentation des premiers siècles de l'histoire de l'Église** 318
- Rome and the Revolution of the Cross. Presenting the Beginnings of Christianity** 334

ADOLESCENCE — YOUTH

1. Faits — 1. Facts

Rudolf G. BANDAS, D. D.

Director of the Confraternity of Christian Doctrine, Archdiocese of St. Paul. Rector of St. Paul Seminary, St. Paul (U. S. A.)

- The Confraternity Manuals of the St. Paul Archdiocese** 339
- Les manuels de l'Archiconfrérie de la doctrine chrétienne. Archidiocèse de Saint-Paul** 345

P. J. LAMB, M. A.

*Principal of the Church of England Training College for Teachers,
York (England)*

Religious Instruction in English County Schools	348
L'enseignement religieux dans les écoles officielles en Angleterre	356

2. Échanges de vues autour du problème d'une pédagogie catholique. — 2. Interchange of Ideas on Catholic Pedagogy

F. BÜRKL

Rektor der ehemaligen Jesuitenkirche, Luzern (Schweiz)

Ziele und Aufgaben der religiösen Schulung der Jugend	358
Buts et tâches de l'éducation religieuse	366
Some Aims and Tasks in Religious Education	369

Henry HOLSTEIN, S. J.

Professeur de théodicée, Villefranche-sur-Saône (France)

Réflexions théologiques sur une pédagogie catholique	373
Theological Reflections on Catholic Pedagogy	380

Comtesse Hélène LUBIENSKA DE LENVAL

Directrice du Cours Pédagogique de Nice (France)

Pédagogie profane et pédagogie sacrée	382
Sacred and Profane Pedagogy	390

ENFANCE — CHILDREN

Organe du Bureau International Catholique de l'Enfance. —

Organ of the Catholic International Bureau for Children

Marie FARGUES

Catéchiste

L'Évangile sera dans le catéchisme	393
The Gospel in the Catechism	399

Karl SUDBRACK, S. J.

Aloisiuskolleg, Godesberg (Deutschland)

Die Frühkommunionserziehung im Schoß der Familie	403
Préparation à la première communion au sein de la famille	407
Preparing Children in the Home for First Holy Communion	408

III. FORMATION CATÉCHÉTIQUE —

III. CATECHETICAL TRAINING

Sister M. MADELEVA, C. S. C.

President of Saint Mary's College, Notre Dame, Holy Cross (U. S. A.)

More Adequate Training for Teachers in Religion	410
Pour une meilleure préparation des professeurs de religion	414

Influence du collège sur la vie religieuse

par Charles MOELLER

Professeur de Poésie au Collège Saint-Pierre à Jette-Bruxelles ¹

Les observations qu'on trouvera ici ne sont qu'une première réaction à l'enquête du professeur Le Bras. Étant partielles, elles ne visent qu'à amorcer d'autres réponses dont la mise en commun et la discussion permettraient seules des conclusions d'ensemble. Nous nous fondons sur l'observation de la moyenne des élèves à la fin des humanités (ni les tous meilleurs, ni les plus déficients au point de vue chrétien et humain). Les quelques faits signalés suggéreront d'eux-mêmes la méthodologie qui semble la plus apte à fournir des résultats. On ne trouvera donc ici aucune théorie.

I. DÉFINITION ET MESURE DES SIGNES DE LA FOI, DE LA MORALE, DE LA PRATIQUE RELIGIEUSE AU COLLÈGE

Définir la *foi* de quelqu'un est chose difficile. En un sens, personne ne peut affirmer qu'il a la foi *théologale*, car c'est une vertu surnaturelle : nous n'en pouvons certifier la présence en nous, pas plus que de celle de la grâce. Il ne peut donc s'agir que d'une *certitudo morale*, fondée sur la netteté plus ou moins grande de notre *attitude devant la vie*. Se demander si les élèves « ont la foi » revient donc à chercher s'ils ont une *Weltanschauung* chrétienne, s'ils jugent de la vie à partir d'un centre transcendant, en l'occurrence la révélation du Christ ; si cette vue sur la vie entraîne aussi un certain

1. Voir *Lumen Vitae*, I (1946), 2, p. 222. — Depuis la parution de son article *Pierres d'attente et obstacles au « hèrugma » chrétien, au XX^e siècle*, que les lecteurs de *Lumen Vitae* ont tant apprécié, M. l'abbé MOELLER a publié un ouvrage qui prendra place dans la bibliothèque de tous les humanistes : *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*, dans *Collection de l'Institut supérieur des Sciences religieuses de l'Université de Louvain*, Paris-Tournai, Casterman, 1948. — Adresse : rue Léon-Théodor, 167, Jette-Bruxelles, BELGIQUE (Note de la rédaction).

engagement en faveur de ces « valeurs » chrétiennes (engagement profond de l'être, même si la pratique dément parfois ce jugement, ce qui arrive fréquemment chez les adolescents). Il ne s'agit donc pas de ferveur sentimentale souvent passagère, ou mal éclairée, mais d'une option faite à la suite de certaines crises nécessaires dans la maturation de la vie de foi.

Compte tenu de ces distinctions, voici quelques observations assez généralement vérifiables actuellement dans les collèges chrétiens. Les élèves ont moins peur de parler des problèmes religieux entre eux. Ils posent très franchement leurs questions aux professeurs en qui ils ont confiance. Ils sont d'une grande loyauté. Ils voudraient croire totalement, ils ne cherchent plus tellement des prétextes à éviter les engagements en faveur de la foi, qu'à s'éclairer devant les problèmes déconcertants qui se posent à eux. En anglais, on dirait qu'ils sont « *puzzled* », étonnés, *perplexes*.

Cette perplexité vient de ce qu'ils ressentent obscurément qu'il y a d'autres *Weltanschauungen* dans le monde moderne. Celles-ci se présentent sous les dehors de l'idéal ; ils voient en elle des valeurs ; par exemple, dans le communisme, la fraternité virile, la solidarité, la collaboration, l'optimisme leur paraissent sains. Alors qu'au moyen âge toutes les valeurs de vie portaient l'estampille de l'Église, et que donc l'alternative était entre croyance ou incroyance, actuellement l'alternative est entre des fragments innombrables de vérités, qui sont comme éclatés, dispersés loin d'un centre perdu. D'où la perplexité et l'enquête loyale.

Les questions qu'ils posent sur le contenu de la foi chrétienne vont presque toujours étonnamment loin : possibilité pour un homme de se damner, éternellement, pour un seul péché mortel ; éternité des peines de l'enfer ; étonnement au sujet de la résurrection des corps, et de « la terre et des cieux nouveaux » de la fin des temps ; réalité du péché ; efficacité de la prière ; signification de la messe, etc...

Si le désordre de leurs mœurs (surtout sexuel, le seul domaine où les jeunes gens aient le sens de la culpabilité un peu développé) explique encore parfois la perte de la foi (désaffection à l'égard des réalités de la foi, impression que la prière et les sacrements « n'aident » pas), il semble que ce motif ne soit pas dominant dans la crise religieuse plutôt aiguë par laquelle passent la majorité des élèves chrétiens, vers la fin de leurs études. Le respect humain (on est « moins homme » lorsqu'on va à l'église, etc..) joue également son rôle, comme de tout temps ; mais la crise est surtout *intellectuelle*.

Il y a plus que la perplexité dans la plupart des cas. La foi des élèves n'est en général, qu'un *déisme assez vague*. En voici les éléments : croyance en un Dieu créateur et maître, lointain, vaguement craint, peu aimé (pas un Dieu personnel, entrant en dialogue avec le croyant) ; devant ce Dieu, une morale plutôt difficile, incompréhensible en bien des détails (justement ceux qui les préoccupent le plus), à pratiquer sous peine de châtement (bien que la croyance en un Dieu qui « punit » n'existe presque plus) ; afin d'aider à cette pratique, la grâce, mais presque exclusivement conçue comme grâce « actuelle » (secours momentané, plutôt extrinsèque, comme le coup de pouce qui redresse au dernier moment un véhicule en difficulté). Complémentairement, presque pas de croyance ferme et claire au dogme : *le dogme n'intéresse pas* la moyenne des élèves (exception faite de quelques-uns) : on l'ignore, mais surtout, lorsqu'on le leur révèle, une double impression naît chez eux : étonnement, admiration même pour ce monde surnaturel dévoilé, mais aussi vague sentiment d'écouter un conte de fée, irréel, trop beau pour être vrai (nous forçons les traits). La personne du Christ n'est pas fort vivante dans leur foi : tout au plus admettent-ils que c'est une figure à imiter, comme celle de Socrate. Qu'il soit *actuellement* régnant dans le Ciel, présent en ses fidèles par la grâce, pénétrant leur âme *et leur corps* de sa chair et de son sang immolés et glorieux, ils ne parviennent pas à y croire. La foi en la Vierge Marie est à peu près inexistante. La foi au caractère mystique (sacramentellement et spirituellement) de l'Église est peu vivante. Pratiquement on ne croit pas à l'Église, conçue comme une hiérarchie sacrée, à la fois enseignante (rôle prophétique), sanctifiante (rôle sacerdotal) et dirigeante (rôle de juridiction). Les documents pontificaux n'intéressent pas. Le sens du respect devant une autorité mandatée par le Christ lui-même est fort ténu. Pour les sacrements cependant, chez un assez grand nombre d'élèves, la pénitence leur apparaît comme apportant positivement, presque expérimentalement, un allègement, une libération du poids du péché. Mais que l'absolution soit la réintégration dans la communion des fidèles, cela ne semble pas les toucher. Leur foi est individualiste. Chez un petit nombre, l'Eucharistie apporte également une sorte d'expérience de purification et de sérénisation de l'être.

La baisse dans l'estime des valeurs ecclésiales provient de ce que les élèves prennent trop spontanément comme critère de jugement l'*efficacité* immédiate et palpable de la pratique religieuse. Le sens du sacré, plus encore le sens du mystère, de la

transfiguration *ontologique* de l'être, de son entrée dans le monde transcendant de la révélation chrétienne, fait défaut. Comme le dit Son Éminence le Cardinal Suhard, les élèves « greffent Dieu sur l'homme, au lieu de greffer l'homme sur Dieu ».

S'il est vrai qu'une des caractéristiques essentielles d'une « civilisation chrétienne » soit, selon Graham Greene, le sens du péché, le besoin de rédemption, il faut avouer que les élèves n'ont pas beaucoup de « foi chrétienne ». Ils ne croient pas au péché, sinon comme à une diminution de leur valeur personnelle, de leur richesse (ce qui n'est que partiel, mais vrai). L'idée que le péché, par l'égoïsme qui le constitue, coupe le pécheur de la communion des autres, le rendant inapte au « service » des autres, frappe les élèves, dès qu'on la leur explique. On peut ainsi réussir des rectifications de conduite importantes, parfois radicales, en leur montrant combien la faute détruit le *lien de charité*. Mais cet aspect ne les frappe que sous l'incidence de la charité envers le prochain. Encore, celle-ci est-elle conçue d'une manière assez profane. Que le péché détruise le lien de charité avec le Christ et Dieu, ne les frappe pas.

Notons enfin une difficulté très fréquente. Elle tient plus à un état d'âme qu'à des obstacles objectifs. Beaucoup d'élèves, perplexes, voient bien la splendeur de la révélation chrétienne (la vision d'un Péguy par exemple pourra les enthousiasmer), mais « *ils ne parviennent pas à y croire* » : une sorte de mur les en sépare, fait de l'étonnement de voir que bien des gens n'ont pas l'air de vivre cet idéal, que les chrétiens des « messes dominicales » ont l'air de ne pas incarner cet univers chrétien. La faiblesse apparente des valeurs chrétiennes dans le monde moderne, assailli de propagandes « cosmiques », leur donne un sentiment de malaise devant la foi.

Un remède est de les mettre en contact avec l'Écriture Sainte : elle est pour eux une révélation : les plus indifférents à la foi sentent, lorsqu'ils entendent lire une page de la Bible, *une sorte d'appel* mystérieux qui leur est adressé. Impression étonnamment juste du reste, s'il est vrai que le cœur de la Bible, Ancien et Nouveau Testaments, soit l'histoire de « l'appel », de la vocation d'Adam, d'Israël, de l'humanité, vocation née de l'élection gratuite par Dieu (« Dieu cherche l'homme, avant que l'homme ne Le cherche »), s'il est vrai aussi que l'Église est la communauté de ceux qui ont répondu à la *klèsis*, à l'appel divin. Seulement, ce monde biblique (qui correspond, point pour point, à celui que le cycle liturgique déroule au long de l'année), s'il les frappe, ne suffit pas : il faudrait qu'il le perçoive plus incarné, vécu (existentiellement !) dans le milieu chrétien de la paroisse et du collège.

La *pratique* religieuse dépend de la foi. Les élèves se confessent de moins en moins (il y a une petite reprise actuellement). Ils communient rarement. Le rituel de la messe leur paraît incompréhensible. Même des élèves assez fervents se lassent de la messe. La chose est due à une cause simple : le rituel de la messe basse est tellement simplifié, les symboles si fortement ramenés à une épure presque géométrique, que leur puissance sensible de symboliser est presque totalement volatilisée. Ce rituel suppose, chez les élèves, une capacité de recueillement, de simplification de la vie intérieure, justement à une époque de leur vie où l'apparence sensible des choses, les impressions vives provoquées par elles, dominent leur psychisme. On peut se demander si la participation à des offices religieux où la puissance de communion solidaire et fraternelle s'exprimerait sensiblement (cérémonies dans des monastères, qui les frappent toujours) dans les attitudes, les chants, les gestes de tous, ne serait pas la solution pour leur faire aimer la messe.

Il faut cependant se garder de juger trop vite en cette matière. Les adolescents ont une sorte de pudeur, de timidité même, en matière de vie religieuse. Tout ce qui est trop visible, fait penser à l'enrégimentation, leur répugne. Ils préféreront prier seuls, par exemple dans une église, à une heure où elle est vide. Il faut dire, du reste, que, de manière générale, beaucoup prient en privé. Pas longtemps. Assez rarement pour les autres. Assez rarement aussi dans le sens d'une oraison de recueillement, allant au delà de la « mendicité pieuse ». Mais assez sincèrement cependant. Aucun signe de cette vie intérieure n'apparaît à l'extérieur. Des conversations avec un professeur qui a leur confiance, le ministère du confessionnal peuvent seuls renseigner ici. Pour la foi réelle des élèves, la même chose est à noter : il n'y a pas de signes extérieurs de celle-ci, aucun signe certain en tous les cas. Tout ce que nous avons énuméré plus haut nous vient de conversations, ou d'observations faites en classe, mais *imperceptibles à celui qui ne vit pas constamment avec ses élèves et qui n'a pas leur confiance*. Ce qu'il faut en ces matières c'est que, ayant créé un climat de confiance, au cours de promenades, de conversations à bâtons rompus, en récréation ou ailleurs, les élèves, seuls ou en groupe, disent spontanément devant le professeur ce qui leur vient à l'esprit. On surprend alors des réactions caractéristiques, que la conversation personnelle ou la direction de conscience peuvent compléter. Nous croyons beaucoup plus à ce genre de « signe » de la foi et de la pratique qu'à des réponses faites par les élèves eux-mêmes à des questionnaires, même si l'anonymat était assuré. Dans ce genre

de réponses, les élèves ont une peine extrême à dépasser les formules toutes faites, dont ils ont la tête farcie.

La même constatation s'impose en ce qui concerne les signes de la *vie morale*. Ici aussi le contraste entre les apparences extérieures et la réalité intérieure est total. Et dans les deux sens. Pas seulement, ce que tout le monde admet, dans le sens classique où l'extérieur paraît bon, alors que l'intérieur recèle des situations parfois lamentables. Ce contraste est de tous les âges. Nous croyons que, pour la jeunesse, le contraste joue plutôt dans l'autre sens. Exception faite évidemment du minimum de décence extérieur, d'ordre, dans le comportement social, *l'adolescent a plutôt tendance*, lorsqu'il se trouve en groupe avec des « camarades » ou même avec certains maîtres devant qui il ne s'observe pas, *à se montrer pire qu'il n'est en réalité*. La plupart affecteront le cynisme, passeront pour tels auprès de leurs « copains » ; ces mêmes adolescents se révéleront froissés secrètement, durant ces mêmes conversations, par les choses cyniques dites par les autres. Il n'y a pas de domaine où la contrainte sociale, le nivellement par le bas, la « pensée en groupe » (c'est-à-dire le contraire même de la pensée), agissent plus : c'est à qui donnera le plus l'impression aux autres qu'il est averti, que pour lui, etc... C'est à qui lancera les idées les plus énormes. Le faux respect humain joue terriblement chez les adolescents, du fait que, somme toute, ils doutent d'eux-mêmes et que leur « méchanceté » affectée n'est souvent que l'envers de leur « peur de la vie ». En matière de morale sexuelle le phénomène est classique. Il joue aussi dans le domaine des attitudes morales devant la vie (justice, charité, etc...). Qu'on se rappelle le cas de Rimbaud.

Il est donc extrêmement délicat de déceler des signes de moralité. Seul, le confident, par une conversation loyale et abandonnée, peut apprendre la situation véritable. Celle-ci est plutôt plus saine qu'auparavant, les jeunes gens étant plus « aérés ». Mais, si leur conscience est moins « mauricienne », par contre, elle est infiniment plus laxiste. Les scrupuleux sont de plus en plus rares. Si le scrupule pathologique est néfaste, la délicatesse morale est une valeur. Or, ici les élèves y vont très rondement. Il demeure cependant que, intimement, dans le secret de leur conscience, les fautes sexuelles (surtout secrètes) sont douloureusement ressenties, comme un drame. Le sentiment de faute ne joue presque que sur ce terrain. Si la chose est compréhensible, il importe cependant de nourrir surtout en eux le sens de la culpabilité en matière de justice, de charité.

Il faut donc se garder, dans l'estimation des signes extérieurs

de la moralité chez les élèves, de « dramatiser ». On se trompera presque toujours.

La septième question demande les *rapports constatés entre foi, pratique, moralité*. Il est difficile de généraliser. Dans une âme « naturellement » religieuse, bien entourée à ce point de vue, peut coexister, durant des années parfois, une pratique sacramentelle de la communion et de la prière avec une situation morale (sexuelle surtout) très déficiente, cette situation n'étant évidemment pas appréhendée par le sujet comme clairement mortelle. Dans un tempérament peu spontanément religieux (au sens de ferveur, vie intérieure, sens de la faute), le relèvement moral peut s'alimenter presque uniquement à des valeurs profanes (courage, netteté, chic, etc...). Il faut cependant constater que si la vie religieuse peut parfois coexister un certain temps avec un état de péché *matériel*, l'absence du ferment religieux retarde, entrave, fait échouer presque toujours la réussite complète d'un redressement moral. Quant aux rapports existants entre la foi et la pratique, ils sont assez lâches : la foi étant peu dogmatique, la pratique est peu sacramentelle. Le plus difficile à obtenir est la *régularité*. On enregistre des pointes de ferveur, très poussées parfois, mais suivies de longues retombées à un niveau banal et routinier. Une chose certaine est que la diminution de la pratique sacramentaire entraîne automatiquement diminution du sens des choses spirituelles, de la vie intérieure, des grandes valeurs d'héroïsme chrétien (beaucoup de vocations religieuses n'aboutissent pas à cause de cela). Ce qui ne veut pas dire qu'une pratique trop « habitué » de la vie sacramentelle ne dégénère pas en routine. Mais ce danger n'est pas fréquent ! Actuellement du moins.

II. FACTEURS DÉTERMINANT LA SITUATION RELIGIEUSE

Ils sont innombrables. Nous nous bornons à l'essentiel, qui nous semble assez clairement inscrit dans les faits les plus habituels. Le facteur *primordial* est la *famille*. La famille nombreuse, ayant une aisance suffisante (pas de luxe), pénétrée d'une vie harmonieuse des époux entre eux, et d'un minimum d'entente des enfants, est presque toujours *le seul milieu où « des valeurs soient encore en suspension » dans le monde présent*. Elle permet de contrebalancer l'effroyable confusion, la terrible démoralisation que le milieu social exsude par tous les pores, actuellement. Cette constatation est de plus en plus une évidence. Rien ne remplace la

famille. Par contre-épreuve, la famille disloquée, où les parents ne s'entendent pas, celle aussi où il n'y a qu'un enfant, est plutôt négative dans la formation de la vie chrétienne. Le milieu familial ennuie vite l'enfant unique. Il cherche ailleurs. Il est alors livré, sans contrepoids solide, à tous les vents de la doctrine (*omni vento doctrinae*). L'élève est livré au « milieu » social. Celui-ci agit dans le sens d'une *réduction au même dénominateur*. L'individu, chiffre parmi d'autres chiffres, se sent absorbé par les forces gigantesques (propagande, guerre des nerfs, angoisse de la guerre, etc...) qui donnent à l'homme moderne le sentiment de se trouver, avec sa petite loyauté intellectuelle et son honnêteté « d'homme de bonne volonté », devant « une série d'impossibles », de puissances anonymes qui le dévorent. Exposé, sans la protection d'un cadre réduit mais solide, à cette atmosphère, la foi de l'adolescent se « délite » rapidement. Il est vite noyé. Il devient « comme les autres ».

Le second milieu authentique où la foi peut se développer est le *collège*. Il assure un cadre qui, par sa régularité même, marque, sans qu'ils le sachent, les élèves assez profondément. *Il faut réagir contre les critiques âpres que font certains sur « l'échec des collèges »*. La marque reçue à ce moment est profonde. Si elle disparaît apparemment durant les premières années suivant les humanités, elle reparaît souvent après. Le souvenir du collège comme d'un milieu où tous se dévouent, par contraste avec le cadre de vie de plus tard, où règnent presque partout la lutte pour la vie, l'intrigue, l'intérêt, revivra dans l'âme de l'élève devenu homme, et réveillera, tôt ou tard, bien des ferveurs. Il faut donc faire ici une remarque importante : dans l'évaluation des influences reçues, et de leur efficacité, il faut tenir compte de périodes : la conclusion sera différente selon que l'on s'en tiendra aux seules années d'humanités, aux deux premières années d'université (les pires années : le jeune homme, n'ayant aucune responsabilité, « joue », expérimente toutes les idées : « *placet experiri*, Herr Ingénieur » disait Settembrini au jeune Castorp, dans *Zauberberg*, de Mann) ; le bilan semble alors très négatif ; mais le jugement variera si l'on examine l'élève devenu homme, marié, ayant quelque responsabilité : le bilan est alors généralement positif.

Il demeure que l'influence du collège *en tant que cadre*, institution, est essentielle : elle dépend de l'existence ou non d'un « esprit de collège », qui se marquera par la continuation bénévole des relations des « anciens » avec leur « maison de jeunesse ». L'université ne suffit pas : le collège doit prolonger son influence au delà des années d'humanités.

Ceci suppose une collaboration intime entre les membres dirigeants d'un collège. Un témoignage religieux *collectif*, rendu par la communauté des professeurs (même parfois incarné par l'une ou l'autre cérémonie), apparaît ici comme essentiel.

Mais « l'esprit du collège », cette valeur médiatrice par laquelle passe l'influence chrétienne, dépend en grande partie de *l'esprit de chacune des classes*. Chaque classe forme, à travers toutes les humanités, un milieu très homogène, très stable. Une classe reste imperméable à une autre. Même si elles se suivent d'un an. Il semble même que, après la famille, c'est surtout dans le milieu social créé par la classe que bien des idées religieuses se forment ou se déforment. L'enseignement le plus adapté, le plus enthousiasmant d'un maître, ne pourra jamais contrebalancer totalement un « esprit de classe » négateur et sceptique. Seule l'exclusion d'un élève dangereux (solution rare) peut changer cet esprit. Ici, très facilement, les lois de la « pensée en groupe », celle de la psychologie des foules, relevées plus haut, vont jouer. Les meilleurs élèves au point de vue religieux, garderont par devers eux, par exemple en famille, à l'église, une vie religieuse très fervente, et s'afficheront en groupe de classe, comme cyniques et désabusés. L'influence du milieu de classe joue aussi dans le bon sens, par exemple lorsqu'un ou plusieurs parmi les premiers, ont en même temps de l'influence sur les éléments moins doués. Mais *très souvent*, dans le milieu « classe », jouent les lois de la vie de la société mondaine : « les tonneaux vides » y font du bruit, les éléments riches et personnels, se taisent, ou semblent faire chœur, pour ne pas avoir l'air de jouer les « bigots ». Qu'on se rappelle Balzac et *La peau de chagrin*. Une des tâches essentielles de l'éducation sera donc de déceler cet esprit de la classe et de l'utiliser au mieux.

Signalons, enfin, que l'influence d'un titulaire aimé et intéressant, loyal et énergique, est *immense*. Presque tous ceux qui ont fait des humanités se souviennent d'un professeur qui les « a marqués ». *Cette influence est plus profonde* (d'un autre ordre) *que celle du professeur d'université*. Elle joue dans les profondeurs du subconscient. Apparemment, après la sortie du collège, les élèves seraient en peine de définir avec précision l'apport exact, l'influence précise que tel professeur a eue sur eux. Ils pourront au contraire le faire pour tel ou tel professeur d'université. Mais, en revanche, la marque du professeur d'humanités est plus « ontologique ». Si elle semble anonyme, c'est qu'elle a joué au moment de la mue psychologique. Comme l'adolescent ne sait plus rien de son psy-

chisme d'enfant, mais n'est *tel* adolescent que parce qu'il fut *tel* enfant, de même le jeune homme, au terme de son adolescence ne se souvient plus exactement de son état d'âme vers 15-17 ans. Mais il est devenu tel ou tel, parce qu'il a reçu alors telle ou telle influence profonde. Il y a maturation. Les choses apparemment oubliées sont justement celles qui permettent le développement actuel.

Dès lors, l'évaluation exacte du rôle du collège, du professeur, est difficile. *Elle joue dans le psychisme individuel, secret.* En groupe, l'élève n'affichera pas cette influence. Il essaiera même de faire croire le contraire. Mais, après un certain temps, l'influence du « milieu-classe » s'estompe ; celle de la famille, du collège, et d'un professeur finit par dominer.

III. MOYENS DE CONNAITRE UN MILIEU RELIGIEUX OU PROFANE

Tout ce qui précède prépare la réponse à cette troisième démarche de l'enquête de Monsieur Le Bras. Nous croyons surtout aux données découvertes dans la conversation personnelle avec les élèves ; à celles aussi qui se trahissent dans les comportements spontanés signalés plus haut. Les observations que l'on recueillerait par enquête écrite, celles aussi (indispensables) qu'on réunirait par « conciliabules » entre professeurs, celles, enfin, que livrent les « apparences » de l'élève, si elles doivent être examinées, doivent *toujours* subir un correctif, un contrôle, et ce travail ne peut se faire que lors de conversations personnelles ; bien entendu ces conversations doivent être de manière quelconque, retenues, pour pouvoir être comparées entre elles (celles d'un même élève au cours d'une année, celles de plusieurs élèves entre elles) afin de déceler les invariants.

Duhamel donnait sa prédilection à la « médecine personnelle », au « colloque intime ». Nous préférons aussi cette méthode d'enquête. Nous ne croyons que peu à la valeur des observations des surveillants et préfets : elles portent sur *un comportement « social » de l'élève qui est, le plus souvent, un masque.* Encore moins croyons-nous aux « apparences » de piété (et parfois d'impiété) données par les élèves à la chapelle, ou ailleurs. Si ces signes ont leur importance (« à force de faire *comme si*, on fait tout comme »), ils ne fournissent aucune constatation valant par elle-même.

Un travail de synthèse, fait sur cas particuliers, de plus en plus nombreux, travail où l'on s'essaye à colliger et ordonner les quatre

influences majeures, famille, titulaire, milieu de classe, collège (nous ne parlons pas de la paroisse qui ressortit à un autre questionnaire), travail fait par un seul, connaissant à fond les élèves pour les avoir suivis, pendant au moins un an, paraît possible. Une série de monographies, par classe, permettrait ensuite de tirer des conclusions d'ensemble.

Concluons. Si, de tout temps, l'homme fut un être « enseigné », si donc, toujours, le milieu « porteur de valeurs » l'emporte de beaucoup, chez la plupart, sur la réaction personnelle, cela est plus vrai encore de notre temps où les personnalités conscientes sont rares. La jeunesse, surtout l'actuelle, prend terriblement vite la couleur du milieu où elle se trouve. L'étude du professeur Le Bras, l'enquête qu'il propose est donc *de toute première importance*.

Il n'en demeure pas moins, et nous y croyons de plus en plus, que la grâce de Dieu reste le facteur essentiel. Et que l'on a tort de trop peu compter avec elle, car elle « passe partout ». « L'esprit souffle où il veut ; on l'entend, mais on ne sait d'où Il vient, ni où Il va. » Et nous voudrions bien que le lecteur ne prenne pas cette seconde conclusion pour une « clause de style ».

INFLUENCE OF COLLEGE ON RELIGIOUS LIFE

I. DEFINITION AND ESTIMATE OF MARKS OF FAITH, RELIGIOUS PRACTICE AND MORALITY IN A COLLEGE. — Boys are puzzled about their faith. Confronted with many ideologies that divide the world, and in which they see some good points, they have a vague feeling of the relativity of all creeds. They put far-reaching questions (e. g. the eternity of Hell), but they do so honestly and with the best intentions. The crisis of faith is intellectual rather than caused by moral reasons. Those seriously in doubt experience a kind of psychological impossibility to trust completely to faith, even though they see the grandeur of the supernatural.

The *faith* of young people is more of a vague deism than a dogmatic belief. Christ and Our Lady are hardly concrete realities for them. They believe only slightly in the Church. They want a religion that gives quick results. They graft God on to men rather than insert man in God.

Reading Holy Scripture strikes them as a sort of appeal made to them. *Religious practice* is not very sacramental : few Confessions or Communions. Mass is not understood, perhaps because its symbolism is too abstract. Private prayer is more frequent than it used to be. It is too often a pious, individualistic beggary.

Moral life is hard to assess. Boys often seem worse than they really are.

This is due to shyness and human respect. They do not get scruples, because they have too easy consciences. Moral refinement is lacking.

From these facts one can see how the signs of religious life in boys are hard to discover and interpret. It seems to be more by personal talks with a master or adviser than by written enquiries that one can get at important data.

The spiritual life and a lively faith seem to be the only means of crowning the moral efforts of youth with any durable success. Moreover, without frequentation of the sacraments one's sense of spiritual values gradually dies out.

II. FACTORS INFLUENCING RELIGIOUS LIFE. — 1. A large and united family, possessing sufficient means, is the essential setting. If that is lacking, the school cannot make up the deficiency.

2. The College, considered as an environment with its « spirit », has a deep religious psychical effect on the boy. This influence will apparently disappear in the first years at the University. It will return later.

3. A more important element, however, is a « class » or « form » spirit ; this spirit remains very much the same throughout the period at school. It is very difficult to change it. It is an influence for good when the first in class at studies is a good Catholic, and at the same time is naturally looked up to by the rest. The spirit of the class, even though it be negative and critical, tends to follow the laws of groupmindedness, of crowd psychology : « empty vessels » make a lot of sound, sensible people keep quiet. Many boys, very good themselves, refuse to exercise any religious influence on their school-fellows.

4. A keen, intelligent, optimistic master has a big influence upon boys. Always upon individuals, often also on the mind of the class as a whole.

The class spirit soon goes after school-leaving. The three others remain, especially the first and last.

III. METHODS OF GETTING TO KNOW A RELIGIOUS OR SECULAR MILIEU. — The « social » behaviour of the boy, shown in chapel, in the classroom, is a poor indication of what his Christian life is really like. Although the observations of prefects are to be seriously considered, the final judgment will depend on inquiry by personal contact (conversations, behaviour of boys outside school). Monographs of a class or Form are very desirable : the history of a class of pupils is always revealing.

However, we neglect too much to examine the influence — sometimes disconcerting — of divine grace. Grace is at work everywhere, in the depths of the soul, over and above those influences which are at times humanly disastrous.

A certain optimism about the real influence of schools (in the sense here given) from the point of view of the Christian life imposes itself on any thinking observer.

Réflexions d'un professeur de collège de province sur l'enquête de «Lumen Vitae»

par Robert WAELEKENS

Professeur de Poésie au Collège Sainte-Gertrude, Nivelles ¹

L'idée de faire une enquête approfondie sur l'influence religieuse des milieux, est très heureuse. Puisque vous désirez connaître une première réaction, je vous sou mets tout simplement quelques réflexions à propos de l'article de M. Le Bras.

Puisqu'on veut donner à cette enquête une allure scientifique, je voudrais qu'on signalât avec une certaine insistance ce que toute méthode scientifique comporte de systématisation et, par conséquent, de simplification et d'omissions. La publication des résultats devrait être précédée d'une introduction qui en délimiterait strictement la portée. Fondamentalement la vie religieuse échappe à toute mesure et même à toute constatation. Il ne peut donc être question ici que d'indices généraux et statistiques qu'on ne pourra jamais transposer sans plus à des cas particuliers.

Cela dit, passons à l'examen du questionnaire.

I. LES INDICES DE LA PRATIQUE, DE LA MORALITÉ, DE LA FOI DES COLLÉGIENS.

A. *La pratique.* — Dans le cadre de l'*internat*, il suffit d'observer les attitudes : indifférence, ennui ou apparence de piété, réflexions

1. M. l'abbé WAELEKENS est né à Schaerbeek le 5 janvier 1912. Il fut ordonné prêtre en 1935. De 1935 à 1939, il prépara à Louvain la licence en philosophie et lettres et l'agrégation à l'enseignement moyen du degré supérieur. Depuis 1939, il est professeur de Poésie au collège Sainte-Gertrude, à Nivelles. — M. l'abbé WAELEKENS a publié des articles dans *Collectanea Mechliniensia* (janvier 1946 ; mars 1947) et dans *La Revue Nouvelle* (décembre 1947). Il a composé deux cours de religion qui ont été polycopiés. — Adresse : Collège Sainte-Gertrude, Nivelles, BELGIQUE (Note de la rédaction).

qu'on surprend ou remarques faites ouvertement ; tout cela est révélateur, mais doit être interprété très prudemment. Chez nous on affecte plus volontiers l'impiété que la piété, mais qu'une occasion se présente pour un acte de piété libre et hors cadre (p. ex. l'adoration du jeudi saint), on est fort surpris, surtout chez les petits.

Quant aux *externes*, surtout ceux qui ne sont pas de la ville, on n'en sait le plus souvent pas grand'chose. A part une élite, nos étudiants ne sont pas pieux : on se dispense même assez facilement de la messe du dimanche. Je ne vois pourtant pas comment on pourrait obtenir, sans froisser, des renseignements complets sur ce point, étant donné que le plus souvent les abstentions des enfants proviennent de l'indifférence des parents.

B. *La moralité*. — Il serait désastreux de prétendre en juger d'après quelques faits isolés : on voudra bien, en outre, donner à moralité un sens plus large que celui qu'on lui accorde trop souvent. Moralité n'est pas uniquement chasteté, mais aussi honnêteté, loyauté, générosité, conscience dans le devoir d'état. La conscience des élèves nous est entièrement cachée et nous devons absolument la respecter, plus qu'on ne le fait souvent. On peut cependant faire le portrait moral d'un élève d'après quelques critères.

1° *Le comportement habituel et extérieur* : ardeur à l'étude, politesse, charité et, par-dessus tout, le comportement au jeu et pendant les récréations. Ce point est tellement important qu'il faut accorder une importance hors de pair au jugement des surveillants : il est plus sûr que celui d'un confident. Le fait de *jouer* et la manière de le faire révèle plus que de longs entretiens.

2° *L'appartenance à certains groupes d'élèves* : il en est d'excellents, de mauvais, de médiocres, de pâles, etc..., mais tous présentent une certaine homogénéité, sinon pleinement réalisée, du moins en voie de réalisation.

3° Il y a un *rapport entre la moralité et la pratique religieuse*, mais difficile à établir avec certitude pour les cas particuliers. Dans un ensemble, c'est un signe assez sûr : un groupe caractérisé par son absence de piété est rarement un bon groupe.

4° La valeur morale se révèle aussi occasionnellement par des *réactions inconscientes* : regards, sourires, attitudes gênées ou entendues, ou même remarques et questions quand elles ne sont pas calculées.

5° Il est toujours bon de compléter ses renseignements par des données sur la *conduite de l'élève en dehors du collège*, particulièrement en famille, pendant ses loisirs et en vacances.

C. *La foi*. — 1° Il ne faut pas accorder trop d'importance au témoignage personnel des élèves : ils ne savent d'ordinaire pas ce qu'est la foi et la confondent avec un sentiment de ferveur ou avec la certitude. Les doutes intellectuels engagent assez rarement (du moins chez nous : petite ville de province). Beaucoup ont la foi sans le savoir : on ne peut en juger que d'après leurs actes.

2° On peut trouver un témoignage de foi dans la *pratique religieuse libre*, celle qui n'est imposée par aucune contrainte, ni par aucun conformisme.

3° Un autre témoignage encore dans *certaines attitudes morales*, p. ex. la charité.

4° Bien entendu il faut distinguer dans l'application de ces critères la foi consciente et explicite d'une foi plus vague, mais réellement efficace.

2. COMMENT PEUT-ON OBSERVER LES ÉLÈVES ?

Une connaissance sérieuse du milieu du collège ne peut venir que de la collaboration des éducateurs.

1° Des contacts avec les parents : la connaissance des parents offre une possibilité d'interpréter le comportement des enfants.

2° Des contacts entre éducateurs : il n'est pas possible que chacun recommence à nouveaux frais son exploration du milieu : l'expérience doit être mise en commun.

3° Les observateurs, c'est tout le monde : professeurs, surveillants, parents et les élèves eux-mêmes qui voient souvent très clair et parlent souvent sans s'en douter.

4° Il faut se garder dans l'observation du milieu des excès d'une méthode trop rigoureuse pire que l'empirisme pratiqué d'ordinaire. A force de chercher ce qui n'existe peut-être pas, on néglige ce qui est réel. Il faut apporter à l'enquête une totale absence d'idées préconçues.

3. COMMENT RELEVER LES INFLUENCES ?

Tous les hommes n'ont pas la même influence sur les enfants ; on ne peut cependant pas simplifier et attribuer tout le bien ou tout le mal à un seul personnage. C'est tout le collège qui influence, c'est l'ensemble qui rend possible l'action de chacun des éducateurs, on ne saurait trop y insister. De là, l'énorme importance de la direction et de la collaboration dans un collège. La part qu'un

homme a eue dans cette action commune apparaît quand il n'y est plus et qu'on remarque la différence. En tout cas il serait injuste de confondre succès et influence. Inversément, le mépris dont pâtiennent certains mauvais éléments dans un collège ne les empêche pas d'exercer leur mauvaise influence.

Ceci provient de ce que l'influence réelle est inconsciente, tant de la part de celui qui l'exerce que de la part de celui qui la subit.

1° Une volonté systématique d'influence se sent et met les adolescents en défense : tend plutôt à diminuer l'influence.

2° Les adolescents sont pourtant très influençables, mais c'est malgré eux : il est donc difficile de faire un inventaire et un palmarès des influences qu'ils subissent.

3° La composition et l'« esprit » d'une classe ont sur son évolution une influence très considérable. Les classes se suivent et ne se ressemblent pas : souvent des groupes d'élèves qui ont eu pendant toutes leurs humanités les mêmes professeurs, forment des rhétoriques absolument différentes. A quoi attribuer ce fait ? A l'influence prépondérante du milieu-élève sur lui-même : il suffit parfois de la présence d'un « vieux » qui en impose pour paralyser l'élite qui désapprouve, mais se sent incapable de réagir. Or c'est cet esprit qui est l'éducateur principal, dans le domaine religieux comme dans les autres.

4. QUELLES CONCLUSIONS PARAISSENT DÉJÀ ACQUISES ?

Cette question est trop imprécise : on ne voit pas ce que cherche l'auteur.

5. VOUDRAIT-ON ENTREPRENDRE L'HISTOIRE D'UNE CLASSE... ?

Ceci est très intéressant. Il n'est pas un éducateur qui ne l'ait fait pour lui-même, intérieurement, sans rien noter ailleurs que dans sa mémoire. En effet, pareille évolution est tellement contingente, que son récit risque de n'avoir de sens que pour ceux qui connaissent concrètement les acteurs. Il y a en tout cas des constantes. Une sixième ne correspond pas à une rhétorique, il s'en faut de beaucoup : il y a peu d'élèves qui font toutes leurs humanités dans le même collège et sans jamais doubler de classe. Chaque nouvelle année scolaire remet en question tout l'acquis précédent. Voilà justement ce qu'il serait intéressant de noter : comment la classe a réagi devant toutes les transformations qu'elle a subies. Il suffit parfois d'un départ, de nouveaux élèves non assimilés à

la classe, d'une maladie d'estomac d'un professeur pour retourner l'esprit d'une classe ; d'autres fois tout cela, et bien pire encore, ne réussit pas à l'entamer.

6. LES RAISONS DE CROIRE ?

Les *raisons de croire* les plus courantes semblent être d'ordre exclusivement pragmatique : c'est reçu dans ma famille, ou bien : cela m'aide à réussir une vie digne. Je crois parce que cela m'est utile. L'apologétique classique n'y est certainement pour rien du tout et, en général, les raisons d'ordre intellectuel non plus.

Quant aux *objections*, elles portent surtout sur l'Église et son administration, contre sa structure trop juridique, qui fait oublier qu'il s'agit d'amour et de générosité.

En cette matière, le questionnaire devrait être rédigé de manière à obtenir en réponses des faits typiques et non des tendances générales.

7. RAPPORTS ENTRE FOI, PRATIQUE ET MORALITÉ ?

Chacune des trois semble bien pouvoir exister séparément dans des individus distincts d'après le tempérament. On rencontre la pratique sans grande moralité, soit par besoin religieux, soit par conformisme ; la moralité sans pratique ni foi, par équilibre naturel et fierté (du moins pour un temps). On rencontre aussi la foi qui résiste à l'indifférence de la conduite. Mais en général, le rapport est plus intime, comme il est tout à fait normal.

Quelques questions à poser.

Pratique. — Quelle est la fréquence des communions, des confessions, des messes libres (pendant les congés, p. ex...) ?

— Combien d'élèves possèdent un chapelet et l'utilisent ? (chez nous c'est l'*exception*).

— Combien d'élèves songent à prier pendant qu'on récite les prières communes (surtout en classe et à l'étude) ?

— Combien d'élèves suivent effectivement la messe ?

— Quels sont ceux qui utilisent le Nouveau Testament ?

Moralité. — Quelles sont les fautes qu'on prend en considération dans son examen de conscience (faire dresser la liste) ? (Le sentiment moral s'est terriblement restreint depuis la guerre.)

— Demander un jugement moral sur un certain nombre de cas pratiques et actuels : p. ex. marché noir, tricherie de tout genre, lectures et cinéma, mais présenter des exemples aussi concrets que possible.

- Foi.* — Combien d'élèves posent sérieusement des questions à ce sujet ?
 — Proposer quelques-unes de ces questions.
 — Demander un jugement catholique sur un certain nombre de faits : la réponse doit révéler si son auteur pense en catholique ou non, p. ex. la lutte contre le communisme, l'importance des missions, la question sociale. Ces réponses trahiront involontairement une manière de penser.
-

SOME REFLEXIONS OF A MASTER IN A PROVINCIAL GRAMMAR SCHOOL ON THE « LUMEN VITAE » INQUIRY

Every scientific method tends to systematise, therefore, to simplify. It is important to remember this if you are giving a scientific character to your inquiry.

Every answer should be preceded by a note explaining clearly the area of investigation and the care taken in making it, so that one can determine with some accuracy the scope and value of the results obtained. We will examine the questions suggested by M. Le Bras for an inquiry in a college.

1. *What are the indications regarding religious practices, morality, faith among the boys ?*

A. *Religious practices.* — In a boarding school it is enough to observe the attitudes (indifference, boredom, semblance of piety) and opinions. But these indications have to be interpreted with prudence because boys often make more show of impiety than of piety.

As regards day-school boys it is hard to know them without being indiscreet. Most are not pious. If their parents are indifferent, some of them quite easily fail to go to Sunday Mass.

B. *Morality.* — This is not to be judged by a few isolated incidents. And morality must not be confined to chastity alone. Here are some norms for judging the morality of a pupil : his general outward behaviour (work, politeness, charity, way he takes part in games), school friends with whom he mixes (good, mediocre, bad), his religious practices, his unconscious reactions, his conduct outside school.

C. *Faith.* — Too great importance must not be attached to the personal statements of the pupils, as they generally do not know what faith really is, they often confuse it with a feeling of fervour or with natural certitude. To some extent faith may be estimated by his practice of religion and certain moral attitudes, e. g. charity. In applying these norms we must distinguish between conscious and explicit faith on the one hand, and a vague but really efficacious faith on the other.

2. *How to observe the pupils ?*

By collaboration on the part of all the educators : parents, masters, prefects of discipline. It would be good to question the pupil's companions also. The inquiry must be conducted with an open mind.

3. *How can the various influences be noted ?*

Real influence is unconscious, both on the part of the one exerting it and of the part of the one undergoing it. Hence it is difficult to assert with certainty that any given effect is due to a given influence. Adolescents are undoubtedly easily influenced, and more especially by their own classmates.

4. *What conclusions seem to be already drawn ?*

The question is too vague.

5. *Would it be well to trace the history of a class ?*

Yes, it would be an interesting work. The evolution of the class from the beginning of Humanities would have to be followed, and we would have to see how it has developed in consequence of the departure of certain pupils and the coming of new ones.

6. *What are the reasons for belief and the principal objections ?*

The most usual reason for belief seems to be of an exclusively pragmatical order : I believe, because it is in my advantage to do so. The objections are directed against the Church and its administration, and also against its too juridical structure.

In this matter the questionnaire should be worded in such a manner as that those who answer should only declare typical facts and not general tendencies.

Some questions to be put.

About religious practice. — How frequently does the pupil go to Communion and to Confession ? Does he go to mass without being obliged to (for example, during the holidays) ?

How many pupils have rosary beads and use them ?

How many pupils think of praying when prayers are being said in common, e. g. in the classroom or study hall ? How many pupils follow Mass attentively ?

What pupils read the New Testament ?

Morality. — What sins does the pupil take into consideration in his examination of conscience ? Ask the pupil for a moral judgment on practical topical matters, e. g. black market, any kind of cheating, books, cinema (choose concrete examples).

Faith. — How many pupils put serious questions on this subject ?

Put to them some of these questions on Faith. Ask the pupils to judge certain questions from a Catholic point of view : e. g. the fight against communism, the importance of the missions, and the social question.

La situation morale et religieuse en Belgique d'expression française

Notations d'enquête

par Giovanni HOYOIS

Direction Nationale de l'Action Catholique des Hommes, Bruxelles ¹

L'enquête spéciale dont les pages qui vont suivre rapportent l'essentiel était faite avant que M. Le Bras vint à proposer dans *Lumen Vitae* un plan général pour l'étude de l'influence des milieux sur la vie religieuse ².

En présentant les résultats des observations recueillies par l'*Action Catholique des Hommes*, nous avons cherché à conformer notre exposé, dans la mesure du possible, au mode de classement général proposé par le professeur de la Faculté de Paris. Nous avons tâché de dégager les trois éléments de la trilogie : foi, mœurs, observances, d'une part, et d'indiquer d'autre part, certains facteurs qui agissent sur la vie religieuse des individus et des groupes. Nous

1. Né en 1893, M. Giovanni Hoyois fit à Louvain les études de Droit ; il s'appliquait en même temps à la philosophie thomiste et aux études politiques et sociales. Depuis cette époque, il n'a cessé de jouer un rôle important parmi les catholiques belges : il fut président général de l'Action Catholique de la Jeunesse Belge, puis du Parti Catholique Social. Actuellement, il collabore à la direction de l'Action Catholique des Hommes et remplit les fonctions de secrétaire de l'Union Internationale des Études Sociales. — Œuvres : *Gestes de jeunes*, Louvain, Éditions jécistes. — *Réflexions sur l'indépendance*, Bruxelles, Dessart, 1945. — *Quelques problèmes nationaux*, Casterman, 1946. — *L'Ardenne et l'ardennais. L'évolution économique et sociale d'une région*, 2 vol. à l'impression. — Adresse : 80, rue des deux Églises, Bruxelles, BELGIQUE (Note de la rédaction).

2. Ces pages donnent un aperçu des résultats d'une enquête faite en 1947 à Bruxelles et dans le pays wallon par les soins de l'*Action Catholique des Hommes*. La plupart de nos correspondants étaient des prêtres et des hommes d'œuvres. Aux réponses collectives des Équipes de l'A. C. H. ont été ajoutés un bon nombre de témoignages individuels. Le milieu ouvrier a été prospecté surtout dans l'agglomération liégeoise.

Le rapport complet de cette enquête a été publié sous le titre : « Crise des Consciences et Redressement ». Éditions de l'A. C. H., Bruxelles. Voir aussi les *Feuilles Documentaires de l'A. C. H.*, octobre-novembre 1947.

n'avons pu néanmoins ramener entièrement à ces cadres l'ensemble des notations et interprétations déjà établies. C'est ainsi que, par exemple, certains facteurs qui ont directement impressionné la pratique religieuse et l'état des mœurs seront indiqués aussitôt après la description des faits correspondants.

Sous les réserves qui viennent d'être dites, ces pages s'efforcent d'apporter une contribution, tout au moins fragmentaire, à l'enquête ouverte par *Lumen Vitae*.

I. LA PRATIQUE RELIGIEUSE ET LE NIVEAU DE LA CROYANCE

Rien n'est plus malaisé que de définir une situation d'ordre spirituel. Les réalités de cette nature résident dans l'intime des âmes ; elles s'expriment très différemment suivant les individus et les moments. Une partie d'entre elles, et la plus importante, se prête cependant à la notation, c'est la pratique religieuse. Par définition, la vie sacramentelle est sensible ; au moyen d'une statistique des baptêmes, des communions pascales, de l'assistance à la messe dominicale, on pourrait arriver à tracer une courbe de l'observance religieuse, qui serait d'un utile enseignement.

Il y faut cependant renoncer pour l'ensemble de notre région. Sauf de rares exceptions, nous ne possédons pas, en Belgique, de statistiques religieuses d'une certaine ampleur. Nous n'avons rien de comparable à ce qui, en ce domaine, se faisait notamment en Allemagne. Il n'existe chez nous que peu d'adhérents d'une confession religieuse autre que l'Église catholique ; celle-ci, par le baptême, comprend toujours en son sein la presque totalité de notre population ; un tel fait est sans doute pour quelque chose dans cette carence de recensements. Nous nous ferions cependant illusion en présumant une sorte d'unanimité qui, à certains endroits et dans certaines conditions, serait loin de correspondre à la réalité. Pour ce qui est de la pratique pascale et de la messe dominicale, personne n'ignore d'ailleurs le caractère sérieux de la situation.

C'est ce dont témoignent à l'évidence les éléments statistiques dont nous avons pu disposer. Il nous a été permis en effet de dresser un tableau presque complet de la pratique pascale et dominicale dans le diocèse de Namur. On le trouvera ci-après. Nous y ajoutons un échantillonnage de quelques paroisses caractéristiques de la province de Liège¹.

1. Une enquête systématique et détaillée a été faite en 1946 dans tout le diocèse de Namur par les soins de l'évêché. Le Secrétariat de l'A. C. H. en a dépouillé les

Le fait essentiel qui ressort de ces constatations chiffrées, mais surtout d'une multitude d'observations locales, c'est l'écart énorme qui existe dans les villes et les agglomérations industrielles entre la pratique courante, c'est-à-dire celle de la messe du dimanche et de la communion pascalle d'une part, et les actes exceptionnels de religion, tels que le baptême, le mariage, les funérailles d'autre part. Les gestes qui de loin en loin ponctuent la vie ou la mort, l'immense majorité des gens continue partout à les accomplir. Mais l'abstention est considérable dans l'expression ordinaire de la foi. Pour reprendre la terminologie de M. le Bras, les actes « solennels » de religion restent, en pays wallon, le fait de la généralité. En dépit de failles assez profondes en certains points, ils manifestent, dans l'ensemble, une solide permanence statistique. Les actes « chroniques », par contre, montrent par leurs fléchissements une mobilité considérable et une sensibilité très vive à des influences de toute espèce. Quant à la pratique « continue », celle des fervents, elle demeure en dehors de notre champ de prospection.

Que penser de l'état d'esprit des chrétiens d'occasion ? On croit parfois avoir tout dit en parlant à leur sujet de conformisme saisonnier, mais c'est user d'un mot qui n'éclaircit rien. Se conforme-t-on à de vieilles habitudes, à l'entraînement de la masse, sans y mettre aucun accent de conviction personnelle, ou obéit-on plutôt à l'impératif intérieur d'une croyance peu expressive mais réelle ?

La routine paraît expliquer beaucoup de choses, notamment la fidélité d'un certain nombre à la messe du dimanche, lorsqu'on constate avec quelle lamentable facilité les soldats d'origine rurale l'abandonnent dans les lieux de garnison, et même bien des campagnards des meilleures régions, lorsqu'ils vont s'installer en ville. Cependant, le dépaysement et la pression d'un milieu nouveau suffiraient à faire comprendre ces manquements, sans que la foi en fût nécessairement atteinte.

Chose notable, d'autre part, les actes que la généralité continue à accomplir se revêtent tous d'une cérémonie qui concerne de façon particulière une famille et à laquelle s'ajoute habituellement une fête domestique. Ainsi en va-t-il du baptême, de la communion solennelle, du mariage, des funérailles. Beaucoup de « fidèles » défailants tiennent donc encore à donner du relief à la vie ; ils recourent à l'Église comme à une sorte d'ordonnateur des pompes. N'appelle-t-on d'ailleurs pas les chrétiens qui se comportent de la sorte, les

résultats. Elle correspond à une autre enquête, d'objet plus restreint, faite en 1938. Pour la situation religieuse, en 1927, voir Éd. DE MOREAU, S. J. : *Le Catholicisme en Belgique* (Liège, Pensée Catholique). Une étude sur l'arrondissement de Charleroi a paru dans les « Dossiers de l'Action Catholique », avril 1927.

catholiques des « quatre cérémonies » ? Quoi qu'il en soit, le goût des solennités familiales, demeuré très vivace en nos milieux populaires, et l'attrait d'un acte impressionnant du culte se prêtent en ces occasions un évident appui.

Mais cette explication dit-elle tout ? Ce n'est certes pas pour le plaisir d'avoir de belles funérailles que tant de chrétiens gravement déficients acceptent de plein gré, avant la mort, de se réconcilier avec Dieu. C'est même assez souvent le cas de personnages qui s'étaient signalés par leur anticléricisme. Il arrive d'ailleurs, que des circonstances exceptionnelles entraînent les chrétiens oublieux à se joindre à la masse pour un acte religieux, sans que cela les mette eux-mêmes en relief. Pour citer quelques exemples tout récents, les fêtes du VII^e centenaire de la Fête-Dieu, célébrées en 1946, ont mis sur pied à Liège des foules énormes, dont l'attitude était respectueuse, voire même pieuse. Quand un évêque vient à parcourir une localité industrielle, il y a foule sur ses pas et les femmes du peuple le pressent de bénir leurs enfants. L'érection d'une croix sur un teruil, en plein Borinage, est une fête pour toute une agglomération ouvrière. Faut-il citer enfin les élans de ferveur populaire que déchaîna en ces derniers mois le passage de la statue de Notre-Dame de Fatima, jusqu'en des localités que l'on dit parfois « déchristianisées » ? Avec ses coulées humaines le long des routes, avec ses longues veillées spirituelles qui bloquaient des places publiques et faisaient déborder les églises, ce voyage improvisé de la Madone a déconcerté bien des experts en propagande populaire, qui s'évertuent à coups d'affiches à attirer les gens à un pèlerinage historique ou à une procession décorative. Le sens du merveilleux a-t-il suscité en ces jours une attirance imprévue ? Tout n'est cependant pas là. Il suffit en effet de mentionner les missions paroissiales, avec les nombreux « retours » qu'elles provoquent, pour saisir que les moyens extraordinaires de contact, sans faire appel, ni aux prestiges de l'art, ni à l'emprise du prodige, stimulent souvent des consciences endormies, plus qu'ils n'excitent une simple curiosité profane. Il y a dans notre peuple un fond chrétien, en bien des cas à demi-inconscient, mais que l'on arrive à réveiller.

Ces indices nous engagent à ne pas admettre de confiance une interprétation pessimiste, parfois avancée par des observateurs du fait religieux. La présence des crucifix et d'images pieuses en tant de demeures où l'on ne paraît plus prier n'aurait-elle d'autre sens que celui d'un vieux souvenir ? C'est à voir.

Nous sommes ici, en réalité, devant le secret des âmes. Une enquête approfondie serait nécessaire pour décrire les divers cas-types qui se présentent parmi les chrétiens habituellement absents de l'église,

depuis les croyants convaincus qui n'ont que le dimanche pour soigner leur jardin ou qui se laissent emporter ce jour-là dès le matin par la contagion de la bougeotte, jusqu'aux faux chrétiens qui n'entrent au temple, de loin en loin, que par respect des convenances. La foi est quelquefois plus présente qu'on ne le croirait en certaines âmes. Un ouvrier qui jamais ne va à la messe, mais qui s'était rendu à Lourdes, nous disait l'autre jour : « Qui n'est pas croyant le deviendrait rien qu'à voir ce qui se passe là-bas ! » L'abandon de la pratique religieuse, surtout celle de la messe dominicale, se fait souvent de façon progressive et presque inaperçue. On n'a pas le temps, il fait très froid, il y a un malade à soigner, il faut prendre le train trop tôt, et ainsi de suite. D'excuse en prétexte, on en vient ainsi à perdre une habitude autrefois bien ancrée. C'est devant ces vacillants et ces faiblards que l'entourage intime serait puissant, s'il le voulait ; celui du foyer tout d'abord, mais aussi les voisins, surtout dans les villages et les quartiers populaires.

* * *

Si l'on recherche les *causes* qui affectent, d'une façon *immédiate*, la baisse de la pratique religieuse, l'une des plus fréquemment dénoncées est *le peu de relief, le manque d'intérêt même que présentent les offices liturgiques en comparaison de divers facteurs d'importance croissante*. Depuis longtemps, le journal quotidien pénètre au foyer ouvrier et dans la maison paysanne comme dans la demeure du bourgeois. Le dimanche, s'y ajoutent, dans la plupart des cas, un ou plusieurs illustrés. Le cinéma attire tout le monde devant les écrans où se déroulent des scènes captivantes, sinon pathétiques. Voici vingt ans que la radio apporte à domicile les concerts, les informations, les causeries, voire même les sermons les plus appréciés du monde. Tout de suite, le bon marché des appareils a fait de la radio un moyen de délassement populaire. Par surcroît, la jeunesse s'est engouée des spectacles sportifs ; chaque dimanche, jusqu'en plein hiver, sur les plaines de sports et dans les stades, des foules énormes bravent la pluie, la bise, la gelée pour suivre les ébats des équipes de foot-ball. Bien plus, les joueurs ont leurs supporters, qui se promettent de leur faire la claque aussi loin qu'ils aillent mesurer leurs forces. Aussi, dès la première heure du dimanche, des centaines, voire des milliers de gens s'en vont-ils, en trains spéciaux et en autocars, pour soutenir les couleurs de leur club sur des terrains adverses. Ajoutons que l'attraction de ces divertissements rayonne maintenant à la campagne aussi bien qu'en ville. En un pays comme le nôtre, les moyens de transport sont si nombreux et si variés que

chacun peut, en moins d'une heure, gagner la ville la plus proche. Seules font exception, en pays wallon, les zones peu peuplées qui s'étendent au sud du sillon Sambre et Meuse ; mais l'emploi des moyens individuels de transport : autos, motos, vélos, y est d'autant plus développé. C'est, par ailleurs, un trait de nos mœurs bourgeoises, depuis l'autre après-guerre, que, à la bonne saison, on ne passe pas le dimanche chez soi. Ce jour-là, sinon dès la veille, qui a des jambes va camper, quiconque dispose d'une auto prend la route et c'est la dispersion des pique-nique sous tous les couverts d'ombre que présentent les abords des chaussées.

Or, en regard de pareils appâts, qu'offre la messe dominicale ? C'est une réunion où quelqu'un lit, le plus souvent à voix basse, des choses auxquelles la plupart des assistants ne comprennent rien. Cette remarque revient constamment dans notre enquête et elle prend le ton d'une plainte anxieuse. Une minorité de chrétiens, plus cultivés que la moyenne, connaissent l'usage du missel, mais les autres ont l'esprit absent d'un ensemble de prières auxquelles, en aucun des deux sens du mot, ils n'entendent goutte. Grâce au chant liturgique et à son accompagnement musical, la grand'messe relèverait peut-être l'attention, si, dans beaucoup de paroisses urbaines, ce n'était précisément l'office le moins fréquenté, surtout depuis la diffusion de la communion hebdomadaire. Quant à la prédication, l'usage, en pays wallon, veut qu'elle soit brève, à la messe tout au moins. Durant les quelque dix minutes qui restent au curé après l'annonce des offices de la semaine et la recommandation des défunts, il n'y a moyen de s'étendre sur aucun sujet. Encore serait-il possible de dire peu, mais bien. Hélas ! Si nous en croyons les auditeurs, un grand nombre de prédicateurs ne parviennent pas à captiver leur public. De bons paroissiens regrettent par ailleurs l'abus des sermons-collectes, dit « sermons de charité » qui tiennent trop souvent la place de substantielles instructions religieuses. Cependant, quoi qu'on fasse, le public n'aime pas qu'on prêche. L'un des meilleurs pasteurs de paroisse, connu et recherché pour l'originalité de sa parole, nous disait constater une sorte de soulagement général dans l'auditoire, quand il descendait de chaire après son sermon de moins d'un quart d'heure.

Il faut mesurer, dans le temps et dans l'espace, la baisse de l'attraction psychologique émanant de l'office divin, pour saisir l'une des plus grosses difficultés que rencontre actuellement le maintien de la pratique dominicale. Avant l'invention des grands moyens de culture et de délassement qui, maintenant, nous sont familiers, l'esprit n'était pas aussi nourri et, après le labeur monotone de la semaine, l'imagination réclamait quelque chose. L'assemblée reli-

gieuse satisfaisait à ces besoins. Si simple qu'elle fût, la prédication faisait travailler l'intelligence. La messe dominicale offrait d'ailleurs une occasion de rencontre ; à la sortie de l'église, les paroissiens s'attendaient entre eux pour échanger des nouvelles, discuter d'affaires, convenir de bien des choses. Bref, dans la grisaille des jours et l'uniformité des dimanches, la messe prenait le sens d'un événement. Ainsi en va-t-il encore dans certaines régions rurales, telles que, en Belgique, l'Ardenne ou la Campine.

Il faut constater objectivement de tels faits. L'office dominical est aujourd'hui en concurrence avec des centres d'intérêt qui, du point de vue purement humain, lui sont supérieurs. Si l'on se rappelle que la prière liturgique s'est enveloppée de décors et de solennité précisément pour frapper les imaginations, pour tenir compte de l'appétit de grandeur, de variété, de beauté qu'il y a en chacun de nous, il faut bien admettre que, sur ce terrain, la liturgie traditionnelle est aujourd'hui amplement dépassée. Ni la majesté des églises, ni le brillant des ornements sacerdotaux, ni le mouvement du cycle liturgique n'y suffisent plus. Pour le commun des tièdes et des peu lettrés, « c'est toujours pareil », comme on dit, alors que l'illustré apporte chaque semaine un nouveau flot d'images et que, au cinéma, le programme change tous les huit jours. Mentionnons néanmoins quelques innovations qui plaisent aux paroissiens de certaines localités : la lecture en langue vulgaire de l'épître et de l'évangile, la projection sur un écran de certains textes du propre de la messe, la messe dialoguée, les funérailles commentées, l'explication détaillée du baptême.

* * *

Les années de guerres se sont montrées en un certain sens défavorables à la pratique religieuse. Des centaines de milliers de jeunes hommes ont été arrachés à leur milieu naturel et jetés à l'étranger, en des endroits où rien ne les invitait dans la direction de la maison de Dieu. La plupart des prisonniers de guerre et des ouvriers déportés ont été longtemps privés de l'entraînement salutaire d'une ambiance chrétienne. Au pays, par ailleurs, un certain nombre de gens douillets se sont laissés impressionner par le manque de chauffage des églises, voire par l'occultation (qui ne pouvait concerner cependant que les offices du soir). Plus opérante a été la nécessité pour de nombreux citadins de quitter de grand matin leur logis, le dimanche, afin de s'en aller en courses de ravitaillement.

D'une façon générale, cependant, surtout en ses débuts et vers

la fin, la guerre a provoqué parmi les sédentaires un certain relèvement de l'assistance aux offices. Le sentiment du danger d'une mort imminente, le péril où se trouvaient des êtres chers, qu'ils fussent à l'armée ou en déportation, pressait les âmes d'implorer Dieu. Mais cette piété d'occasion n'était-elle pas démesurément intéressée ? L'aveu est d'ailleurs général : on ne constatait pas, entre 1940 et 1945, le regain de ferveur qui avait animé la masse pendant la première guerre. A mesure que la nouvelle épreuve se prolongeait, une lassitude déjà était perceptible, notamment dans la fréquentation d'exercices, devenus presque ordinaires, à l'intention des « absents ».

Maintenant que la guerre est finie, le vieux proverbe italien se vérifie une fois de plus : « Passé le péril, on oublie le saint. » C'est un fait presque général, depuis la libération, que le fléchissement dans l'assistance à la messe et dans l'accomplissement du devoir pascal. Des côtés les plus divers cette observation se confirme. Les plus optimistes pensent que l'on en est revenu au niveau d'avant-guerre ; d'autres estiment que l'on est tombé sensiblement plus bas. La situation, en réalité, diffère d'une localité à l'autre, et de telles nuances échappent à toute estimation générale. En certains endroits, d'ailleurs, une nouvelle remontée se constate, après une dépression momentanée. La confession mériterait une mention spéciale. On la dit de moins en moins fréquente, même parmi les communiantiens quotidiens.

II. L'ÉTAT GÉNÉRAL DES MŒURS

Cette crise de la pratique religieuse ne peut être tenue pour un fait isolé. Elle s'inscrit dans l'orbite d'une évolution qui n'est pas plus encourageante : la baisse de la moralité, au sens le plus général du terme. C'est l'*honnêteté*, sous ses formes les plus naturelles et les plus élémentaires, qui se trouve aujourd'hui en cause.

La contagion est si vaste, si universelle, qu'à peine, sur ce chapitre, ose-t-on élever la voix, tant chacun aurait plutôt de motifs de baisser la tête.

« Cette peste a tous les visages et, sous les formes les plus différentes, partout apparaît son stigmat. On dénature la marchandise, on en fausse l'origine, on trompe sur le poids et chacun mesure à son aune. Voici du lait coupé d'eau et du beurre d'autant moins lavé que les prix sont plus hauts. Cet artisan bâcle son ouvrage, certain que le produit se vendra. Cet ouvrier galvaude la matière, mais ne manque pas d'en bourrer ses poches. Ce commerçant démarque ses articles, assuré que l'acheteur n'y verra que du feu. Cet avocat

improvise sa plaidoirie sans guère consulter le dossier. Ce médecin présume plus qu'il n'ausculte et prescrit un traitement au petit bonheur. Ce fonctionnaire se laisse cultiver par l'amitié intéressée et ne répugne pas aux tangibles récompenses de la partialité. De quelque côté qu'on porte le regard, il y a de la déloyauté, il y a de l'infidélité, il y a de la veulerie.

« On disait autrefois que l'occasion faisait le larron. Le fait se vérifie constamment. Voit-on quelque chose à prendre, on s'en empare. Les « resquilleurs » se font légion et, puisque personne ne s'étonne plus de rien, le pillage à son tour acquiert droit de cité.

« Faut-il évoquer le scandale des prix, qui passe tout commentaire ? La marchandise n'a désormais plus de valeur en soi, elle ne représente plus tant et tant de travail, tant et tant de satisfaction pour l'acheteur. Seule règne l'impassible souveraineté de l'offre et de la demande, d'une offre d'autant plus rapace que la demande est plus insistante. Dès qu'il y a acheteur à tel taux, c'est le taux, et le vendeur, en ramassant sa liasse de billets, ne manque pas de compatir avec son client sur la dureté des temps.

« Ne poussons pas plus loin. N'allons surtout pas voir si les lois sont obéies et les règlements respectés, si les déclarations « sur l'honneur » sont loyales et si les permis servent à leur objet.

« Confondante revue, dont on pourrait étendre la variété à l'infini ! On y cataloguerait tous les artifices et tous les expédients. Toutes les nuances de la tromperie, depuis la fraude souriante jusqu'au vol le plus éhonté. Tous les degrés du mensonge joyeux, officieux et même officiel, depuis le transparent et l'accepté jusqu'à celui qui « roule » un malin. Toutes les façons, en somme, de priver autrui de ce à quoi il a droit. La litanie de la malhonnêteté est complète, avec toutes ses modulations. »

Voilà en quels termes dans les premiers mois de la liberté recouvrée, nous étions amenés à dénoncer le mal. Hâtons-nous de préciser que tous n'en étaient pas atteints. Mais des procédés incorrects qui avaient toujours existé étaient devenus le fait d'un nombre croissant de gens. Or, notre enquête de 1947 ramène les mêmes constatations, avec des expressions équivalentes.

Parmi les causes immédiates de cet affaissement, il en est une qui saute aux yeux. Le désarroi moral s'est précipité sous l'effet des épreuves matérielles, qui ont accablé tant de peuples en ce temps de détresse.

Depuis les débuts de ce siècle notre pays est entré, avec bien d'autres, dans l'ère de la souffrance. Guerre de 1914-1918, crises monétaires et chômage, effondrements boursiers et stagnation des affaires,

recrudescence du chômage, nouvelle guerre depuis 1940, faut-il rappeler cet enchaînement de malheurs, qui ne font, en somme, qu'un seul et même événement ? C'est l'instabilité dans les métiers et les carrières, c'est l'économie générale à la dérive. On vit entre le spectre d'une guerre et le fantôme d'une révolution. Mais est-ce vivre encore que de pleurer ou trembler sans cesse ?

Angoisse des ménages, drame des familles. Faute des ressources coutumières, le train de vie baisse et l'on s'en trouve humilié ; déjà le vêtement ne se renouvelle plus et la table connaît des restrictions gênantes. Le travail ne rend guère et, pis que cela, voilà qu'il vient à manquer. Demain, il faudra changer de demeure et se resserrer dans quelques chambres ; demain il faudra renoncer à ceci, à cela et à telle autre chose encore. La situation sociale s'affaisse, la vie se rétrécit, on glisse et l'on tombe. Bientôt, peut-être, les enfants crieront famine et le père affolé ne saura comment les apaiser.

Or, la misère est mauvaise conseillère. Combien de fléchissements elle suggère, que l'on réprouvait jusque là ! Que de biais et d'artifices viennent dès lors à l'esprit ! Faut-il même la misère ? Ne suffit-il pas de la pauvreté, voire de l'impression toute personnelle qu'on est pauvre ou du simple sentiment d'une privation ? Toute déchéance, quelle qu'elle soit, est si difficilement tolérable ! A tous les rangs de la société, on s'attache aux apparences d'un certain style de vie. Le riche forcé de vendre son château s'estime déchu et lui aussi cherchera tous les moyens d'échapper à l'impasse. Faut-il s'étonner, s'il en est ainsi, qu'en temps de crise matérielle l'imagination penche si aisément de travers ?

Pour comprendre l'état des consciences, il faut d'ailleurs mettre ces restrictions en rapport avec le sentiment que l'on se fait du besoin. Comme celle de la privation, en effet, la notion du nécessaire est chose toute relative. Avec le développement des commodités matérielles, avec l'ascension du niveau de vie dans la généralité du peuple, combien elle s'est élargie ! Qui tient à son pain blanc et à sa viande fraîche estime dur de s'en voir dessaisir. Mais ces satisfactions dont on ne saurait à présent se passer, du sport à la radio et de l'illustré au cinéma, qu'ont-elles à voir avec la vraie nécessité ? Qu'en diraient le vieux père ou l'aïeul, qui n'avaient pas la moindre idée de ces jouissances ?

Les déviations et les gauchissements s'expliquent aussi par le fait qu'il s'agissait, dans une certaine mesure, de *situations nouvelles*, et que *l'autorité qualifiée pour parler hésitait à se prononcer*. Dans la complexité de la vie des affaires, de la vie familiale, de la vie civique,

là où plusieurs devoirs ou plusieurs droits sont en conflit, la conclusion du débat moral n'apparaît pas aussi clairement que dans les formules des commandements de Dieu et de l'Église. Beaucoup de cas, pour cette génération du moins, étaient inédits ; ils justifiaient ainsi la perplexité. Un intellectuel de la Résistance française nous disait récemment que, en présence des procédés allemands, des résistants en étaient venus à discuter avec des moralistes de renom la question de savoir si dans certains cas le meurtre et le suicide leur étaient permis, et la conclusion avait été affirmative. Tant les circonstances qui entourent un acte peuvent influencer son appréciation. La fameuse question des prix est précisément de celles qui sont demeurées jusqu'au bout les plus confuses, en raison des nombreux aspects du problème. Beaucoup de fidèles gardent en effet l'impression que sur ce point les prédicateurs paroissiaux étaient indécis. « Beaucoup ont été acculés à se faire eux-mêmes une conscience », nous écrit-on. Devant cette carence des moralistes, la plupart se sont référés simplement à la pratique courante. « Ce que tout le monde fait, pourquoi se l'interdire à soi-même ? » Ainsi raisonna-t-on sans plus de façon. Entre les tarifs légaux, qui vous mettaient en perte, et les prix réellement pratiqués d'un marché plus ou moins noir, quelle tentation de pencher du côté de l'usage manifeste, plutôt qu'en faveur d'une loi contestable ! Chacun imita son voisin ; la conscience se tranquillisait d'autant mieux que l'on désignait soi-même ses répondants, et ce fut la course au laxisme.

L'argument du « quod plerumque fit » couvrit ainsi les pires abus. Beaucoup n'imitaient d'ailleurs qu'à sens unique ; on suivait les excessifs mais non les modérés, sans chercher entre les deux une moyenne mesure. Ce que voyant, les modérés se sont trouvés tellement lésés qu'il leur a fallu une endurance plus qu'ordinaire pour maintenir leur ligne. L'honnêteté ne payant plus, elle rendait simplement ridicule.

Or, l'habitude une fois prise, il est bien difficile de s'en défaire. Plus d'une règle de la morale naturelle a subi de telles torsions pendant la guerre, pour des raisons et souvent sous prétexte de patriotisme, qu'elle n'arrive plus aujourd'hui à retrouver sa rectitude. Pour un trop grand nombre, les mots de conscience professionnelle n'ont, hélas, plus aucun sens. « Il faudrait, nous écrit-on d'une petite cité tranquille, remplacer le terme 'vol' par 'affaire' ou 'bon tour'. » « On prend tout ce qu'on peut, dès qu'on le peut, où on le peut », ajoutent plusieurs réponses. En certains secteurs de la vie, la conscience ne se réveille même plus. « On ne se pose plus la question du bien ou du mal, nous dit l'enquête avec insistance, mais seulement celle de l'utile et du profitable. » « Parler de rétrécis-

sement du sens du bien et du mal, c'est faire preuve d'optimisme, renchérit une réponse peut-être pessimiste à son tour. Le mal est bien plus profond. La majeure partie des hommes d'aujourd'hui n'offrent pas de prise au remords ; ils n'ont plus conscience de leur responsabilité. »

Cette crise morale n'affecte pas seulement la vie professionnelle et les relations d'affaires. Elle atteint la *vie sociale* au sens le plus large du terme et frappe notamment les *attitudes civiques*. Il n'est pas question ici du patriotisme proprement dit. L'immense majorité de notre population, dans tous les milieux sociaux, a pris vis-à-vis de l'occupant allemand une attitude de résistance morale. Aussi, au moment de la libération, la réprobation encourue par les « collaborateurs » a-t-elle été spontanée et générale.

Mais, dans le domaine du civisme quotidien, le paysage est fort différent. Il faut bien dire que les détenteurs du pouvoir, dans notre démocratie, jouissent difficilement comme tels d'un véritable respect de la part de l'ensemble de la population. Les gouvernants et les lois sont peu considérés et l'autorité légale manque, en fait, d'autorité morale.

Le développement de cet état d'esprit demanderait de longues explications. C'est le fruit de toute une évolution historique, que les secousses des dernières décades ont précipitée. Quoi qu'il en soit, à mesure que l'État est intervenu davantage dans la vie des citoyens, il a vu s'effriter son prestige. Ses règlements, ses réquisitions, ses impôts de plus en plus lourds ont inspiré, dans les milieux indépendants de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, une attitude de mise en garde. Se croyant en état de défense, on a usé des moyens dont on disposait. Cette position s'est résumée dans une sorte d'insoumission pratique : tromper l'autorité, frauder, « carotter », « resquiller », autant de nuances dans une faute innombrable. Insoumission, certes, la plupart du temps toute passive : on se borne à ne pas faire ce qui est dû, à le faire le plus tard ou le plus mal possible. Excès auquel fait d'ailleurs pendant l'outrance inverse : celle de nombreux salariés, qui tendent à considérer l'État comme une providence aux ressources insondables et multiplient à son égard les exigences.

En sapant ainsi l'autorité civile, nul ne s'inquiète de savoir si l'on consolide un régime basé sur les libertés publiques et si l'on porte la démocratie politique dans le sens de sa maturité. Nul ne se demande s'il prive la communauté d'une part de son dû, ni s'il reporte sur d'autres le fardeau de prestations qu'il rejette de ses propres épaules. « Il y a des éléments dans toutes les classes sociales,

nous écrit-on, pour torpiller, en vue de leur intérêt immédiat, les mesures d'intérêt général proposées par les gouvernements. » Le souci du bien public est, hélas, fort éloigné des pensées de la généralité.

La baisse de la moralité générale se manifeste également dans le secteur de la *famille* et, d'une façon générale, dans le domaine *sexuel*. Mais l'enquête de l'A. C. H. n'a pas porté sur ce terrain et les observations que nous avons recueillies sont trop fragmentaires pour autoriser une conclusion analytique. Bornons-nous à constater que la moralité sexuelle a subi un affaissement profond et que les mois qui ont suivi la libération furent à cet égard un temps de lamentable épreuve.

III. QUELQUES FACTEURS D'ORDRE GÉNÉRAL

En notant la crise que traverse la pratique religieuse et la dégradation concomitante du niveau des mœurs, nous avons signalé quelques facteurs qui ont agi directement dans ces deux ordres de faits. Mais l'un et l'autre relèvent également d'un ensemble de circonstances qui ont porté sur le tout de la vie morale. Il s'est développé une atmosphère de laquelle ces indices très divers reçoivent leur éclairage et leur température.

Du climat sous lequel nous vivons, il ressort avant tout une constatation frappante : la *primauté pratique du matériel sur le spirituel*. Les soucis primordiaux de l'homme d'aujourd'hui se rapportent au manger, au vêtir et au gîte. Ce caractère ne s'imprime pas seulement sur la vie individuelle, il commande toute la vie sociale. L'économie étreint à l'heure actuelle la politique nationale et la politique internationale. Accès aux matières premières et aux sources de production alimentaire, possibilités d'importation et d'exportation, moyens financiers et facultés de crédit, les dirigeants des États sont absorbés par de telles questions. Elles fixent sans aucun doute la dominante du temps présent.

Le fait n'est d'ailleurs pas nouveau. Durant l'entre-deux-guerres, le chômage massif dans les pays industriels, les difficultés monétaires, la crise économique générale avaient fait du souci matériel la hantise de toutes les classes sociales. La nouvelle guerre, avec des restrictions alimentaires inouïes, avec la pénurie générale, a fortement aggravé cet état de choses et maintenant, la libération venue, nous nous retrouvons devant une Europe toujours angoissée par l'incertitude de l'avenir. Il est fatal que les esprits se ressentent de ces conditions de vie ; elles donnent au civilisé du XX^e siècle le sentiment d'une déchéance qui le ramène à un âge où l'existence était

à la merci de tout. « *Primum vivere* » ; les gens se comportent en fait suivant cette maxime élémentaire.

Or, lorsqu'il cherche à échapper à cette obsession, au moment où le sens du spirituel pourrait le reprendre, où la pensée de l'au-delà devrait le soulever par contraste avec les petites choses d'ici-bas, l'homme d'aujourd'hui se trouve immédiatement happé par des sollicitations qui l'arrachent à lui-même. Le journal lui jette à la tête tous les événements du monde ; la radio l'enlève en des enchantements musicaux ; le cinéma, surtout, lui offre à jet continu le spectacle d'autres vies que la sienne ; il lui montre des vies brillantes et dramatiques, des vies plus intéressantes, en tout cas, que sa pauvre grisaille quotidienne. Déçu par trop de choses, l'homme d'aujourd'hui ne demande qu'à se livrer à ces divertissements qu'il se procure pour quelques francs, sans songer à la somme que cela fera dans son budget de l'année ni à la servitude qu'il s'impose. Car, c'est bien de se livrer et même de s'abandonner qu'il s'agit. Les délasséments modernes vous font auditeur, lecteur, spectateur, jamais acteur ou guère. Leur force de suggestion, surtout celle de l'image ensorcelle celui qui, de plein gré, s'y offre. Ce facteur nouveau pèse d'un poids énorme sur les conditions de la vie spirituelle, aussi bien que de l'économie matérielle. Qu'on l'appelle amusement, qu'on le nomme activité culturelle, de toute manière, il remplit le loisir de la vie, ce loisir précieux qui, autrefois, servait davantage à la réflexion silencieuse et à la prière.

Ainsi occupée par le travail et les soins ménagers, d'une part, par le divertissement, d'autre part, la vie est remplie. Elle l'est tellement qu'elle déborde. Il suffit pour s'en convaincre d'observer tant de citadins toujours pressés ; lorsque la rapidité des moyens de transports devrait donner à chacun du temps de reste, on n'en a jamais tant manqué.

Le fait est que, sous de tels envahissements, la religion trouve peu sa place. Cela se constate jusqu'en d'excellentes familles chrétiennes ; la foi y reste vive, la morale intacte, mais le spirituel s'y exprime de moins en moins. La prière en commun et les entretiens familiaux, où il passait tant d'âme, sont remplacés par la radio qu'on écoute et le flot de journaux qu'on feuillette. Mais l'observation se vérifie bien davantage dans la masse des foyers peu chrétiens. La religion ne paraît leur offrir rien de saillant. Elle passe au rang d'accessoire inutile, on y devient indifférent, on l'oublie.

Notre enquête est attentive à ce fait. Elle rapporte que l'hostilité, jadis fréquente, envers l'Église est tombée d'une façon générale, sans avoir, pour autant, fait place à la sympathie.

Si l'anticléricalisme agressif est passé de mode, *le sentiment populaire à l'égard de l'Église se ressent au contraire plus que jamais des différences sociales*. Il faut souligner fortement ce trait, tant nos informateurs y insistent de toutes parts. Aux yeux des simples, qui mettent tout au concret, le christianisme, ce sont les chrétiens, l'Église, ce sont les prêtres. Or, en temps de détresse matérielle, lorsque par ailleurs les esprits sont pénétrés jusqu'au tréfonds du sentiment de l'égalité humaine, le déploiement du luxe sème l'amertume. Le prolétaire est irritable à fleur de peau ; voit-il un chrétien opulent, il lui reproche sa propre misère ; ce chrétien est-il par surcroît un profiteuse et un mercanti, c'est une sourde colère que soulève sa présence ; pour comble, le sait-on accapareur de denrées de nécessité, la haine flamboie autour de lui. Le tripoteur en marché noir, dont les profits échappent au fisc, est tenu pour un ennemi personnel par le salarié, dont tous les revenus sont contrôlés. Mais cette rancœur et cette aversion rejaillissent en même temps sur l'Église qui continue à accueillir cet homme, sur la doctrine qui apparemment le justifie. En de pareils cas, qui ne sont, hélas, pas si rares, le scandale des pratiquants fait les pires ravages. C'est l'exact antidote de l'Action Catholique : l'exemple du chrétien repousse les autres chrétiens.

La méfiance persistante d'une grande partie de la classe ouvrière provient en tout cas de ce malentendu tragique : elle voit dans l'Église, amie des riches, un obstacle à son émancipation matérielle. Tous les efforts de la démocratie chrétienne, toutes les encycliques des papes ne sont pas encore parvenus à dissiper ce préjugé, parce que trop de chrétiens, précisément, étaient là pour le confirmer. L'enquête ne nous signale-t-elle pas que c'est chez les plus prospères que l'honnêteté s'est perdue en premier lieu ? L'ordre des responsabilités commence par le haut.

Un trait est d'ailleurs frappant dans ces réactions. Pour beaucoup de gens qui s'insurgent en esprit contre l'Église, le Christ est demeuré un maître et sa doctrine un idéal. On s'élève contre les chrétiens, mais c'est en les tenant pour traîtres au Christ. Que de fois n'avons-nous entendu des ouvriers mal payés ou mis en chômage par les patrons catholiques s'exclamer : « Est-ce chrétien de nous traiter ainsi ? » On détache ainsi le Christ de l'Église. Mais Lui, du moins, est respecté. Telle est la réaction d'une population dont l'enfance, grâce à l'école chrétienne et au catéchisme paroissial, n'a pas été dépourvue de toute instruction religieuse.

L'esprit d'égalitarisme pose d'ailleurs des questions nouvelles. Le peuple ne supporte plus qu'à contre-cœur de voir l'argent procurer aux possédants des avantages jusque dans l'exercice même du culte : classes de mariages et de funérailles, chaises réservées, ces

choses ne cadrent plus avec l'esprit du temps. Une pareille atmosphère est propice, il faut l'avouer, à des retours de flamme de l'anticléricalisme. Le disparate des situations sociales fait aujourd'hui plus de tort à l'Église que tous les philosophes athées.

Quoi qu'il en soit, la pression du milieu social continue à exercer une influence déterminante sur la pratique d'un très grand nombre. On fait ce qu'il est convenu de faire dans l'entourage. C'est ainsi que des ouvriers migrants fréquentent l'église quand ils sont dans leur village mais n'y vont jamais lorsqu'ils travaillent au dehors. C'est pourquoi aussi tant de jeunes adolescents, dès qu'ils entrent à l'usine, cessent d'aller à la messe. Ce facteur opère parfois d'une façon massive, réellement imposante, tant dans le sens positif — nous pensons à certains villages d'Ardenne — que dans le sens négatif, comme dans les agglomérations purement ouvrières. Il faut, en pareil cas, à des gens du milieu populaire, un courage plus qu'ordinaire pour oser se singulariser. Mais cette sorte de « contrainte morale », par le jeu de ses courants opposés, arrive parfois aussi à un point de neutralité. Des prêtres de paroisses semi-rurales nous ont confié leur crainte d'assister à une désertion considérable de pratiquants routiniers, dès que l'influence majoritaire ne pèserait plus en faveur de la tradition chrétienne.



Dans la génération présente, l'élément le plus impressionnable est assurément *la jeunesse*. Sensible à l'excès, la jeunesse agit et réagit au delà de ce que font les anciens. Nos informateurs sont unanimes à ce sujet : c'est en elle que la conjoncture morale se dépeint le plus vivement, le plus cruellement aussi, avec ses deux traits capitaux : un *pessimisme découragé* et un *violent besoin d'évasion*.

Une enfance qui n'a pas grandi dans les joies expansives de foyers heureux, mais dans l'amertume et la crainte, lorsqu'on se plaignait de tout et de tous, ne saurait donner une adolescence épanouie. Elle porte le stigmate de souffrances prématurées. Par surcroît, à l'heure où une libération nationale vient mettre fin à la grande épreuve commune, lorsqu'on annonce la paix par toutes les voix du monde et que l'on proclame dans les lois la sécurité sociale, une courte expérience révèle que, de la sécurité du gagne-pain, il n'est pas question pour demain, que la subsistance d'un peuple continue à dépendre du bon ou du mauvais gré d'autres peuples et que, en définitive, la paix réelle est impossible. On n'a jamais autant parlé de guerre que depuis la fin des hostilités générales.

Or, la jeunesse se comporte en fonction de l'avenir. Si elle ne

trouve appui dans la certitude d'avoir bien à elle une belle série d'années, elle tombe simplement dans le vide. Tel est le danger qui menace ceux qui ont aujourd'hui vingt ans. Très différents étaient les jeunes de 1920. Ceux qui ont vécu l'autre après-guerre ne cessent de faire le rapprochement. La victoire avait alors un sens, peut-être illusoire, mais réel. On croyait à la restauration du droit. On avait confiance dans l'édification d'un monde nouveau, dont la Société des Nations traçait déjà l'esquisse. On savait, naïvement mais fermement, que la guerre serait mise hors la loi. Et la Charte universelle du Travail posait les fondements de la justice sociale. Plus que les aînés de l'époque, d'ailleurs, les jeunes étaient sensibles à ces mirages. Ils avaient l'enthousiasme spontané, et quiconque leur annonçait de grandes et belles choses était aussitôt suivi.

Aujourd'hui, la jeunesse trouve devant ses pas un mur infranchissable. Pourquoi prévoir, puisque toute prévoyance est déjouée par le caprice de l'histoire ? Pourquoi entreprendre, puisque les entreprises hier les plus solides sont devenues le jouet des vents ? Quant à épargner pour plus tard, est-ce pensable ? Chacun vit ainsi au jour le jour, dans l'attente du cataclysme.

De là, le besoin de s'échapper, de demander à de fortes diversions l'oubli de cette malédiction. La seule chose qui suscite aujourd'hui la passion des jeunes, nous rapporte-t-on de toutes parts, ce sont les sports. Bien moins les sports pratiqués, d'ailleurs, que les sports contemplés, les courses et les matches de foot-ball dont on discute pendant de longues heures et pour lesquels on parie dans le calcul serré des pronostics. Peut-être est-ce le meilleur emploi qui puisse être fait d'âmes indifférentes aux grandes causes. Mais des exutoires moins inoffensifs s'offrent à l'énergie des jeunes. La griserie de la danse fait tourbillonner les couples, et c'est alors le véritable oubli. Est-ce parce que la femme est plus sensible que l'homme que l'on dit aujourd'hui les jeunes filles non seulement entraînées, mais entraînant dans ce courant d'évasion qui tient du vertige ! L'enquête met plus d'une fois le doigt sur cette réalité surprenante : c'est du côté féminin que, en fait de pratique chrétienne, on enregistre récemment le plus fort déchet.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que des mouvements d'Action Catholique dans la jeunesse traversent chez nous un temps de ralentissement et qu'ils éprouvent une diminution de leurs effectifs. On attribue assez souvent cette crise à la carence des cadres, après les secousses de la mobilisation de 1939, des longues captivités et déportations, des appels de classes après 1944. Il y a cependant autre chose, et surtout le climat de ces sombres années. Lorsque nous vi-

vons tous dans la déception et la méfiance, la jeunesse ressent doublement cette dépression.

Nous nous reprocherions cependant de pousser ce tableau trop au noir. Il se ressent beaucoup, on l'aura constaté, du fait que l'enquête de l'*Action Catholique des Hommes* vise à dégager avant tout les symptômes de la crise actuelle des consciences, sans appuyer sur les aspects encourageants de la situation. A tous les âges et dans tous les milieux, mais en particulier dans la jeunesse, il existe une élite fervente et résolue, prête à servir le Christ et à porter à travers le monde le message chrétien. Mais les admirables efforts du catholicisme d'action, dans l'ordre de la pensée comme dans celui de la propagande, relèvent d'un autre panneau, que nous n'avions pas entrepris de décrire.

Tout cela étant dit, rien n'est d'ailleurs encore expliqué à fond. Notre temps ne se comprendrait pas si nous ne savions quelque chose de celui qui l'a précédé. Les traits de mœurs qui tombent sous nos prises ne sont que des facettes visibles des grands *courants profonds qui depuis longtemps remuent les esprits*.

Une enquête portant avant tout sur l'actualité ne pouvait insister sur les grandes constantes. Mais comment conclure sans s'y référer ? Si le sens religieux souffre détrimement, n'est-ce pas, en fin de compte, parce que la pensée moderne s'est mise à giroyer autour de l'homme, en tenant Dieu hors de son orbite ? Exception faite du seul courant chrétien, toutes les variétés de la philosophie, depuis plusieurs siècles, ont concouru à écarter graduellement Dieu de l'homme, en lui attribuant une nature impersonnelle, en le confondant avec l'idée ou avec le cosmos, ou en le déclarant simplement inconnaissable. A mesure que la philosophie évolue, elle se confirme sur ce point ; plus complètement que les premières expressions du Kantisme, la phénoménologie et l'existentialisme, en leurs formes brutales, écartent le souci du divin.

Or, les conceptions des penseurs pénètrent à la longue les idées et les mœurs du peuple. Simplifiées par les écoles, vulgarisées par la presse, elles finissent par gagner, en quelques points essentiels, toutes les puissances d'opinion. Celles-ci ont habitué le public, ce grand imitateur, à se comporter comme si Dieu et sa loi n'avaient aucun sens.

Que l'idée ait précédé les mœurs ou qu'elle les ait consacrées, une façon de vivre qui ne tient compte que de la matière s'est répandue parmi nous. La simple absence de Dieu dans les consciences a engagé les mœurs en des voies où le matériel et le sensible prennent toute la place. Cela s'est fait sans qu'on s'en aperçût beaucoup, l'accent

trouve appui dans la certitude d'avoir bien à elle une belle série d'années, elle tombe simplement dans le vide. Tel est le danger qui menace ceux qui ont aujourd'hui vingt ans. Très différents étaient les jeunes de 1920. Ceux qui ont vécu l'autre après-guerre ne cessent de faire le rapprochement. La victoire avait alors un sens, peut-être illusoire, mais réel. On croyait à la restauration du droit. On avait confiance dans l'édification d'un monde nouveau, dont la Société des Nations traçait déjà l'esquisse. On savait, naïvement mais fermement, que la guerre serait mise hors la loi. Et la Charte universelle du Travail posait les fondements de la justice sociale. Plus que les aînés de l'époque, d'ailleurs, les jeunes étaient sensibles à ces mirages. Ils avaient l'enthousiasme spontané, et quiconque leur annonçait de grandes et belles choses était aussitôt suivi.

Aujourd'hui, la jeunesse trouve devant ses pas un mur infranchissable. Pourquoi prévoir, puisque toute prévoyance est déjouée par le caprice de l'histoire ? Pourquoi entreprendre, puisque les entreprises hier les plus solides sont devenues le jouet des vents ? Quant à épargner pour plus tard, est-ce pensable ? Chacun vit ainsi au jour le jour, dans l'attente du cataclysme.

De là, le besoin de s'échapper, de demander à de fortes diversions l'oubli de cette malédiction. La seule chose qui suscite aujourd'hui la passion des jeunes, nous rapporte-t-on de toutes parts, ce sont les sports. Bien moins les sports pratiqués, d'ailleurs, que les sports contemplés, les courses et les matches de foot-ball dont on discute pendant de longues heures et pour lesquels on parie dans le calcul serré des pronostics. Peut-être est-ce le meilleur emploi qui puisse être fait d'âmes indifférentes aux grandes causes. Mais des exutoires moins inoffensifs s'offrent à l'énergie des jeunes. La griserie de la danse fait tourbillonner les couples, et c'est alors le véritable oubli. Est-ce parce que la femme est plus sensible que l'homme que l'on dit aujourd'hui les jeunes filles non seulement entraînées, mais entraînant dans ce courant d'évasion qui tient du vertige ! L'enquête met plus d'une fois le doigt sur cette réalité surprenante : c'est du côté féminin que, en fait de pratique chrétienne, on enregistre récemment le plus fort déchet.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que des mouvements d'Action Catholique dans la jeunesse traversent chez nous un temps de ralentissement et qu'ils éprouvent une diminution de leurs effectifs. On attribue assez souvent cette crise à la carence des cadres, après les secousses de la mobilisation de 1939, des longues captivités et déportations, des appels de classes après 1944. Il y a cependant autre chose, et surtout le climat de ces sombres années. Lorsque nous vi-

vons tous dans la déception et la méfiance, la jeunesse ressent doublement cette dépression.

Nous nous reprocherions cependant de pousser ce tableau trop au noir. Il se ressent beaucoup, on l'aura constaté, du fait que l'enquête de l'*Action Catholique des Hommes* vise à dégager avant tout les symptômes de la crise actuelle des consciences, sans appuyer sur les aspects encourageants de la situation. A tous les âges et dans tous les milieux, mais en particulier dans la jeunesse, il existe une élite fervente et résolue, prête à servir le Christ et à porter à travers le monde le message chrétien. Mais les admirables efforts du catholicisme d'action, dans l'ordre de la pensée comme dans celui de la propagande, relèvent d'un autre panneau, que nous n'avions pas entrepris de décrire.

Tout cela étant dit, rien n'est d'ailleurs encore expliqué à fond. Notre temps ne se comprendrait pas si nous ne savions quelque chose de celui qui l'a précédé. Les traits de mœurs qui tombent sous nos prises ne sont que des facettes visibles des grands *courants profonds qui depuis longtemps remuent les esprits*.

Une enquête portant avant tout sur l'actualité ne pouvait insister sur les grandes constantes. Mais comment conclure sans s'y référer ? Si le sens religieux souffre détriment, n'est-ce pas, en fin de compte, parce que la pensée moderne s'est mise à giroyer autour de l'homme, en tenant Dieu hors de son orbite ? Exception faite du seul courant chrétien, toutes les variétés de la philosophie, depuis plusieurs siècles, ont concouru à écarter graduellement Dieu de l'homme, en lui attribuant une nature impersonnelle, en le confondant avec l'idée ou avec le cosmos, ou en le déclarant simplement inconnaissable. A mesure que la philosophie évolue, elle se confirme sur ce point ; plus complètement que les premières expressions du Kantisme, la phénoménologie et l'existentialisme, en leurs formes brutales, écartent le souci du divin.

Or, les conceptions des penseurs pénètrent à la longue les idées et les mœurs du peuple. Simplifiées par les écoles, vulgarisées par la presse, elles finissent par gagner, en quelques points essentiels, toutes les puissances d'opinion. Celles-ci ont habitué le public, ce grand imitateur, à se comporter comme si Dieu et sa loi n'avaient aucun sens.

Que l'idée ait précédé les mœurs ou qu'elle les ait consacrées, une façon de vivre qui ne tient compte que de la matière s'est répandue parmi nous. La simple absence de Dieu dans les consciences a engagé les mœurs en des voies où le matériel et le sensible prennent toute la place. Cela s'est fait sans qu'on s'en aperçût beaucoup, l'accent

n'étant pas posé sur l'idée, mais sur la vie pratique. Notre époque n'aime guère les idées. La clientèle des journaux le montre assez. Les centres de culture populaire l'éprouvent à leurs dépens. Les conférenciers en savent quelque chose. Les écrivains, éditeurs et libraires, encore plus. Il est très loin le temps où le public assiégeait les conciles pour obtenir telle ou telle définition doctrinale. Mais elles s'éloignent aussi de nous, ces grandes passions ardentes qui, hier encore, soulevaient les foules au nom de la race ou de la nation. Les mouvements politiques, alors même qu'ils ont une doctrine, sont tenus de la traduire en chiffres de prix et de salaires, de budgets et de changes, pour se faire apprécier du corps électoral. Le *vivre*, en effet, c'est surtout le bien manger. Sans le vouloir, nous nous conformons ainsi à une morale matérialiste, qui suppose elle-même une vision anti-spiritualiste et antichrétienne du monde. Nous nous installons tranquillement dans un naturalisme commode qui ne se pose même plus la question morale. Faute de référence à l'Ordonnateur suprême, la notion de péché est sortie des esprits.

Les difficultés matérielles, d'autre part, si déconcertantes qu'elles soient, ne ramènent pas le niveau de vie de la plupart d'entre nous à la rusticité qu'ont connue nos pères et qui ne desséchait pas en eux les sources de l'espérance. Nous sommes devenus simplement plus gourmands et plus délicats.

Que la foi sache braver les obstacles, quand elle est loyale et solide, cela ne fait aucun doute. Un président régional de l'A. C. H., M. Georges Henry, nous écrivait d'un village d'Ardenne : « Avant-hier, étant en excursion, nous nous étions arrêtés pour casser la croûte au petit hameau de Vert-Buisson — treize maisons perdues dans la fagne. Comme nous demandions à une femme de l'endroit

COMMENTAIRE

Le diocèse de Namur est en grande partie rural. Il comprend néanmoins des zones industrielles telles que la Basse-Sambre (Auvélais), la Meuse en aval de Namur (Andenne), l'Eau d'Heure (Walcourt), le prolongement du bassin de Longwy (Messancy), ainsi que certains points d'industrie développée (Gembloux, Couvin). C'est là que la proportion des abstenants est le plus considérable. Elle se montre au contraire le plus faible dans les régions purement rurales, surtout au cœur de l'Ardenne (Bastogne, Houffalize, Érezée, Sibret, Martelange, Vielsalm, Gedinne), en Famenne (Wellin) et en Hesbaye (Leuze). Les résultats intermédiaires se rapportent pour la plupart à des décanats où il existe, outre un bourg commercial, quelques fabriques ou ateliers.

Cet exemple illustre par sa précision le fait par ailleurs évident de l'échelonnement de la pratique religieuse suivant les milieux sociaux. Il est confirmé par la comparaison, esquissée dans le tableau II, de quelques paroisses de diverse nature dans le pays de Liège.

TABLEAUX STATISTIQUES

LA COMMUNION PASCALE ET L'ASSISTANCE
A LA MESSE DOMINICALE DANS LE DIOCÈSE DE NAMUR
(en pour cent d'abstentions par catégories d'âge et par sexe)

DOYENNÉS	A	B	C	D	E	A	B	C	D	E
Namur	13	33	25	49	39	20	34	28	55	50
Andenne	11	39	9	56	36	27	40	18	61	39
Arlon	2	9	1	16	5	1.8	13	6	38	2.4
Auvelais	40	49	43	46	55	36	46	35	52	56
Barvaux s/O	2	11	3	24	9	5	14	5	25	13
Bastogne	1	4	0.2	7	12	1.5	7.5	0.9	9	5
Bertrix	1.5	5	2.5	33	8	1.5	5	2.5	32	11
Bouillon	1.5	11	3	25	10	2	11	8	23	10
Ciney	0.4	22	16	33	23	11	28	15	41	22
Couvin	13	30	15	47	31	17	35	17	52	36
Dinant	4	19	6	35	19	7	21	8	39	21
Érezée	1	10	3	12	5	0.9	13	4	14	4
Étalle	1	13	2	23	7	3	14	4	23	8
Florennes	7	20	8	41	25	13	27	12	48	34
Florenville	3	24	9	47	20	6	30	13	48	24
Gedinne	0.4	6	2	19	4	1	13	4	24	
Gembloux	22	39	30	58	42	47	47	32	71	48
Havelange	0.6	13	3	25	7	2.5	15	10	27	9
Houffalize	0.1	3.1	5	9	3	2	8	3	13	4
Jambes	4	11	3	26	19	9	17	4	28	23
Leuze	1.5	8	1.5	18	9	9	16	8	29	18
Marche	2	25	13	42	20	6	31	15	41	24
Martelange	0	10	0	17	11	0	8	2	21	17
Messancy	3	38	39	50	42	5	26	9	49	53
Nassogne	3	21	7	36	16	5	27	15	42	22
Neufchâteau	1.5	9	2	13	18	1	13	5	17	24
Philippeville	4	32	11	45	35	25	37	21	50	31
Rochefort	1.5	11	3	22	7	1	14	4	18	13
St-Hubert	1	11	3	19	9	2	14	3	26	10
Sibret	0.1	1	0	4	0.7	0	2	0.5	6	2.5
Vielsalm	1.5	4	4	15	6	0.5	3	2	13	5
Virton	8	26	14	44	27	8.5	34	22	45	33
Walcourt	11	34	13	52	24	17	30	15	54	34
Wellin	0.7	6	3	12	3	2	7	5	15	5

LÉGENDE. Cadre I. *La communion pascale*. Proportion de ceux qui ne l'ont pas faite en 1946.

Colonnes A. Enfants de 7 à 14 ans.

B. Jeunes gens de 14 ans jusqu'au mariage.

C. Jeunes filles de 14 ans jusqu'au mariage.

D. Hommes.

E. Femmes.

Cadre II. *La messe du dimanche*. Proportion de ceux qui y manquent habituellement.

où elle allait le dimanche à la messe, elle nous dit : « A La Reid. Cela fait quarante-cinq minutes à pied. Par ce temps-ci, ce n'est rien, mais par grosse neige et vent de bise, quand on est revenu de la messe, on peut dire qu'on a fini sa journée. C'est pourquoi, ajoutait-elle en souriant, les gens de Vert-Buisson, quand ils meurent, vont droit au paradis. » Or, ces gens connaissent depuis toujours le travail du dimanche, non d'un dimanche sur trois ou quatre comme les ouvriers d'usine en général, mais de tous les dimanches et de toutes les fêtes : dans ces campagnes vouées à l'élevage, les gens sont esclaves de leurs bestiaux. On n'en organise pas moins sa vie en fonction de sa foi, au lieu de faire de la vie chrétienne un accessoire qui se niche comme il peut dans les vides de la vie matérielle. Tels ces catholiques que j'ai connus en Amérique, et qui manquaient la messe du dimanche parce qu'il pleuvait, bien qu'ils eussent une auto. « Il est désagréable, disaient-ils, de rouler dans la pluie. »

Le contraste entre la paysanne de Vert-Buisson et l'opulent Américain, catholiques l'un et l'autre, c'est tout le drame du temps présent.

UN ÉCHANTILLONNAGE DANS LA RÉGION DE LIÈGE

(En pour cent de pratiquants sur la population totale en 1947)

	Habitants	Baptêmes	Mariages religieux	Funérailles religieuses	Devoir pascal	Messe dominicale
ZONE RURALE						
Montzen	3.000	100	100	100	97 à 99	90 à 95
Roclenge-sur-Geer	938	100	100	100	80	60
BOURG						
SEMI-INDUSTRIEL						
Visé (St-Martin)	4.000	98	95	97,5	45	40
VILLES INDUSTRIELLES						
Dolhain (N.-D.)	4.600	100	95	98	65	50
Verviers						
(St-Antoine)	5.000	100	80	95	+ ou — 30	25
BANLIEUE						
INDUSTRIELLE						
Seraing (N.-D.)(1)		généralité	grosse major.	grosse major.	+ ou — 20	+ ou — 20
Yvoz	2.500	près de 100	près de 100	près de 100		+ ou — 30

1. Paroisse située à la périphérie du bassin industriel. Seraing-Centre et le bassin donneraient 7 à 8 % en fait de pratique pascalle et dominicale.

RELIGIOUS AND MORAL SITUATION IN THE FRENCH-SPEAKING PARTS OF BELGIUM

This article sums up the results of an enquiry conducted in 1947 by « l'Action Catholique » concerning men in the French-speaking parts of Belgium, that is, Brussels and Wallony, where Christianity is not as strong as in Flanders.

Following the advice of M. Le Bras we shall first ascertain the facts : religious observances and the level of belief, state of morality ; we shall then look for the general causes. The particular causes which exercise an influence on the practice of religion and on morality will be mentioned at the end of the paragraph devoted to each of these subjects.

I. THE FACTS. — 1. *Religious practice and level of belief.* — There are scarcely any general statistics. Only the diocese of Namur which has a large rural population has drawn up a systematic census, the main points of which are shown in Table I. Table II compares a few different kinds of parish in the Liège region.

A great difference will be noted between the so-called « solemn » acts of religion (Baptism, solemn Communion, Marriage, Obsequies) and « periodic » practices (Sunday Mass, Easter Communion).

Whilst the « four ceremonies » are generally observed, the ordinary acts of worship are very markedly on the decline in the big towns and in the manufacturing districts. Hence the question arises concerning the quality of belief among these irregular churchgoers. In this connection the author gives several indications which tend to show that faith often subsists even in those who have given up all outward practice of religion.

Among the immediate causes of the present decline in religious practice is the psychological pull of new centres of interest, such as the cinema, sports, Sunday outings. The war did produce a religious revival in some people ; but it has, also, changed the habits of hundreds of thousands of prisoners, deported persons, and refugees. In the first years of the liberation of Belgium a general decline in the practice of religion was observed.

2. *Morality.* — These facts have to be brought into relation with the standard of morality. A deep crisis is seen in this matter. Honesty is in marked decline even in most natural and elementary forms. This moral disorder was hastened by the effects of the material trials which followed one after another during the last thirty years : the 1914 war, the general economic crisis of 1930-36, then the new war with the terrible privations the Belgian people had to undergo. Many tried to earn their living in a manner which in normal times they would have considered dishonourable. Faced with new problems, consciences were ill-informed. Moreover, business competition resulted in propagating such methods, and the example of such shady conduct on a large scale affected even the better minded.

After such an upset, it is very hard for the mind to recover its true balance. Now that the economic situation is getting back to normal, the spiritual disorder persists. We can see, in some cases, a kind of dissolution of normal

conscience. « We don't ask whether it's right or wrong ; but if it's useful and profitable. »

This crisis of morality in general is confirmed in the attitude adopted to civic duties ; the more the State and its laws regulates the citizen's life, the less they are respected. The family also is going through a crisis, and sexual morality seems to have suffered an appalling collapse.

II. ENQUIRY INTO THE GENERAL CAUSES. — These facts are to be related to a complexity of causes of a general and rather permanent character. The atmosphere of the times accounts for many things. One fact that strikes us most today is the primacy of the material over the spiritual. The first consideration of most people is food, clothing, housing.

Now when a man is free from his work, he is solicited by numerous distracting forces. The daily newspaper, the popular wireless, the cinema ; watching sporting events, having a bet ; all these take a man out of himself. His whole life is so taken up that, although the pace is quickened, he has not got any time. Leisure no longer exists.

With all these distractions men have little time to think of God. This is seen even in good Christian families. Less openly attacked than previously, religion is a matter of indifference to the masses.

It should be noted, also, as a general characteristic of the times that the feeling of social difference is insinuating itself into moral and religious attitudes. Religion is judged by the actions of Christians and priests. These latter are judged according to a rather new standard of social equality, made more vivid by material distress, and by the demands of a much stricter social justice. The working classes tolerate less and less friendship between the Church and the rich. Respect for Christ, the ideal of brotherhood and love, is combined with hatred for Christians who have betrayed him. Youth is the most impressionable class in the present generation. They are showing a discouraging pessimism and a strong urge to escape. The new generation has grown up in the midst of material difficulties, food restrictions, political quarrels, social unrest. It is in a world that knows not peace. This bitter experience takes away any feeling of security : for young people the future is a terrible enigma. From this arises the need to seek powerful distractions to forget its worries.

In order to be thoroughly understood the elements thus observed should be set in relation with the current of ideas which prevail in these days. This would be going beyond the scope of the enquiry of the « Action Catholique » into the religious situation of men in Belgium. It may be noted, however, that ideas, as such, do not appeal to minds solely occupied with the material conditions of living. Without even adverting to it, people come to practice a materialistic and sensualist morality. They settle down to a comfortable naturalism. In the absence of a strong vigilant faith many Christians fall under the weight of difficulties which do not bring the simplicity of life which our hardy fathers knew. In families of strong moral fibre and in circles where a vigorous tradition remains, now as before, the difficult conditions of existence are faced without any detriment to religion.

L'influence des milieux sur la vie religieuse

Informations recueillies au Congrès de Lille

par Pierre RANWEZ, S. J.

Centre International d'Études de la Formation Religieuse ¹

Influence des milieux sur la vie religieuse, tel est le titre de l'enquête ouverte dans *Lumen Vitae* par le professeur Le Bras.

Le 63^e congrès de l'Union des œuvres catholiques de France aborda un sujet connexe : *Structures sociales et Pastorale paroissiale*.

Notre compte-rendu sera fait du point de vue de l'enquête proposée.

Nous montrerons, tout d'abord, comment le Congrès apporta une justification au travail d'enquête et d'action sur les milieux.

Nous exposerons, ensuite, quelle pourrait être la technique de l'enquête, puis la technique de l'action sur les milieux.

I. JUSTIFICATION DU TRAVAIL D'ENQUÊTE ET D'ACTION SUR LES MILIEUX

A cette question : « le prêtre dans son apostolat doit-il tenir compte des milieux profanes, les connaître et les influencer ? », le Congrès apporta une réponse motivée.

1. Justification de fait.

Au long d'une étude historique sur la France religieuse, le professeur Le Bras démontra comment la vie religieuse des hommes est influencée par les milieux dont ils dépendent. Entre les manifestations de la vie religieuse dont la pastorale tient grand compte et certaines influences économiques et sociales, un lien peut être observé. Il importe de connaître et de mesurer ces influences et de chercher les moyens de les orienter vers le bien. Si, sur la carte reli-

1. Adresse : 27, rue de Spa, Bruxelles 4, BELGIQUE.

gieuse de la France, certaines régions apparaissent en noir, une étude perspicace peut en découvrir les causes.

2. *Justification de droit.*

Si l'historien et le sociologue cherchent avant tout une justification de fait, le théologien veut une justification de droit.

Le Père Lebreton prouva que le prêtre, pour exercer son rôle de pasteur, doit connaître les besoins de ses ouailles et les aider à se libérer des contraintes assujétissantes.

Le Père Congar montra comment les structures profanes se rattachent à l'Église ; le prêtre, bâtisseur de l'Église, ne peut donc s'en désintéresser.

A. *Le prêtre dans son rôle de bon pasteur.* — Le prêtre est au service de l'autel. Cependant le Christ lui-même invite le prêtre à secourir ses frères dans la détresse avant de les grouper autour de lui pour offrir le sacrifice. Telle est la leçon de la parabole du bon samaritain. Avant de distribuer l'Eucharistie, le Christ a multiplié les pains ; avant d'annoncer sa doctrine, il a soulagé les misères.

Ces misères, il faut les connaître. Non pas à peu près mais très bien. Les hommes désirent être soulagés non pas de maux dont ils ne souffrent pas, mais de leurs maladies réelles. Seul un diagnostic sûr permet d'en préciser la nature. Pour le porter, les méthodes scientifiques sont nécessaires.

Que l'on ne croie d'ailleurs pas que cette bienfaisance reste étrangère à l'apostolat proprement religieux : elle est le signe de l'approche de Dieu et en est la préparation. Le Seigneur manifeste sa venue en guérissant boiteux et aveugles et en apportant aux pauvres la bonne nouvelle.

Il arrive que les misères accablent si fort les hommes qu'ils n'ont plus la force de songer à leur âme et que la possibilité leur manque de se recueillir devant Dieu.

Le prêtre ne peut se désintéresser de ces infortunes.

B. *Le prêtre dans son rôle de bâtisseur de l'Église.* — La paroisse et tout l'ensemble de l'Église est d'abord communauté liturgique. La fonction sacerdotale est primordiale. Grâce à elle, les hommes se rattachent à Dieu. Groupés autour de l'autel pour participer au sacrifice, les hommes deviennent citoyens d'une patrie autre que la patrie terrestre. Ils échappent aux particularismes des structures humaines. Cependant, l'Église, rassembleuse d'hommes, les traite

avec un maternel respect. Elle va les chercher là où ils sont et les accepte tels qu'ils sont dans le réseau complexe des influences qui les façonnent. Les structures profanes sont quelque chose de l'homme. À cause de cela même, elles trouvent place dans l'Église. Elles constituent les pierres dont l'Église est bâtie.

Si le sacerdoce et la hiérarchie sont une participation et une communication de privilèges divins, donc venus d'en-haut, le peuple appelé à recevoir le salut n'est pas une masse informe mais une communauté humaine. Les structures profanes qui groupent les hommes sont la matière dont sera composé le Corps mystique du Christ. Il est du devoir des envoyés de l'Église de tenir compte de ces réalités et de les respecter.

II. CONNAITRE LES MILIEUX PROFANES ET AGIR SUR EUX

Le rôle de l'Église est double : connaître les milieux humains et agir sur eux.

Connaître, enquêter, explorer l'homme et tout ce qui contribue à le déterminer.

Agir, guérir et spiritualiser.

Cette connaissance et cette action appartiennent aux laïcs et aux prêtres.

D'une manière différente cependant. Nous insisterons sur cette distinction lorsqu'il s'agira de préciser l'action du prêtre et celle du laïc.

1. *Technique de l'enquête.*

Demandons-la au Président de la section des Sciences religieuses à l'École des Hautes Études et au Directeur d'*Économie et Humanisme*.

Nous ne reprendrons pas les indications données ici-même par le professeur Le Bras (voir *Lumen Vitae*, III (1948), I, p. 9 à 19) : *Influences des milieux sur la vie religieuse*.

« Pour l'analyse de la paroisse urbaine ou rurale, écrivait l'auteur, nombre de questionnaires ont été proposés... Une connaissance précise de la terre et des hommes, des modes de vie et des contacts, un relevé complet des actes du conformisme saisonnier, de l'observance et de la dévotion ; une psychologie des attitudes ; une incursion dans la piété domestique et vicinale permettent de définir l'état présent. L'histoire locale, l'analyse des cadres religieux et administratifs, de la structure sociale, des propagandes contradictoires, des

influences dominantes, révéleront les causes. Enfin, la stabilité, la fécondité, la paix des familles ; l'honnêteté dans les contrats, la générosité envers le prochain, les statistiques électorales et judiciaires attesteront les conséquences...

« Notre méthode comporte trois démarches : définition et mesure des signes de la foi, de la morale, de la pratique ; appréciation des facteurs historiques, physiques, intellectuels, sociaux, qui déterminent tout état individuel ou collectif ; moyens de connaître profondément un milieu déterminé : ville ou village, collège ou lycée. »

Les questionnaires dont parle M. le professeur Le Bras sont entre autres ceux qu'il a proposés lui-même dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, ceux de M. le chanoine Boulard, enfin, ceux d'*Économie et Humanisme*.

Dans son rapport au Congrès de Lille, le Père Lebret se borna à donner sur la technique des indications d'ordre général ¹.

1. Le Centre d'Études des complexes sociaux *Économie et Humanisme* a élaboré une méthode d'enquête. On trouvera de nombreuses indications sur cette méthode et sur la manière de l'utiliser : dans la revue *Économie et Humanisme* et dans diverses brochures publiées par le Centre. Notons particulièrement un questionnaire, le diagramme et des recommandations réunis sous ce titre : *Comment faire une enquête paroissiale ?* (Voir aussi les numéros 12, 13, 14 d'*Économie et Humanisme*.)

Le questionnaire comporte plusieurs rubriques : Situation générale (église, clergé, religieux, locaux d'œuvres, etc...). Situation démographique (mouvement de la population et de ses différentes catégories en 1850, 1900, 1930, 1948). Situation religieuse (pratique religieuse, vocations, etc... depuis 1850). Situation morale (mariages et familles). Œuvres religieuses et charitables. Œuvres sociales et d'Action Catholique. Situation de l'enseignement primaire. Influence des loisirs. Autres facteurs d'influence (propriétaires, usines, train, parti politique, syndicat, journaux, sectes religieuses...).

Le diagramme permet une représentation concrète et suggestive des éléments recueillis par l'enquête. Le « diagramme Lebret » permet d'avoir une vue synthétique et exacte de l'état d'une paroisse. Le travail de comparaison est aisé. Le diagramme comporte quatre parties : situation générale, vitalité paroissiale, secteurs d'action constructive, et facteurs de déchristianisation.

En lisant les recommandations, nous constatons, d'abord, la nécessité, pour la réalisation d'une enquête, d'une étroite collaboration du clergé avec les laïcs. « Les laïcs seuls, écrit le Père Kopf, auront pleine compétence pour répondre avec exactitude à un certain nombre de questions (objections contre la religion dans les différents milieux qu'ils fréquentent ; facteurs de déchristianisation...)... »

« Par ailleurs, c'est évidemment le clergé qui possède les données nécessaires pour répondre aux questions concernant la situation paroissiale, la vitalité paroissiale et les secteurs d'action constructive. Mais il y aura intérêt à faire réaliser ce travail lui-même par des laïcs qui seront heureux de connaître mieux leur paroisse et sa vie intime.

« La meilleure méthode est celle-ci : constituer autour d'un chef une équipe d'en-

L'objet de l'enquête, nous dit-il, sera l'homme lui-même et tout le réseau d'influences qui l'entoure : sa famille, sa maison, sa profession, toutes les réalités humaines, climatiques, économiques ou sociales qui pèsent sur lui ou l'aident à être plus librement lui-même.

L'esprit selon lequel se fera l'enquête sera un esprit de charité : observer non seulement avec sa raison mais aussi avec son cœur. Dans ce domaine, en effet, la recherche sociologique est une expression de la charité fraternelle. On abordera l'homme avec respect et affection.

Pour la réalisation d'une enquête correcte et fructueuse, certaines exigences devront être maintenues : souci de rigoureuse objectivité, volonté de chercher à se rendre compte de ce qui est et de ne pas confondre le certain et le douteux, conviction que tout ce qui se rapporte à l'homme de près ou de loin est intéressant, effort pour multiplier les sources de renseignements, pour interroger des personnes dont les intérêts sont divergents et les préjugés contraires, pour consulter avec esprit critique les documents des services publics et semi-publics, recours aux monographies déjà éditées, aux articles, aux compétences, précaution d'attacher autant d'importance aux tendances qu'aux faits, loyauté et perspicacité nécessaires pour abandonner les hypothèses que contredisent les faits..., enfin, bonne habitude de noter sans retard et de classer avec ordre ce qui aura pu être observé.

Les participants du Congrès de Lille purent se rendre compte de l'intérêt qu'il y a à élaborer une enquête en écoutant maint rapporteur exposer la manière dont il s'était acquitté de ce travail et le profit qu'il en avait retiré.

quêteurs laïcs divisés en plusieurs groupes, chacun de ces groupes étant chargé de répondre à quelques questions précises.»

Une enquête de ce genre, dit encore le Père Kopf après en avoir décrit le fonctionnement, aura l'avantage d'amorcer un esprit communautaire dans la paroisse, d'ouvrir les regards sur le monde non-chrétien et de débayer le terrain pour des enquêtes ultérieures.

On peut d'ailleurs distinguer deux sortes d'enquêtes : l'enquête scientifique très complète et l'enquête simple et facile où seraient demandés les éléments d'importance majeure ou ceux qu'il est aisé d'obtenir.

Il importe aussi de bien déterminer le but que l'on se propose en amorçant l'enquête : est-ce d'aider les curés, de promouvoir l'évolution des paroisses ? d'aider les évêques et de promouvoir l'action des diocèses ? ou bien de faire une étude sur la pratique religieuse ?

Dans le premier cas, il semble que l'utilité du diagramme n'est pas très considérable ; ce qui importe surtout, c'est l'étude « du monde non-chrétien, des conditions économiques et sociales, des courants de circulation, des points vitaux, des conditions d'immigration, des communautés naturelles, etc..., des courants culturels dans les grandes villes, en vue d'une déconcentration du culte et d'une révision des limites administratives, d'un fichier paroissial précis à mettre sur pied, etc... »

Un des exposés les plus caractéristiques à ce point de vue fut celui de Monsieur l'abbé Roque, curé de Caromb (Vaucluse).

Arrivé à son poste, le nouveau curé visite ses paroissiens et cherche à « prendre contact ».

Il s'aperçoit que « moralement » il est reçu sur le pas de la porte ; il ne parvient pas à rejoindre les préoccupations de ses gens.

Il voudrait pourtant trouver accès auprès des âmes.

C'est alors qu'il prend connaissance du livre du chanoine Boulard, *Aspects missionnaires de la France rurale*, et commence ses recherches.

Il rend visite aux vieillards et les interroge sur la vie d'il y a quarante ou cinquante ans. Les souvenirs jaillissent, les langues se délient, les cœurs s'ouvrent.

Le soir, au presbytère, le curé note et classe ses renseignements : tout un monde se révèle et s'explique.

Il faut pousser plus loin l'enquête. Pour trouver réponse aux questions posées par M. Boulard, il faut faire appel aux trois secrétaires de la commune. Neuf séances de deux à trois heures au presbytère permettent d'établir une première statistique.

Alors le vrai visage de la paroisse apparaît : le passé révèle le présent ; la vie religieuse d'autrefois fait comprendre le pourquoi d'usages, de pratiques, de préjugés d'aujourd'hui. L'existence de clans trouve son origine dans les anciennes confréries jalouses l'une de l'autre. Les traditions de négligence ou de fidélité dans la pratique religieuse s'expliquent par telle ou telle situation économique...

Voici les principaux avantages que cette enquête a procuré à M. le curé de Caromb.

Tout d'abord, il y a trouvé l'occasion de nouer un contact amical avec nombre de ses ouailles. « En s'intéressant aux problèmes vitaux de nos familles, les portes des maisons et surtout celles des cœurs s'ouvrent très grandes à notre action sacerdotale. »

Il a plus clairement perçu le danger d'accorder une importance trop considérable ou même presque exclusive à la pratique cultuelle et à ne pas suffisamment veiller à procurer en même temps une animation spirituelle.

Une enquête de ce genre s'est aussi révélée comme un remède très utile contre le découragement : on s'aperçoit que telle ou telle baisse dans la pratique ou dans la vie religieuse est la conséquence, non pas uniquement de la mauvaise volonté mais aussi de telle ou telle pression sociale. « Une multitude de facteurs étrangers à la vie religieuse exercent sur elle une influence prépondérante. »

Enfin, le rapporteur avoue avoir mieux compris que vis-à-vis des courants profonds qui influent sur la vie de ses paroissiens une attitude s'impose : « Nous n'avons ni à les boudier ni à les combattre,

mais au contraire à les baptiser, en infusant les ferments évangéliques qui les mettront sous l'influx divin de Jésus-Christ.»

2. *Technique de l'action sur les milieux.*

Une observation méthodique a permis de comprendre plus profondément les âmes et les influences qui les entraînent.

Le prêtre ou le laïc chrétien peut alors sans témérité se faire « le convoyeur de l'humanité en marche, il peut intervenir dans l'orientation à donner aux civilisations. Il ne sera plus un témoin impuissant mais un frère écouté. »

Il nous faut ici distinguer l'action du prêtre de celle du laïc. Le domaine propre de ce dernier est constitué par les réalités profanes ; celui du prêtre, par les réalités sacrées.

L'action laïque elle-même s'exercera de deux manières : soit en vertu d'une délégation expresse de la hiérarchie (Action Catholique au sens strict), soit en vertu de la responsabilité, qui incombe à tout chrétien, d'apporter le témoignage de l'esprit du Christ.

Nous laisserons de côté cette distinction qui n'intéresse pas directement notre sujet.

A. *Le devoir du laïc* est d'assainir les structures inhumaines et d'assouplir de plus en plus les structures saines selon les exigences de l'esprit. Sa grande préoccupation sera d'en faire les instruments d'une vie personnelle et chrétienne.

Un laïc qui, même sans prononcer le nom de Notre-Seigneur, organise autour de lui les relations humaines de telle sorte qu'elles deviennent plus fraternelles et plus cordiales, prépare de près ou de loin l'avènement de Jésus-Christ et de son royaume « de justice et d'amour ».

Le terrain est alors préparé pour l'action sacerdotale.

Un émouvant exemple de la manière dont un laïc chrétien peut spiritualiser les structures profanes fut donné par un directeur d'usine, Monsieur Dagallier.

Son usine de construction de machines hydrauliques compte 1500 ouvriers.

Le sort de près de 1500 familles est lié à cette usine.

1500 hommes y passent le plus clair de leur vie.

Ils y trouveront un climat bienfaisant ou malfaisant.

Ils s'y épanouiront dans la joie ou s'y aigriront et verront compromis leur équilibre humain.

L'usine peut être un milieu où la personne humaine est respectée et où s'ébauche une communauté fraternelle.

Elle peut être orientée vers le service de la communauté ou vers le seul profit individuel.

L'Église est responsable de ces usines où peinent des hommes.

Mais qui donc est mandaté pour y incarner son esprit dans la complexité des organes et des rouages ?

Le prêtre est homme d'Église ; il n'est pas directement mêlé aux problèmes techniques ; il n'y est d'ailleurs pas préparé.

Le laïc chef de l'usine a la responsabilité de la prospérité ou de la faillite de l'usine. C'est à lui qu'on demandera compte des profits, des salaires, de la valeur du travail accompli, de la capacité ou de l'incapacité du personnel.

C'est à lui aussi que Dieu demandera compte de la manière dont il aura aidé ses frères à réaliser leur destinée ou dont, au contraire, il leur aura rendu plus difficile leur vie terrestre et le salut de leur âme.

Pour ce faire, ses techniques ne lui suffisent pas. Il doit chercher auprès du prêtre une inspiration et des directives.

Il permet ainsi à l'Église de réaliser un de ses plus étonnants paradoxes : sacrée, elle informe le profane. Partout présente, elle n'est jamais accaparée ni asservie.

C'est dans la formation par l'Action Catholique que le directeur de l'usine de Grenoble a puisé l'esprit qui le guide dans son administration. Elle a spécialement éveillé en lui deux soucis : celui de la justice et celui de la charité.

SOUCI DE LA JUSTICE — a. *Dans la détermination des salaires.* — Facilement un patron s' imagine être dessaisi de cette responsabilité à cause des règlements imposés par le gouvernement. Il en reste pourtant chargé, et des problèmes très délicats peuvent se présenter. Le blocage des salaires, les revendications des grévistes, la solidarité entre patrons posent à la conscience du patron chrétien des problèmes difficiles. Il n'a le droit ni de les éluder ni de les trancher à l'aveugle en s'abritant derrière l'anonymat des règlements.

b. *Dans les conditions matérielles du travail.* — Voici deux ateliers de la région parisienne. L'un est bien organisé, bien chauffé, proprement entretenu. Une atmosphère de bonne entente y règne. L'autre est délabré. Le travail s'y fait dans la pluie et le vent. L'atmosphère y est pesante, un malaise y règne, la haine y couve.

En veillant à l'hygiène, à la propreté et à l'ensemble des conditions extérieures, le chef d'usine ne favorise pas seulement la santé et la joie de son personnel ; il contribue à instaurer le règne de Dieu.

c. *Dans les jugements portés sur le personnel.* — Souvent les critiques ou les réclamations sont trop promptement accueillies ; la justice exige que le patron se penche avec attention sur chaque cas.

d. *Dans la fidélité à observer les conventions acceptées ou à réaliser les promesses données.*

SOUCI DE LA CHARITÉ. — Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi...

Il ne s'agit plus d'un directeur et d'un subordonné, mais d'un frère en face de son frère.

L'ambition n'est plus d'utiliser cet homme mais de lui porter le Christ.

Le respect, l'amour, le désir de faire monter, tels sont les sentiments qui animent le chef chrétien.

Encore ces sentiments doivent-ils trouver une expression concrète.

a. *L'accueil*. — Le moindre manœuvre reçu à l'usine est invité à la visiter en entier : il doit avoir vu au moins une fois l'ensemble de l'organisme où il passera peut-être sa vie.

b. *Le contact avec les familles*. — A telles dates, les familles des ouvriers sont invitées à visiter l'usine. Il faut voir le soin avec lequel les machines sont alors astiquées et avec quelle fierté chaque ouvrier présente son secteur.

Le contact sera aussi facilité entre les familles des jeunes apprentis et leurs instructeurs.

c. *L'apprentissage et l'éducation*. — Trop souvent la direction se préoccupe peu de voir tel ou tel travailleur s'éterniser dans un poste médiocre, au plus bas de l'échelle. Cet homme passera toute sa vie en recevant rigoureusement ce qui peut lui permettre de subsister... Un peu d'initiative de la part des chefs orienterait ces manœuvres vers une formation professionnelle et en ferait des ouvriers qualifiés.

d. *Formation des cadres*. — Trop souvent les contre-mâîtres se montrent durs et difficiles dans leur façon de donner un ordre. Ils n'ont pas appris à commander. Une éducation doit leur être donnée afin qu'ils comprennent leurs subordonnés, les respectent et arrivent à commander avec fermeté et douceur.

e. *Formation des ingénieurs*. — Il dépend en partie du chef de l'entreprise qu'un esprit d'entraide règne entre les ingénieurs et que, sur le terrain même de la recherche scientifique, ils trouvent les uns dans les autres des appuis et des guides et non pas des rivaux.

f. *Éveil progressif d'un esprit d'union fraternelle dans toute l'entreprise*. — Ici encore, l'influence du patron peut être considérable pour éviter tout ce qui causerait discorde ou mésentente ; tel serait, par exemple, à l'occasion d'une grève, un malentendu entre employés et ouvriers dont on chercherait à profiter au détriment de l'union.

g. Ce n'est d'ailleurs pas seulement à l'intérieur de l'usine que le patron doit être soucieux de maintenir la bonne entente et l'esprit de communauté fraternelle. Le travail de l'usine doit être conçu comme un service de la clientèle et de toute la communauté humaine. La préoccupation constante du chef d'entreprise doit être de faire en sorte que cette orientation vers le service se manifeste par des actes.

B. *L'action sacerdotale* aura, elle aussi, comme objet les structures profanes, d'une manière différente cependant.

Son pouvoir dominatif n'a pas pour objet direct les réalités profanes ; le laïc y est maître. Mais son magistère l'habilite à être le héraut de la doctrine qui trouvera, grâce au laïc, son expression dans la réalité concrète.

Au prêtre donc d'animer les laïcs en leur rappelant la doctrine de l'Évangile.

A lui aussi le devoir de veiller à maintenir le contact entre les structures profanes et les structures sacrées. Car le bienfait de la sanctification par l'Église est offert aux hommes tels que la réalité de la vie les façonne.

Ce sont leurs préoccupations, leurs travaux, leurs familles qui attendent d'être bénis par l'Église. L'Église se préoccupe de les rejoindre là où ils sont.

Comment pourra se réaliser cette jonction, nous allons le voir par un exemple.

Voici le curé d'une grande paroisse urbaine : Monsieur l'abbé Goison, curé de la paroisse Notre-Dame d'Espérance à Paris.

Sa paroisse compte de trente à trente-cinq mille habitants. Elle est peuplée par les catégories sociales les plus diverses.

On peut y repérer un bon nombre de centres d'influence importants : salles de bal, cinémas, lavoirs, kiosques de libraires, école, foire, etc...

Au milieu de cette fourmilière humaine, on découvre l'ilôt chrétien de la paroisse.

La paroisse-type, paroisse de village isolé p. ex., coïncide exactement avec la communauté profane. Elle est alors, autant qu'une communauté religieuse, une communauté de voisinage et de services mutuels ; un petit monde en partie clos sur lui-même et isolé du lointain univers. La situation ici est tout autre. La paroisse ne parvient pas à être l'âme de ce corps immense indéfiniment ramifié. Les groupements humains se recoupent et s'enchevêtrent.

Chose étrange : au milieu d'un tel monde, la paroisse est à la fois trop petite et trop grande.

Trop grande, car une communauté dont les membres se connaissent et s'entraident ne peut exister à pareille échelle ; le pasteur ne peut connaître ses ouailles ; une même église ne peut abriter pareille foule.

Trop petite, car l'ambition du pasteur est de spiritualiser son troupeau dans la vie réelle. Or, la complication de la vie réelle fait que chacun des habitants d'une ville appartient à des organismes divers à l'échelle de la cité, de la nation ou du monde entier : usine, parti politique, syndicat, associations internationales.

Pour coïncider avec ce qui fait le fond de la vie de chaque paroissien, la paroisse devrait se ramifier à l'infini.

Elle ne semble plus être à l'échelle de la cité humaine.

Quelles solutions peut-elle apporter aux problèmes que pose une grève ?

Directement, il n'est plus possible au prêtre d'animer cette immense machine. Ce n'est d'ailleurs pas son rôle. Les laïcs en ont la responsabilité immédiate ; mais ils attendent d'être guidés par le prêtre. Ils attendent aussi que le prêtre établisse des liens, jette des ponts entre leur domaine et les organismes d'Église.

Voici quelles pourraient être les consignes d'une tactique concertée entre le prêtre et les laïcs.

1° Entre le sanctuaire et le monde une frontière existe. Celle-ci sera hérissée d'obstacles ou, au contraire, largement ouverte. Une liturgie du seuil peut faciliter l'accès et préparer psychologiquement et progressivement à la véritable participation liturgique. Le clergé et ses paroissiens peuvent être plus ou moins accueillants... Bref, la première condition pour qu'un contact existe entre la paroisse et les « structures profanes », c'est qu'un effort se fasse pour comprendre la mentalité de ceux « du dehors », parler leur langage et les acheminer avec douceur vers la plénitude de la vie chrétienne.

2° Pour rendre possible le groupement, dans la paroisse, des habitants dispersés dans la cité, il est nécessaire de réaliser au préalable des communautés plus modestes. On n'amasse pas du sable grain par grain. Concrètement : une action de quartier s'impose. Le clergé cherchera à établir des liens entre les voisins ; le prêtre venant parler du Christ au milieu de voisins qui ne se sont jamais salués sera peut-être l'occasion de rencontres dont les effets dureront.

3° L'Action Catholique et son réseau de militants permettront une pénétration méthodique.

4° Enfin, le contact pourra être établi aux avant-postes, où il semble manquer complètement, grâce à une sorte de parachutage, par exemple par des prêtres travaillant en usine.

5° Une action de plus grande envergure — sorte de grandes manœuvres chrétiennes — sera parfois nécessaire. Ce sera la mission paroissiale. On la réalisera selon la méthode suggérée par le P. Motte, O. F. M. (Voir *Lumen Vitae*, II (1947), pp. 373 et 374). « Dans une mission de ce genre, les vrais missionnaires sont d'abord les membres de la communauté chrétienne sous la direction de leur curé et aussi les membres des mouvements mandatés par la hiérarchie pour la rechristianisation des milieux sociaux. Les missionnaires prêtres et laïcs sont leurs auxiliaires ¹. »

Parfois l'évolution des conditions concrètes de la vie profane amènera les curés à donner à leur pastorale une orientation nouvelle.

1. Une application particulière : le catéchisme par quartiers. Dans un carrefour sur le catéchisme, Monsieur l'abbé Rétif exposa la méthode qu'il préconise pour l'enseignement du catéchisme. Il s'agit de donner à la formation religieuse l'appui des structures profanes ; de faire coïncider groupes de catéchisme et groupes de quartiers ; d'encadrer les nouveaux persévérants au moyen d'adultes responsables ; de veiller à donner à ces groupes de catéchisme ainsi rassemblés par affinités un enseignement vraiment adapté aux besoins concrets et aux difficultés réelles que la vie leur impose. La méthode de M. l'abbé Rétif a déjà été décrite ici même (voir *Lumen Vitae*, I (1946), 3, p. 471-495) ; nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur.

Dans l'évolution du monde contemporain, les villages les plus calmes ne sont pas épargnés.

Durant la belle saison, ils sont envahis par les estivants.

Cette invasion trouble leur solitude recueillie. Les curés, heureux de ce que leurs paroissiens aient pu échapper à la contagion malsaine des cités, se voient soudain déçus.

Tout leur effort avait été de préserver, d'isoler ; leur premier réflexe est de se défendre ; d'opposer une résistance à l'invasion du dehors qui apporte le scepticisme et le laisser-aller.

Si l'on ne peut écarter les nouveaux venus, du moins peut-on s'isoler d'eux et grouper la paroisse dans une union d'autant plus forte qu'elle aura plus à lutter. On n'attirera l'attention sur les villégiaturistes que pour protéger les indigènes ; on soulignera leurs travers, on grossira leurs défauts, on interdira de les fréquenter.

Cette tactique n'aura sans doute que des résultats éphémères : les exemples, l'infiltration finiront par avoir raison des résistances que, du dedans, des complicités ne cesseront d'affaiblir.

Une autre tactique serait d'oser repenser le problème pastoral en fonction de la situation nouvelle. Considérer que la vie d'isolement de ces villages de montagne ou de vallée a pris fin, qu'ils ont une mission à remplir envers les étrangers ; qu'ils doivent non seulement les supporter mais les accueillir, non pas vivre à côté d'eux mais former avec eux une unité nouvelle ; les aider à remplir le but de leur villégiature : se refaire et se reposer, et à trouver au contact des villageois hospitaliers un regain de vie chrétienne.

D'ailleurs, tout ce qui vient de la ville par les trains, les voitures ou les vélos, est-il également mauvais ? Les villageois ne peuvent-ils trouver bien des objets d'édification de la part de ces routiers, de ces scouts, de ces communautés d'étudiants, de ces Compagnons de Saint-François, de ces groupements d'Action Catholique ou de foyers chrétiens ? Telle ou telle famille arrivant en villégiature n'est-elle pas un modèle d'esprit chrétien ?

Il existe de petits villages tranquilles qui, comme les abbayes monacales à la fois silencieuses et accueillantes, pourraient devenir de hauts-lieux spirituels.

Sans doute, il faut savoir filtrer l'immigration. Certains villégiaturistes devront être découragés ; ils sentiront bien eux-mêmes que l'atmosphère ne leur convient pas. D'autres, au contraire, seront accueillis sans réserve.

Si elle sait recevoir en noble dame, la paysannerie deviendra majeure. Aussi ne peut-on qu'encourager la fondation d'écoles ménagères qui apprendront aux filles des paysans à bien tenir leurs maisons et, au besoin, à ouvrir une auberge.

Au moment où la technique va leur alléger le travail aux étables et aux champs, elles pourront redevenir les reines du foyer et préparer des oasis de repos bienfaisantes et purifiantes ¹.

Ces notes rédigées du point de vue de l'enquête annoncée ne sont pas un compte-rendu complet.

Pour le lecteur désireux de se faire une idée générale des problèmes posés et résolus, nous joignons le texte des conclusions du Congrès.

1. La société offerte actuellement à notre évangélisation est de plus en plus complexe. On y voit s'affirmer et se développer des structures puissantes où s'exercent des pressions sociales telles que les individus ont peine à rester des personnes libres.

2. En conséquence, il est nécessaire qu'une action s'opère à l'intérieur même de ces différentes structures. C'est là le rôle spécifique et irremplaçable du laïcat, aidé et soutenu par des mouvements d'Action Catholique spécialisée.

3. Cette action propre du laïcat n'est possible et efficace que dans la mesure où le pasteur lui-même :

— reconnaît l'existence de ces structures,

— prend conscience de leur emprise sur la vie humaine et tout spécialement des répercussions qu'elles ont dans le domaine de la vie religieuse,

— découvre les laïcs capables de les animer et de les transformer dans un sens plus christianisant,

— s'applique à équiper spirituellement les chrétiens engagés dans tous ces secteurs de l'activité humaine.

4. Par ailleurs, il est nécessaire de réaliser sur le plan local une communauté chrétienne de culte et de charité ouverte largement à tous : c'est la paroisse, unité vivante et apostolique. Pour ce, une action pastorale des prêtres en équipe s'impose, ainsi que l'intervention des laïcs en équipe avec leurs prêtres, dans le cadre de l'Action Catholique générale.

5. L'enchevêtrement des structures et les exigences d'une soumission loyale à la réalité humaine dans le travail apostolique pourront obliger

— soit à dépasser les limites de la paroisse pour une action de quartier de ville ou de canton,

— soit à reconnaître à l'intérieur de ces limites mêmes, l'existence de secteurs de vie plus restreints auxquels il faudra donner une âme.

6. Il est bon de savoir que l'on dispose maintenant de moyens scientifiques de connaissance auxquels les apôtres chrétiens doivent être initiés. L'existence de bureaux diocésains d'étude de pastorale sociologique peut rendre à cet égard d'immenses services. Ils faciliteront la connaissance des structures elles-mêmes et la mise en œuvre des moyens techniques d'action les plus efficaces. Ils permettront l'élaboration d'une pastorale pleinement adaptée aux situations concrètes parfois si délicates, dans lesquelles se trouvent engagés les chrétiens d'aujourd'hui.

1. Rapport de M. l'abbé POUTRAIN, curé de Saint-Jean-Saint-Nicolas (Hautes-Alpes).

7. Si le laïcat est directement responsable des structures sociales, le rôle sanctificateur et éducateur du prêtre devient d'autant plus important que ces structures deviennent elles-mêmes plus complexes. Aussi est-il bon de rappeler que la science pastorale ne dispense pas de la vie intérieure et qu'en définitive c'est la grâce seule qui, à travers les indispensables efforts humains et les progrès nécessaires de la technique, atteint les âmes : en dépit de toutes les pressions sociales, c'est elle qui est capable de faire des miracles.

8. Étant donné le rôle capital des familles religieuses dans le travail général de l'évangélisation du monde d'aujourd'hui, leur effort ne pourra que bénéficier de la prise en considération des remarques qui précèdent.

INFLUENCE OF SOCIAL CONDITIONS ON THE CHRISTIAN LIFE. THE FINDINGS OF THE CONGRESS OF LILLE

The above is the title of the enquiry opened by Professor Le Bras in *Lumen Vitae*.

The 63rd congress of the Union of Catholic Works in France discussed a similar subject : *Social Structure and Parish Work*.

Our report will be made from the angle of the suggested enquiry. We shall show how the congress furnished justification for enquiry into and action upon social surroundings, for an applied technique, and we will give an example of such a work.

I. JUSTIFICATION OF THE NEED FOR ENQUIRY INTO AND ACTION UPON SOCIAL CONDITIONS. — To the question : Should the priest in his apostolic capacity take the secular world into account, study it and influence it ? the congress supplied a carefully considered answer.

1. *Practical justification*. — In the course of an historical study of religious France, Professor Le Bras showed how, as a matter of fact, the spiritual life of men is influenced by their surroundings. One can see a connection between outward manifestations of Christian life to which pastoral work attaches importance, and certain economic and social influences. It is necessary to understand and take measure of these influences and to discover how to make them agents for good rather than for evil.

2. *Theoretical justification*. — Whilst the historian and the sociologist chiefly want practical justifications, the theologian wants a juridical justification. This can be found in two ways in particular : whether one considers the priest as shepherd or as builder of the Church.

A. *The priest in his role of shepherd*. — Father Lebreton proved that the priest, in order to exercise his function of shepherd, must understand the needs of his flock and help them to get free of fettering constraints.

Before gathering men round him to offer the Sacrifice, Christ Himself bids the priest aid his brethren in their distress : that is the lesson of the parable of the Good Samaritan. On the other hand, men do not wish to be relieved of ills from which they are not suffering, but from their real maladies. Only

accurate diagnosis can ascertain their nature. For such a diagnosis scientific methods are necessary.

We must not fancy that this benevolence is alien to the strictly spiritual apostolate : it is the sign of God's nearness and is the preparation for His coming. The Lord manifested His coming by healing the blind and the lame and bringing the Gospel to the poor.

B. *The priest as builder of the Church.* — The parish and the whole structure of the Church is in the first place a liturgical community. The priestly function is primordial. Through it, men are united to God. Gathered round the altar to share in the Sacrifice, men become citizens of a country other than their earthly one. They pass beyond the limitations of human institutions. Yet the Church, as she draws all men together and incorporates them within her fold respects their differences. She seeks them wherever they are and accepts them just with all the myriad influences that work upon them. Secular structures are human, and for this very reason, they find a place in the Church. They are the stones of which it is built.

Although it is necessary to understand men's surroundings and to spiritualise them, this enquiry and labour cannot be left simply to good will : some technique is required.

II. TECHNIQUE OF THE ENQUIRY. — For this we consult the president of the section of religious science at the University of Paris and the director of « *Économie et Humanisme* ».

We will not repeat the information given in this magazine by Professor Le Bras (*Lumen Vitae*, III, 1, pp. 20-30).

« In order to make an analysis of the *urban or rural parish* » wrote the author, « a number of questionnaires have been suggested... to ascertain the precise classification of the country (or town) and its inhabitants, their ways of life and surroundings ; the psychology of behaviour ; a complete list of what seasonal churchgoers do, of what duties and devotions are practised ; an enquiry into domestic and local piety help to determine the actual situation. Local history, the analysis of religious and administrative bodies, the social structure, hostile propaganda, the predominant influences, will lay bare the causes to be taken into consideration. Finally, the stability, number of children, and concord in families ; straight dealing in business, generosity to neighbours, electoral and judicial statistics will bear witness to the consequences... Our method involves three branches : the determination and assessment of the signs of faith, morality and practice of religion ; the weighing of historical, physical, intellectual and social factors which go to form any individual or collective state of affairs ; ways of getting to know thoroughly a particular grouping : town or village, college or school. »

The questionnaires of which Professor Le Bras writes are among those that he himself suggested in the *Revue d'histoire de l'Église de France*, those of Canon Boulard, and also those of *Économie et Humanisme*.

In the paper that he read at the Lille Congress, Fr. Lebreton confined himself to giving some general suggestions on technique ¹.

1. The Centre of Studies for Social Questions, *Économie et Humanisme*, has drawn up a method of research. Many points in connection with this scheme and its

The subject of the enquiry will be man himself and the whole net-work of influences surrounding him : his family, his home, his profession, all the human factors, as well as those of climate, economics and society which help or hamper his free development.

working are to be found in the review *Économie et Humanisme* (especially Nos. 12, 13 and 14), as well as in a number of pamphlets published by the Centre. We draw particular attention to a questionnaire, diagram and various suggestions put together under the title *How to conduct a parochial enquiry*.

The *questionnaire* comprises many sections : The general position (church, clergy, religious, parish meeting halls, etc...). Demography (movement of the population and its different categories in 1850, 1900, 1930, 1947). The religious position (religious practice, vocations, etc. since 1850). The moral position (marriages and families). Religious and charitable organisations. Social works and Catholic Action. The position of primary education. The influence of leisure time. Other factors of influence (employers, workshops, manner of living, party politics, trades unions, newspapers, religious sects).

The *diagram* gives a concrete and suggestive picture of the indications discovered by the enquiry. The « Lebrete Diagram » gives a synthetic and concise survey of the state of a parish. The work of comparison is made easy. The diagram consists of four parts : the general situation, the vitality of the parish, sectors of constructive action and the factors of dechristianisation.

When we read the *recommendations*, we are aware, first of all, of the necessity of a close collaboration between priests and people for the carrying out of the enquiry. « The laity alone », writes Fr. Kopf, « will be fully competent to answer a certain number of questions with accuracy (arguments against religion in the various places to which they go ; the factors in dechristianisation...). On other respects, the clergy are obviously the better able to answer for the parochial position, its vitality and the sectors of constructive action. But they will enlist the help of the laity, for these will be glad to know more of their parish and its inner life.

« The best plan is as follows : to form a team of research workers from among the laity, under a chief and divided into several groups, each group being responsible for certain particular questions. »

An enquiry of this kind, Fr. Kopf writes, after having described its working, will have the advantage of arousing a corporate spirit in the parish, making its members aware of the non-Christian world, and of paving the way for further research.

Two kinds of enquiries may be distinguished : the complete scientific enquiry, and the more elementary one which seeks only for points of major importance which are easy to obtain.

The end in view must be clearly laid down at the beginning : is the enquiry to help the clergy, to promote the development of parishes, or to aid the bishops and promote diocesan action in the dioceses ? Or is it for the purpose of getting statistics on religious practice ?

For the first case it would seem that the diagram is not of much use ; what is most important is the survey « of the non-Christian way of life, of social and economic conditions, movement trends, life conditions, immigration, of natural communities, etc..., of cultural trends in the great cities with a view to a decentralisation of religion and revision of the administrative boundaries, and for an accurate parish record ready to hand.

The delegates at the Lille congress could judge of the interest that lies in an en-

The spirit in which the enquiry must be undertaken is the spirit of charity ; it is not with the head only but with the heart also. Indeed, sociological research in this connection is an expression of fraternal charity.

Man must be approached with respect and affection.

III. THE TECHNIQUE OF ACTION. — A methodical examination will enable us to understand our neighbour more thoroughly and the hidden motives which influence his life.

The priest or lay Christian can then without presumption act as convoy to mankind on the march ; they can intervene in the direction civilisation is taking. They will no longer be helpless witnesses but brothers to be listened to.

We must here distinguish between the action of priest and that of the layman. The proper sphere of the latter lies in the secular activities, while the influence of the priest is in the sacred duties.

The *duty of the layman* will be to clean up inhuman structures and to make healthy structures still more in keeping with the requirements of the spirit. His chief concern will be to make them true instruments of a personal and Christian life of justice and charity.

A layman, without being able perhaps to pronounce the name of Christ, can so adjust his human relationships that they become more fraternal and cordial, and thus prepare immediately or remotely for the coming of Jesus Christ and His Kingdom of « justice and love ».

A striking example of the way in which a layman is able to exert a spiritual influence on secular structures was given by a factory director, M. Dagallier.

quiry of this kind from listening to the accounts given by many a research worker of the manner in which it is carried on and the profit they had got from it.

One of the most characteristic of the reports was that by the parish priest of Caromb (Vaucluse), Abbé Roque.

After telling how he had carried out his enquiry and describing the discoveries which he had made through it, he summed up the principal results thus :

First, he had had an opportunity of making friendly contact with many of his flock. « By interesting myself in the problems of their daily lives, the doors of homes and of hearts were opened wide to the priestly influence. » He clearly perceived the danger of laying stress on religious habits to the exclusion of awakening the real spiritual life.

He understood, too, that an enquiry of this nature is a very useful remedy against discouragement : one finds out that some particular falling-off in religious life or practice is the result, not always of ill-will, but of some social pressure. The parish priest came to the conclusion that « a number of factors antagonistic to the spiritual life exert an overwhelming influence upon it that he could not change nor dispel by himself ».

Finally, he arrived at a better comprehension of the attitude that he ought to take up in face of the deep currents influencing the lives of his parishioners : « We are not to get annoyed with them nor to fight them, but on the contrary to baptise them, infusing into them the Gospel leaven which will bring them under the divine power of Jesus Christ. »

His factory for the manufacturing of hydraulic machines employs 1,500 workmen.

The existence of nearly 1,500 families was linked to this factory.

1,500 men passed the greater part of their lives in it.

They will find in it either a good or deleterious atmosphere ; they will grow in happiness, or they will become embittered and find their life as rational beings endangered.

The factory can be a place where the human personality is respected and where a fraternal community is displayed.

It can be run for the service of the human family or solely for profit.

The Church is responsible for these workshops in which men labour.

But whose duty is it to embody the spirit of the Church in the welter of system and machinery ?

The priest is a Churchman ; he is not directly concerned with technical problems ; nor is he trained for them.

The layman, the manager of the factory, has the responsibility for its prosperity or failure. He has to give an account of profits, salaries, the value of the work done, the capabilities or otherwise of the personnel.

God also requires an account from him : has he helped his brothers to achieve their destiny or, on the contrary, made their earthly life and the salvation of their souls more difficult for them ?

To carry out this ideal, methods are not enough ; he must look to the priest for inspiration and guidance.

In this way, the Church is able to realise one of its most surprising paradoxes : although sacred she penetrates the profane. Present everywhere, she is never either absorbed or enslaved.

It was in Catholic Action training that the factory manager at Grenoble learnt the spirit that guides him in his administration.

It particularly aroused in him a zeal for justice and for charity.

His zeal for justice is shown in wage-fixing, in the material organisation of work, in his judgments upon the personnel and in the application of sanctions, in faithfulness to accepted agreements.

His charity shows itself in the welcome given to new arrivals, by contact with their families, by the facilities for education and apprenticeship given to the workpeople, by the formation of groups (to make them leaders respectful of their subordinates), by the training given to the engineers (to unite them into one company), by fostering a spirit of fraternal union throughout the whole works, and finally by his constant care to ensure that the factory was not a mechanism for profit but an organism for service.

The action of the priest will also have as its subject secular structures, but in a different way.

His power of leadership does not have secular realities as its object : the layman is master there. But his teaching function qualifies him to be the herald of the doctrine which, thanks to the layman, will find expression in concrete reality.

The priest, then, has to inspire the laity by teaching them the Gospel.

He has also the task of maintaining contact between secular and spiritual

institutions. For sanctification by the Church is offered to men as they are moulded by the reality of life. Their preoccupations, their work, their families, all are to be blessed by the Church which goes out to them wherever they are.

Consider the priest in charge of a parish in a big city — Abbé Goison, of the parish of Notre Dame d'Espérance in Paris.

The parish has between thirty and thirty five thousand people.

They come from the most varied social classes.

In the midst of this human conglomeration, the parish forms an island.

It is hard for it to be the soul of this immense body with so many diverse ramifications. The groups into which its inhabitants are divided are cut up into cross sections and entangled with others.

It is a curious thing that the parish in the midst of this world of humans is at once too small and too large.

Too large, for a community with members knowing and helping one another cannot exist on such a scale.

Too small, for the priest's ambition is to sanctify his flock in their mundane life. Now this is so complicated that each of his parishioners belongs to a different organism in the city, the nation or even world... factory, political party, trades union, international association...

In order to coextend with the life of each parishioner, the parish would have to branch out into infinity.

It seems no longer to be on the same scale as the city of humans.

It is no longer possible for the priest to influence this immense machine in a direct way. Besides, that is not his job. The laity have to bear the immediate responsibility, but they need guidance by the priest.

The following are possible rules for concerted action between priest and layfolk.

There is a boundary between the sanctuary and the world. This may be guarded by barriers or, on the contrary, may be wide open. Some threshold apparatus might make access easy; the parishioners inspired by the priest may be more or less welcoming to outsiders...

So as to bring together the parishioners who are dispersed throughout the city, it is necessary to form smaller communities, especially from one neighbourhood.

Catholic Action and its network of workers will make methodical infiltration possible.

Contact can be maintained with the advance guard by a kind of parachute system; for example, priests working in the factory.

Finally, action on a very large scale — grand Christian manoeuvres, so to speak — will be necessary sometimes. This will be the parish mission. It should be on the lines suggested by Fr. Motte, O. F. M. (*Lumen Vitae*, II, 2., pp. 373, 374). In a mission of this sort the real missionaries are above all « the members of the Christian community under the direction of their parish priest, also the members of movements sponsored by the hierarchy for the rechristianisation of society. Missionary priests and layman are their auxiliaries. »

La situation religieuse des prisonniers de guerre allemands en France

par François VON TATTENBACH, S. J.
*Aumônier catholique d'un dépôt de prisonniers*¹

INTRODUCTION. LE MINISTÈRE SACERDOTAL PARMI LES PRISONNIERS

La situation religieuse des prisonniers de guerre (P. G.) allemands est un des principaux thèmes de conversation de l'aumônier allemand avec ses confrères français. Pour répondre avec exactitude, l'aumônier devrait pouvoir reproduire la physionomie individuelle des 200 à 250.000 hommes qui, en France, portent encore l'uniforme gris, ou cet assemblage indescriptible et caractéristique de toutes sortes d'uniformes. L'effort présent pour décrire quand même la situation religieuse de ces prisonniers ne se justifie que par un espoir : ces vues particulières d'un aumônier isolé donneront au lecteur une idée d'un problème dont l'envergure est peut-être plus grande que les chiffres ne le suggèrent.

Les chiffres vont diminuer. La libération, commencée au mois d'avril 1944, presque totalement arrêtée durant les trois mois d'été de 1947, a repris au mois de novembre au rythme prévu par un accord franco-américain (20.000 par mois). La « libération sur place » procure une certaine liberté aux hommes qui ont opté

1. L'influence des milieux frappe parfois davantage quand on observe l'évolution morale d'hommes enlevés, pour un temps, de ces milieux, et retenus dans un milieu artificiel qui exerce une influence très différente. D'où l'intérêt de cet article.

Le P. VON TATTENBACH est né à Munich le 17 janvier 1910. Après des études secondaires à la *Stella Matutina* de Feldkirch, il entra dans la Compagnie de Jésus. Il fut ordonné prêtre en 1940. Il servit comme soldat, de mai 1939 à février 1942. A cette date, il fut congédié conformément à l'ordre qui expulsa de l'armée les jésuites. En 1946, il devint aumônier des prisonniers de guerre allemands en France. — Adresse : Berchmanskolleg, Wolfratshauserstr. 30, Pullach bei München, ALLEMAGNE (Note de la rédaction).

pour le statut de travailleur civil. Ils ne l'ont accepté d'ailleurs que dans l'espoir de pouvoir rentrer plus tôt chez eux. Mais la libération ne sera achevée à la date prévue par la conférence de Moscou (31 décembre 1948) que si la libération est accélérée¹.

Les P. G. en France sont distribués dans cinquante cinq dépôts dont l'effectif varie entre 1.000 et 12.000. Cent aumôniers catholiques s'en occupent, dont vingt environ volontaires venus d'Allemagne. En général, les dépôts et les grands commandos d'usines ou de mines ont leur aumônier. Celui-ci a le droit de circuler sur le territoire de la « paroisse » : la région des commandos dépendant de son dépôt ; beaucoup d'aumôniers voyagent ainsi dans un rayon de 200 km. Dans cette paroisse, le dépôt — qui compte de 100 à 4.500 âmes — constitue d'ordinaire la communauté principale. Le ministère dans ces grands camps commence par l'installation ou même la construction d'une chapelle et s'achève par la formation religieuse de groupes spécialisés de jeunes ou d'intellectuels. Il peut être comparé à celui d'une cure normale. Avec des réserves pourtant : cette communauté ne compte ni femmes ni enfants ; la situation extérieure comporte des restrictions. Il faut surtout tenir compte de ce fait : la communauté est en flux continu. Elle est composée du « Stamme », équipe d'administration du camp plus ou moins stable, et d'une masse toujours mouvante : les uns vont travailler en ville ; d'autres partent pour les commandos et reviennent ; certains enfin sont au repos par suite d'une légère infirmité. Cette instabilité crée des difficultés surtout pour l'instruction religieuse et l'organisation du culte, du chant. Pourtant, ces difficultés sont surmontées ; on peut s'en rendre compte par la presse des P. G. qui mentionne assez souvent des messes à quatre voix ou des messes avec orchestre².

Mais le service au dépôt — et peut-être à un hôpital rattaché au dépôt — ne constitue qu'une partie du ministère. Il y a en outre

1. De récentes dispositions du Ministère des affaires étrangères prévoient que 40.000 hommes seront libérés par mois ; les uns rentreront en Allemagne ; d'autres deviendront « travailleurs libres ». Les chiffres donnés dans la suite de cet exposé vont se modifiant au rythme des libérations.

2. En quoi consiste la « presse » des P. G. ? Il existe un hebdomadaire politique officieux, publié par les autorités françaises ; parce que politique, il est accueilli avec réserve. Il y a ensuite les publications de l'Y. M. C. A., de la Mission Vaticane, et des Aumôniers catholiques et protestants *Die Brücke*, mensuel, et *Neue Brücke*, hebdomadaire de l'Y. M. C. A., rédigés sur le plan d'un christianisme « neutre », sont appréciés par beaucoup de lecteurs. *Der Fährmann*, feuille périodique catholique éditée en Allemagne, exerce aussi une influence. Les sermons mensuels édités par l'Aumônier général catholique ont également fait beaucoup de bien. Il existe un hebdomadaire protestant parallèle.

le travail dans les commandos qui occupent les trois-quarts, parfois même les neuf-dixièmes de l'effectif total. La population des commandos varie d'un seul homme (les isolés surtout au village) à plusieurs milliers (dans les mines)¹. Puisque d'un seul dépôt dépendent plusieurs centaines de commandos, l'aumônier ne peut organiser régulièrement un service spécial pour tous ses paroissiens. Aussi sont-ils contraints — et, en général aussi, autorisés au moins théoriquement ² — à assister au culte paroissial ; l'aumônier ne peut les aider que par ses visites. Ces contacts sont très précieux ; ils mettent l'aumônier en rapport avant tout avec les fidèles, mais aussi avec les non-catholiques : ceux-ci profitent du passage de l'aumônier pour demander des nouvelles du camp ; beaucoup assistent à l'office catholique. Ainsi s'exerce un apostolat discret et indirect, mais d'une influence inappréciable. Beaucoup de commandos importants bénéficient du zèle d'un « aumônier bénévole » français, précieux surtout quand ce prêtre est ancien prisonnier : il parle allemand et comprend la mentalité d'un P. G. Je ne veux point laisser passer cette occasion de rendre hommage aux prêtres français qui aident les aumôniers allemands avec une charité fraternelle, cordiale et active que Dieu seul peut apprécier et récompenser. Leur nombre est vraiment grand et leurs services multiples. Certains abbés vont en vélo chaque dimanche, par n'importe quel temps, chargés de la valise-chapelle gardée du temps de leur captivité, dire la messe pour les P. G. du commando isolé qui ne peut assister à la messe paroissiale. Beaucoup de curés reçoivent l'aumônier en confrère au sens plein du mot ; ils le gâtent avec cette délicatesse française qui gagne les cœurs. S'ils ne connaissent pas l'allemand, ils parviennent pourtant, en présentant une cigarette, à exprimer leur affection aux ouailles qui, hier encore, étaient les ennemis de leur patrie. Dans les curies épiscopales, ils s'efforcent de faciliter le ministère de l'aumônier. Tous ces actes de charité ne seront pas oubliés par ceux qui en ont bénéficié.

La communauté que l'aumônier trouve, compte en général un tiers de catholiques, parmi lesquels 30 à 45 % assistent régulièrement à la messe dominicale. Cette proportion se vérifie dans les dépôts. Dans les petits commandos, elle fut supérieure, mais seulement au début de la captivité ³.

1. Le commando n'est plus soutenu par l'armée française, mais par l'employeur qui a « loué » les P. G.

2. Le conseil municipal a le droit de s'y opposer ; mais, dans ce cas, il serait obligé, au moins en principe, d'organiser un culte spécial pour les P. G.

3. Très différents sont d'ailleurs les chiffres des Offlags. Dans l'un des trois grands qui existaient en France, l'aumônier croyait avoir atteint 95 % des catholiques dont

Cette statistique introduit naturellement un examen plus approfondi de la mentalité religieuse des prisonniers. Nous relèverons les qualités et les défauts. Nous rechercherons ensuite les raisons de cet état d'esprit.

I. EXAMEN DE LA MENTALITÉ RELIGIEUSE DES PRISONNIERS

I. *Qualités.*

Au début de la captivité, l'affluence aux cérémonies religieuses, aux conférences de l'aumônier, fut énorme. Le choc de la défaite totale, l'effondrement du nazisme et de son idéologie, l'anéantissement du Reich, c'est-à-dire de la patrie ¹, la révélation des crimes commis par les nazis provoquèrent un réveil des consciences.

A beaucoup de prisonniers, le christianisme, surtout l'Église catholique, apparut le seul rocher inébranlable au milieu du chaos général des valeurs et des idées. Des officiers SS sont venus remercier l'aumônier de sa simple présence ; ils ont exalté l'attitude des évêques allemands qui, dès le commencement de la captivité, ont fait valoir leur autorité en faveur des P. G.

Ce grand réveil des consciences a causé beaucoup de bien ; les conversions et les retours de catholiques non-pratiquants ou tièdes datent de cette heure.

Parmi les catholiques, il a suscité des âmes qui fréquentent les sacrements, tâchent d'approfondir leurs connaissances religieuses, acceptent leur sort de P. G. en esprit de pénitence, désireux d'expier des crimes qu'ils n'ont pas commis eux-mêmes mais qui l'ont été au nom de leur peuple.

Certains sont devenus apôtres ; ils profitent de la liberté d'action religieuse enfin retrouvée, pour grouper leurs camarades et faire de l'Action Catholique.

La qualité la plus remarquable de cette communauté est donc la *droiture* : ces catholiques se rendent compte de la valeur et de la vérité de la religion, sont prêts à de très grands sacrifices. On peut compter sur eux. Il s'en trouve dans toutes les classes et de tout âge. Nombre d'entre eux luttent pour leurs convictions religieuses depuis douze ans déjà.

75 % étaient de vrais pratiquants ; telle était la situation après de longs mois d'un apostolat brillant qui avait dû triompher de difficultés spéciales.

1. Jusqu'à présent, l'Allemagne n'a ni représentation officielle, ni même des emblèmes nationaux.

Parmi les qualités, on peut citer en second lieu un *sens de la camaraderie* qui règne même parmi les non-chrétiens. Il se manifeste d'une façon inattendue par les mille services que ces derniers s'empressent de rendre à l'aumônier catholique. Combien de tableaux d'autels ont été peints par des artistes non-pratiquants, voire incroyants ! Cette sollicitude veille aussi sur la santé de l'aumônier. Elle est souvent, surtout chez les non-catholiques, le signe d'une profonde reconnaissance pour de petits services rendus ou simplement pour la visite de l'aumônier au commando isolé. On recherche l'amitié de l'aumônier ; on est fier de l'avoir trouvée. Cette bienveillance s'étend quelquefois à tous les camarades du commando. Chez certains elle remplace la religion ¹, perdue depuis longtemps. Il y a des exemples remarquables de cette attitude vigilante et dévouée au bien-être des camarades ; si elle procède d'une intention désintéressée, elle est peut-être une des plus belles fleurs qui poussent derrière des barbelés.

2. Défauts.

Hélas ! ici comme partout, la médaille a son revers. Chacune des vertus énumérées voisine avec le vice contraire, très prononcé.

Soutenu par la ferveur d'une élite, le zèle de l'aumônier se heurte chaque jour à une *lassitude désespérée* de la masse.

Le climat de beaucoup de commandos est absolument areligieux et même hostile à toute activité religieuse.

Des catholiques pratiquants se lassent à leur tour. Ils n'assistent plus aux offices en semaine ; puis, avec une excuse plus ou moins valable, ils s'en dispensent le dimanche. Ils constatent que les autres, catholiques pourtant, peut-être bien réputés au camp, n'y vont pas ; à leur tour, ils s'accommodent au style régnant. L'influence de ce qu'on a appelé « l'âme des masses » sur la mentalité de ceux qui vivent en milieu fermé et complètement nivelé est trop connue pour qu'on en doive citer des cas, nombreux d'ailleurs et souvent ridicules. L'influence des chefs allemands s'impose parfois presque officiellement. Trop souvent, hélas ! ces chefs malfaisants se sont présentés d'abord comme des hommes religieux.

Au lieu de la camaraderie, dont nous constatons des exemples émouvants, *l'égoïsme brutal* de l'individu ou de petits groupes inspire les démarches de la plupart. Si plusieurs prisonniers partagent les colis reçus et les autres petits avantages qu'ils ont su se procurer, c'est souvent le seul profit qui les réunit.

1. « Religions-Ersatz ».

Dans les camps et dans les grands commandos, le type de l'égoïste isolé est très fréquent. Il ne s'occupe pas du tout des autres, il ne se charge jamais d'un travail pour la communauté ; il n'a qu'un souci : être bien vu par le gardien. Quand il est observé, il travaille comme un fou pour gagner une cuillerée de potage. Il ne remarque même pas qu'il fait tort aux autres plus faibles que lui. Il cherche le poste d'employé au camp, de chef de commando. Y est-il parvenu ? il s'y maintient à tout prix pour des avantages minimes. Il y a une philosophie d'un utilitarisme brutal qui ne reconnaît comme valeur que le profit personnel et prend le succès pour une justification.

Des jeunes n'ont retenu que cette maxime du succès ; ils l'appliquent aussi à la vie politique : le nazisme aurait été bon s'il avait réussi. Finalement ces égoïstes ne croient même plus que d'autres agissent pour des motifs désintéressés. Ils se défendent contre tous les autres qu'ils croient aussi égoïstes qu'eux-mêmes.

Cet égoïsme se manifeste chez quelques-uns par une espèce de *solipsisme* : aucun thème général, aucune valeur commune ne retient leur attention. On ne pense qu'à la fuite (qui ne se réalisera jamais dans cet état d'esprit) ou à sa santé ; on cherche à tout prix à convaincre le médecin de la nécessité d'un rapatriement. Ceux dont l'esprit s'occupe exclusivement des mauvaises nouvelles reçues du foyer subissent un martyre.

Si les préjugés d'hier et d'avant-hier se réveillent dans ces esprits fermés, l'aumônier se trouve en face d'un homme haineux qui rend les autres, sans excepter l'Église catholique et même toute religion, responsables de sa misère.

Cette étroitesse de cœur développe une *hypersensibilité*, une *susceptibilité* à peine vraisemblable chez des soldats. Une longue amitié est brisée parce que l'ami n'a pas assez estimé le blouson récemment raccommodé que l'autre portait avec beaucoup de fierté. Tout un commando de catholiques pratiquants n'assistent pas à la messe du dimanche parce que le curé n'a pas répondu à leur salutation, ce qui provenait d'une simple inadvertance du bon curé. L'aumônier rencontre une forte opposition dans un commando parce qu'il a donné la main à quelques-uns seulement et s'est borné à dire un mot aux autres.

Certains réagissent contre les vaines réflexions et l'hypersensibilité. Mais leurs réactions sont elles-mêmes malades. Ils cèdent à la *fièvre de l'action* ou à l'*appât du gain*. Ils montent un théâtre, construisent une scène, travaillent des nuits entières pour être prêts à la date fixée, alors que la pièce pourrait sans inconvénient

être jouée huit jours plus tard. Cette activité fébrile et malsaine a créé des chefs-d'œuvre mais un grand nombre de P. G. y ont laissé leurs nerfs. Cet activisme se rencontre aussi dans les commandos, même dans les fermes : on s'aliène complètement dans le travail. Parfois cette production frénétique est soutenue par un désir exagéré de gagner de l'argent. Combien de P. G. ne vont plus à la messe le dimanche parce qu'ils travaillent chez un particulier pour s'acheter en France ce qu'on ne trouve pas en Allemagne ! Combien de fois, dominé par la passion de posséder, ne perd-on pas de vue le septième commandement ! Une vague idée d'un droit de compensation pour tout ce qu'on a perdu dans les fouilles ou au début de la captivité tranquillise la conscience de beaucoup.

D'autres sont toujours à l'affût de divertissements. Ils se mettent à l'aise avec le sixième commandement.

Beaucoup, enfin, sombrent dans la plus *désolante passivité*, dans un fatalisme stupéfiant : il n'y a rien à faire contre le destin ; on se résigne à la situation extérieure parce qu'il ne vaut pas la peine de lutter pour une amélioration relative ; on s'arrange soi-même aussi bien que possible et ne s'occupe de rien, sauf de son bien-être quotidien. Cette sorte de stupidité « économe » qui évite tout effort spontané, caractérise même plus ou moins des commandos et des camps entiers.

Le traintrain de la vie quotidienne, les petits soucis du ravitaillement du soir sont devenus plus importants que les nouvelles du pays. Il va de soi que ces gens ne s'intéressent plus à la religion. En sont-ils encore capables ?

Cet état d'un abrutissement complet est rare, il est vrai ; mais, à un degré moindre, la plupart des P. G. sont atteints par ce mal. L'abrutissement apparaît vraiment la toile de fond dans une description du moral des P. G.

II. RECHERCHE DES CAUSES

Comment expliquer ces contrastes violents : vie religieuse intense et indifférence complète, camaraderie admirable et égoïsme farouche, activisme et passivité ?

1. — Il faut chercher l'explication de phénomènes religieux d'abord parmi des *données d'ordre religieux*.

Sans nul doute, certaines de celles-ci rendent compte du renouveau religieux de la minorité fervente. Ces hommes assistent aux offices religieux dans des circonstances tout à fait extraordinaires qui contrastent avec le culte. L'aumônier lui-même pour

qui ces cérémonies se répètent, garde un souvenir ineffaçable de ces messes dites dans le logement étroit d'un petit commando, dans la baraque de mineurs qui veulent assister à la messe tous ensemble et ne se retrouvent au complet qu'à minuit ; il est entouré de ses camarades à une distance de deux mètres et le blanc de sa chasuble contraste violemment avec les vêtements noirs des travailleurs. Ailleurs, l'aumônier chante la grand'messe au milieu d'un camp de tentes où on lutte contre les misères d'une existence rudimentaire. Ces expériences intimes et vraiment émouvantes ont certainement aidé beaucoup d'âmes à s'ouvrir à la grâce et à ce monde dont le culte leur manifeste la force exaltante. Ajoutons que la rareté d'un événement religieux peut en approfondir l'effet émouvant. Celui qui, après trois ans de captivité, assiste pour la première fois à la célébration d'une messe, sera plus attentif que s'il s'agissait d'une expérience quotidienne.

L'homogénéité de la communauté permet au prêtre d'adapter davantage sa parole. Dans la vie civile on cherche à grouper les hommes ; ici on les trouve rassemblés au pied de la chaire.

Le contact immédiat avec le prêtre stimule les bons à s'occuper de questions religieuses ; il éclaire aussi les non-catholiques.

Enfin, il n'y a pas de doute : le milieu vraiment fervent que quelques P. G. fortunés ont trouvé dans la famille de leurs patrons a contribué au développement de leur vie intérieure.

Des entretiens avec des protestants ont amené des catholiques à approfondir leurs connaissances religieuses.

Chose surprenante : les mêmes facteurs expliquent la déchéance religieuse de la masse. Arrachée à la routine, une élite prend intensément conscience de son union à Dieu ; mais, pour la même raison, la masse abandonne toute pratique. Combien de fois entend-on : « Chez moi j'assisterai de nouveau à la messe, mais ici... non ! » On ne se croit même plus obligé à une activité religieuse dans ces circonstances extraordinaires. Par suite de leur rareté, les offices n'entretiennent pas la vie religieuse du grand nombre.

L'homogénéité de la communauté n'est obtenue que par l'absence des femmes et des enfants qui, normalement, contribuent au maintien de la vie religieuse.

Les prêtres ne sont point parfaits ; plus on les approche, plus on le remarque. Le milieu — à part celui d'une famille fervente qui ne peut être nuisible qu'à l'homme enlisé dans la haine de toute religion — exerce une influence plutôt négative. Beaucoup de camarades sont non-pratiquants ou incroyants. Dans l'ensemble, l'influence du milieu français est défavorable : l'indifférence prédomine en beaucoup de régions. De plus, le prisonnier allemand

ne connaît pas la vitalité des cercles catholiques qui lui restent fermés. Il n'estime guère les manifestations religieuses françaises. Elles déplaisent à son tempérament ; il trouve le catholicisme français : léger, individualiste, formaliste. En général, il faudra toujours un certain temps et surtout une participation active et étroite à l'exercice du culte d'un peuple étranger pour pouvoir comprendre et apprécier son atmosphère religieuse.

Il y a encore une autre raison : on attendait beaucoup du catholicisme français, de « la fille aînée de l'Église » ; on ressent d'autant plus péniblement chaque déception. Toute faute, surtout du clergé, est remarquée et colportée dans les discussions contre la religion. Combien de fois entend-on répéter l'exemple de tel curé, de tel jeune abbé qui a parlé avec dureté de la captivité des Allemands en France. Ne devrait-il pas, au contraire, disent les P. G., prêcher l'amour même des ennemis au lieu de la haine ? Pourquoi ne réagit-il pas contre l'animosité de la population qui se manifeste quand les P. G. assistent à la messe paroissiale ? ¹ Comment peut-il présenter dans son cinéma des films et employer dans son école des livres qui sont aptes à exciter la haine envers d'autres peuples ? Pourquoi ne distingue-t-il pas mieux dans ses évocations des camps de concentration entre les bourreaux du camp et les autres Allemands, qui se trouvaient dans l'ignorance ? L'aumônier allemand a souvent peine à expliquer à ses camarades les intentions et l'information restreinte des abbés en question.

Doit-on rappeler que, dans toutes ces questions, la sensibilité et le repliement sur soi du P. G. évoqués plus haut jouent un très grand rôle ? Personne n'est moins disposé à juger objectivement que l'homme derrière les barbelés. Et il est évident que les adversaires du catholicisme parmi les P. G. seront encore beaucoup moins disposés à être justes ; ils abusent de tous ces faits dans leur propagande.

L'attitude de la France catholique officielle est, peut-être, l'occasion des plus grosses difficultés. Voici des questions qu'on entend bien souvent : Pourquoi l'Église de France ne s'intéresse-t-elle pas davantage au sort des P. G. ? Pourquoi ne réagit-elle pas contre des injustices évidentes ? Pourquoi les paroles si paternelles du Souverain Pontife en faveur des prisonniers de guerre n'ont-elles pas eu d'écho en France ? Pourquoi les évêques de France ne rappellent-ils pas le respect des droits de l'homme à l'égard des P. G. qui sont pourtant devenus leurs ouailles ? On a beau expliquer la situation délicate du catholicisme français ;

1. Animosité d'ailleurs, qui peut créer des difficultés qu'on doit juger plus graves que celle d'une distance de 6 km de l'église.

on peut bien citer des articles comme celui de Jean Le Cour Grandmaison dans *La France Catholique* ou celui de Roffat dans *La Croix* ou la série du *Témoignage Chrétien*. Il reste toujours, surtout parmi les intellectuels, un certain ressentiment qui leur fait comparer l'attitude de l'Église catholique française à celle de l'Angleterre et même à celle des évêques en Allemagne au temps du national-socialisme. Il en est même qui demandent si vraiment l'Église catholique est capable de faire autre chose que de publier quelques articles dans la presse. C'est le jugement d'un homme exaspéré et replié sur soi, qui ne voit plus clair ¹.

2. — A la suite des explications religieuses, il convient d'exposer les *raisons d'ordre moral*. Le traitement que les prisonniers de guerre subissent en a aigri beaucoup ; cette amertume ne favorise pas la vie religieuse. Le traitement des premiers mois a laissé un souvenir douloureux. A cette époque, l'horreur des crimes commis durant la guerre, surtout dans les camps de concentration, influença beaucoup le régime du camp, même s'il ne s'agissait pas de camps de SS ou de troupes d'occupation en France ². Des cas particuliers de mauvais traitement ou d'injustice évidente se renouvellent dans la vie quotidienne du prisonnier, accrochages et injustices d'autant plus inévitables que la plupart des gardiens civils de P. G. ne sortent pas des meilleurs milieux. Toutefois, nous ne songeons pas tant à ce souvenir ni à ces indécidables.

Nous voudrions insister sur le fait que, même où on est bien traité, on ne se sent traité ni en soldat ni simplement en homme, mais plutôt comme de la main-d'œuvre. Dans les camps américains on était déjà convoyé vers l'Allemagne pour la libération, on avait même reçu les papiers de libération. Soudain, on fut livré à la France « pour des travaux de 90 jours », comme on disait. On voit maintenant avec amertume que l'opinion publique ne parle plus des 90 jours ni d'un volume fixe de travaux à terminer. Pour elle, il n'est question que de captivité de guerre ou des besoins économiques de la France. Le seul fait que le fermier peut renvoyer au camp d'un jour à l'autre, sans aucune explication, le P. G. qui a travaillé chez lui, pour 10 francs par jour, durant deux ans et demi, entretient la conscience d'une captivité dont on ne veut plus reconnaître la nécessité militaire. Le « marché du travail »,

1. Je suis heureux d'avoir l'occasion de mentionner la *Déclaration de l'Assemblée des cardinaux et archevêques*, parue dans *La Croix* du 10 mars. Un paragraphe est consacré aux prisonniers de guerre.

2. Le *Témoignage chrétien* parla dans un des articles cités de 20.000 décès durant les cinq premiers mois de captivité en France.

avec toutes ses conséquences humiliantes pour l'être humain, existe aujourd'hui un peu partout ; on en a connu les excès dans les pays totalitaires : par exemple, le sort des S. T. O. en Allemagne. Mais les P. G., surtout ceux dont la situation sociale originaire était bien différente, se consolent peu à la pensée qu'un très grand nombre d'ouvriers dans le monde sont, eux aussi, traités comme du matériel humain. Sans aucune raison d'ordre militaire, la captivité se prolonge parce que cela sert les intérêts économiques de la France. Le statut de travailleur libre témoigne de la bonne volonté de remédier à cette situation ; il est dommage que tous n'en puissent pas profiter.

Mentionnons encore une disposition qui exaspère l'âme de beaucoup de P. G. : leur classement politique, ou le fait que les nazis sont exclus de la libération. Cette mesure apparaît inique quand on tient compte de divers éléments. Prenons le cas des SS. Ceux qui étaient suspects de crimes de guerre ont été retenus en Allemagne. Ils ont été examinés et sont libérés depuis le jugement de Nuremberg, sauf ceux qui attendent encore leur jugement personnel devant un tribunal allié. Au contraire, les SS qui n'étaient pas inculpés sont encore retenus en France ¹.

Ces causes d'ordre moral ne suffisent pourtant pas à expliquer l'affaissement religieux. Car les plus fervents, méditant sur le mystère de la croix, trouvent au contraire dans ces épreuves une occasion de se rapprocher de Dieu.

3. — Force nous est donc de recourir à la *psychologie générale du prisonnier* pour recevoir d'elle un complément d'explication. Il faut lire *La psychologie du P. G.* de Cazeneuve ², pour en avoir une idée ; ouvrage sobre et courageux de quelqu'un qui a vécu la vie de prisonnier avec une rare intensité de réflexion.

Il suffit de voir ce qu'il dit de « la privation de confort » et de la vie primitive. Cette carence crée de la douleur et s'impose à la conscience ; après un certain temps d'accoutumance, la douleur est remplacée par une peine morale : l'homme compare « jusqu'à l'obsession intellectuelle » les états de liberté et de captivité.

On lira aussi avec profit les pages sur « la limitation d'espace » et la monotonie qui en résulte et favorise le repliement sur soi-même et les soliloques, et amène enfin à la « psychose des barbelés ».

L'auteur consacre des pages judicieuses à la privation de la

1. On a souvent mobilisé dans la SS justement les antinazis, les catholiques fervents, etc ...

2. Jean CAZENEUVE, *La psychologie du prisonnier de guerre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1944.

société féminine dont les effets sont si élevants pour l'homme. Cette absence peut créer, au point de vue de la sexualité, une véritable obsession « à la hauteur des propres idées de chacun ». Elle provoque aussi bien des crises dans les relations d'amour conjugal par suite de l'évolution différente des deux conjoints, telle qu'elle se manifeste ou semble se manifester dans les relations épistolaires ¹.

La vie commune dans ce nouveau milieu, « le déracinement social » peuvent amener une vraie crise de personnalité. La vie du prisonnier n'est pas le prolongement normal de la vie d'autrefois.

Sans doute, elle ressemble fort à celle du soldat. Mais, en général, le soldat accepte le sort dont il saisit l'utilité ; le prisonnier, au contraire, ne découvre aucune finalité à son existence entravée.

Ainsi on peut dire avec Cazeneuve que les conditions de vie extérieures sont l'occasion d'une réaction intérieure : douleur, inquiétude, anxiété, crise de personnalité. La captivité entrave la réalisation de l'être, parce qu'elle le met dans l'impossibilité de se déterminer, de vivre sa vie à soi, et de continuer l'évolution commencée en liberté. En captivité, la personne humaine est soumise à la contrainte. D'abord extérieure. Celle-ci a des conséquences très graves dans la vie la plus intime de l'homme, parce qu'elle rend difficile l'insertion de la libre décision au sein de déterminations extérieures trop étroites ².

Ce n'est donc pas la vie religieuse, la vie de la grâce qui est menacée immédiatement par la captivité ; c'est plutôt la vie psychique naturelle. La vie religieuse, tout au contraire, offre la possibilité de « chercher notre réalisation ou bonheur dans une organisation des moyens (que la captivité laisse encore à notre disposition) en vue d'une fin éternelle » ; elle nous permettrait de rattacher notre vie à une fin définitive là où les fins particulières ne sont plus réalisables dans la vie actuelle déséquilibrée, entravée et provisoire. Mais qui oserait s'attendre à ce que la masse des P. G. trouve la force psychique — et la grâce surnaturelle ! — de sublimer cette vie restreinte en s'engageant dans la voie royale de la Croix ? Il lui faudrait vraiment les intentions pures d'un moine. La vie monacale n'a-t-elle pas beaucoup de ressemblances avec celle du P. G. ? Privation de confort, limitation d'espace, absence

1. La plus torturante des crises est celle de la confiance dans la fidélité de l'épouse, crise d'autant plus fréquente parmi les P. G. que les nouvelles d'Allemagne sur la conduite des femmes deviennent plus mauvaises.

2. Cazeneuve définit même la souffrance « comme un état d'une conscience qui est séparée par la contrainte des conditions normales de l'intégration de sa liberté au monde réel ».

de société féminine, vie commune, déracinement social ? Bien plus, le trappiste choisit son état de vie librement, pour toujours. Le P. G. est contraint d'accepter cette vie qu'il n'a pas choisie, et qu'il accepte seulement pour une durée incertaine, après laquelle il veut — et doit ! — rentrer dans une vie orientée vers des fins particulières et terrestres.

Ainsi s'explique le fait que la petite minorité fervente sait profiter de la captivité tandis que la masse succombe aux difficultés.

L'aumônier trouve quelque consolation en pensant que ce n'est pas la substance religieuse, la vie de la grâce qui est d'abord atteinte, mais la vie psychique naturelle. Il en tirera une conclusion pour son apostolat futur en Allemagne, où il trouvera — hélas ! — une mentalité proche de celle de ses anciennes ouailles : il faut d'abord assurer des conditions de vie extérieures normales aux hommes à qui l'on veut enseigner une vie religieuse normale.

SPIRITUAL CONDITION OF GERMAN WAR PRISONERS IN FRANCE

INTRODUCTION. THE PRIEST'S MINISTRY AMONG THE PRISONERS. — The prisoners of war in France are confined in 55 dépôts (Stalags) in each of which the number varies from 1,000 to 12,000. Their spiritual needs are attended to by a hundred Catholic Chaplains. A dépôt — and in most cases, a large factory or mining commando — has its own chaplain.

The ministry of these priests is like that of ordinary « curés », but with several differences. The parish does not include women and children ; the external daily life is under direction ; also, the community of a dépôt is constantly changing. The administrative staff is more or less permanent, but the rest are constantly on the move ; some of them go to work in the towns, whilst others go to or come from the commandos ; some are put on to rest as a result of slight infirmity. This instability creates difficulties in the organisation of religious worship and singing. Apart from the dépôts, there are also the commandos. Here a large proportion are from the dépôts, sometimes three-quarters, sometimes nine-tenths. The numerical strength of the commandos is very variable. The population varies from one (especially in villages) to several thousands (in mines). Generally speaking, several hundred commandos are attached to a single dépôt. In such circumstances, the chaplain of a dépôt cannot guarantee regular religious services for all his men. He can help their spiritual welfare only by visits. The contacts thus made are very valuable ; they enable the chaplain to get into touch not only with the faithful but also with non-Catholics.

Many of the important commandos service considerable benefit from the zeal of some good French chaplain. A great number of French Priests

help the German chaplains with wonderful charity. In a community one third Catholic, about 30-40 % attend Sunday Mass regularly.

These figures lead us to a closer examination of the religious outlook of the prisoners. We shall put down its good and bad points, and enquire into the reasons for this state of mind.

I. EXAMINATION OF THE RELIGIOUS OUTLOOK OF THE PRISONERS. —

1. *Merits*. — The shock of complete defeat and the annihilation of Nazism and its ideology, and the revelation of the crimes committed by the Nazis brought about an *awakening of conscience*. The conversion of lapsed or lukewarm Catholics dates from this time. Some now lead good Catholic lives and have become apostles.

The most remarkable quality of these hard tried men is *integrity*. Secondly, we must mention the *sense of comradeship* which prevails even among the non-Christians. It shows itself in a most unexpected manner in the very many services which the men render to the Catholic chaplain. Since this kindly solicitude is extended to all the fellows in the commando.

2. *Defects*. — The zeal of the chaplain is sustained by the fervour of the élite ; but it comes into collision every day with the *despairing lassitude* of the bulk of the prisoners.

The atmosphere of many commandos is not only non-religious, but is even hostile to all religious activity. Even the practising Catholics are wearied morally. The influence of the spirit of the masses on the minds of those who live in confinement is too well known to make it necessary to cite the ridiculous stories of camp life. The part played by the German leaders who managed to get the administrative jobs is all the more deplorable because many of them put themselves forward as religious-minded men.

Instead of the comradeship of which we have witnessed many fine examples, the *brutal selfishness* of the individual or of small groups characterises the great majority. Their brutal utilitarianism considers success as the norm of rightness. And these egoists do not believe others can act from disinterested motives. They fall into a sort of solipsism. They are interested in nothing and have no ideals. If earlier prejudices are awakened in their narrow minds, the chaplain is faced with a man inspired with hatred trying to make other people, and sometimes the Church itself, responsible for his misery.

This narrowness develops a *hypersensitiveness*, a susceptibility which one would hardly expect to find among soldiers. Some of them react against these futile thoughts and their hypersensitiveness. But their very reactions are a malady. The men yield to the *fever of action* or to the fascination of gain ; others are always on the lookout for pleasure. The former think very lightly of the seventh Commandment, the latter of the sixth. Many of them sink into *distressing passivity*, stupifying fatalism.

II. CONSIDERATION OF THE CAUSES. —

How are we to explain these extraordinary contrasts : intense piety and utter indifference, fine comradeship and fierce egoism, activity and passivity.

1. In the first place, one may suggest a *religious explanation*. The ceremonies of worship have a more striking effect as they take place in novel

surroundings (in tents, in a mining hut) before a congregation which had been perhaps for a long time without spiritual helps. The homogeneity of the community (male adults) enables the Priest to adapt his talks. The immediate contacts with the chaplain strengthens the faith of the good Catholics and helps the non-Catholics. Certain prisoners are in the service of very Christian employers. Conversation with Protestants has stimulated the Catholics to study more carefully their religious knowledge.

Surprisingly enough, these same factors account for the religious decline of the general mass. When they get out of the rut, the best among them have an intense consciousness of union with God ; but for the same reason others abandon all religious practices. The homogeneity of the community is caused by the absence of women and children, who normally contribute to the maintenance of a religious life. The Priests even are not perfect, and the nearer one comes to them, the more this is seen. With some exceptions the influence of the surroundings is rather negative ; many men do not practise or do not believe at all. Speaking generally, the influence of the French surroundings is unfavourable ; religious indifference predominates in many regions ; furthermore the German prisoner of war does not benefit from the vitality of Catholic clubs which are closed to him.

He does not think much of French religious demonstrations which are contrary to his temperament. He is shocked by the conduct of certain French Priests who are scarcely disposed to practise justice and charity to foreigners. He is deceived — sometimes through lack of objectivity — at the attitude of the hierarchy.

2. After the religious explanations it is good to give the *moral reasons*. The treatment meted out to prisoners has embittered many, and this is inimical to religion. For no military reasons, their captivity is prolonged because it serves the economic interests of France. The labour market is a fact. To this may be added a greater severity shown to certain batallions (e. g. the SS) in which excellent Catholics were obliged to enrol.

These moral reasons are insufficient to account for the spiritual decline ; for the most fervent among them, when they meditate on the mystery of the Cross, find, on the contrary, in their trials an opportunity of drawing closer to God.

3. We must then look at the *general psychology* of the prisoner to get a further explanation. The external circumstances of the prisoner's life : lack of comforts, primitive mode of living, close confinement, absence of feminine society, social uprooting, all these sometimes cause a deep crisis of character. The prisoner's life is not a normal continuation of his former life.

It is no doubt very like a soldier's life. But the latter is reconciled to his lot, because he sees its usefulness ; the prisoner, on the contrary, can see no purpose in his restricted life. Only religion can help him to see any meaning in it. This explains why true Christians achieve greatness through sufferings, whilst the common cry of men, in dejection, sink lower and lower. The moral of all this is that if heroic spiritual life can be maintained and strengthened in unfavourable circumstances, a normal spiritual life presupposes normal external conditions of life.

A propos d'un récent décret-loi du Conseil Colonial Belge

*L'influence des milieux au Congo Belge ;
l'action exercée ou à exercer sur les milieux*

par Joseph VAN WING, S. J.

*Membre du Conseil Colonial, Ancien Missionnaire à Kisantu,
Fellow of honour, Royal Institute of Anthropology of Great Britain*¹

Le 9 avril 1948, le Conseil Colonial Belge votait un décret relatif à « la répression de l'adultère et de la bigamie et à la protection du mariage monogamique ». Ce n'est pas un code matrimonial complet. C'est une intervention du législateur réclamée par une évolution aux aspects multiples, les uns résultant de l'œuvre civilisatrice, les autres menaçant le progrès ultérieur, voire la simple conservation de la société indigène. En intervenant au cours de ce développement institutionnel, l'autorité remplit son devoir : elle favorise les orientations vraiment humaines et les aide à prévaloir sur des directions qui tendent à la disparition d'un peuple, consécutive à la dénatalité et à la déchéance morale. Envisagé sous ce jour, le décret-loi du 9 avril dernier est un aiguillage ; il guide la société indigène vers plus d'humanité. Tout ami de la civilisation s'en réjouira ; le chrétien aura une raison de plus d'apprécier cette mesure qu'il considérera comme le décret de base de la famille indigène chrétienne, cellule d'une société indigène chrétienne.

Pour saisir la portée de ce décret-loi, il faut l'envisager comme le terme d'une évolution passée et le point de départ d'un progrès ultérieur. Ces considérations historiques constituent une réponse à l'enquête que *Lumen Vitae* vient d'entreprendre. Peut-être serait-il plus exact de dire : des réponses, tant est riche le fait à observer ; le développement rapide des colonies nous présente en un vigoureux raccourci l'évolution multiséculaire de la vieille Europe. Influence d'un milieu primitif coutumier sur la vie morale et religieuse ;

1. Voir *Lumen Vitae*, I (1946), p. 156. — Adresse actuelle : 8, Chaussée de Haecht, Bruxelles 3, BELGIQUE (Note de la rédaction).

diminution de cette influence, soit parce que ce milieu a reçu le germe d'une civilisation supérieure, soit parce qu'il n'est pas équipé pour défendre ses traditions saines contre des violations jusqu'alors insolites ; condition de l'homme brusquement arraché à son milieu originel ou élevé sans le soutien d'un milieu institutionnel ; substitution progressive d'un milieu à un autre à la manière du sauvageon que la greffe prépare à devenir un arbre chargé de fruits savoureux ; action législative qui consacre les progrès réalisés et rend possibles de nouvelles étapes par la reconnaissance ou la création d'un nouveau milieu institutionnel : ce sont là autant de faits qui apprendront au lecteur l'influence des milieux congolais sur la vie morale et religieuse, l'action — bien-faisante ou nocive — qui avait été exercée sur ces milieux, la nécessité — devant laquelle on s'est récemment trouvé — d'exercer sur eux une action législative.

I. LE MILIEU PRIMITIF COUTUMIER. SON INFLUENCE SUR LA VIE MORALE ET RELIGIEUSE

Chez les Noirs du Congo, la première unité sociale — si l'on peut s'exprimer ainsi — était, non pas la famille telle que nous la concevons, mais le *clan*, communauté de tous les descendants d'un aïeul commun (clan patriarcal) ou d'une aïeule commune (clan matriarcal). La famille ne jouait qu'un rôle biologique : elle servait à perpétuer les clans. C'est de ce fait qu'il faut partir pour comprendre le milieu institutionnel : régime de mariage, d'éducation, de propriété...

L'exogamie est, chez les Noirs du Congo, une loi fondamentale. Le contrat de mariage était conclu par les représentants du clan de l'homme et du clan de la femme. Durant leur jeunesse, les fiancés s'étaient entendu dire et répéter qu'ils avaient reçu la vie, d'un Être supérieur, par l'intermédiaire des ancêtres, et que leur premier devoir était de la transmettre à leur tour. Tel était le résumé de la morale et de la religion qu'ils avaient appris. A présent, l'institution matrimoniale allait assurer à leur union le maximum de fécondité et de stabilité. Intéressé à la fécondité qui perpétuerait leurs clans, les représentants — qui avaient conclu le contrat — veillaient à la transmission de la vie. L'indissolubilité n'était pas une loi ; mais il n'existait qu'une raison générale valable de rupture : la stérilité. Des peines terribles frappaient l'adultère connu et, chez des hommes primitifs dont la psychologie était élémentaire, et l'existence, dominée par la collectivité, un adultère finissait presque toujours par être connu. On comprend cette sévérité

du milieu : puisque tous les membres d'un clan étaient solidairement responsables d'un contrat conclu au nom du clan, tout adultère mettait le clan du coupable en mauvaise posture vis-à-vis du clan de la victime.

Ainsi donc, le milieu primitif coutumier sauvegardait une moralité de base qui a permis à cette société de subsister malgré le manque total de confort et d'hygiène, malgré toutes les forces hostiles de la nature tropicale et malgré les famines périodiques et les guerres intertribales. La fidélité, la fécondité et, sauf de *rare*s exceptions, la stabilité, étaient garanties.

Dans le domaine matrimonial, nous avons donc une nouvelle ¹ occasion de constater la présence de pierres d'attente d'une culture supérieure. Certains, peu au fait des travaux ethnographiques, sont portés à stigmatiser le mariage indigène, en raison de son caractère polygamique. Le rapport de la Commission chargée d'étudier le projet contient une mise au point qu'il faut rappeler :

S'il est permis de dire que, d'une façon générale, les désirs des indigènes allaient autrefois vers la polygamie, il importe cependant de souligner qu'en réalité la monogamie a toujours existé sur une vaste échelle ; bien souvent, elle jouit, même de la part des indigènes, d'une très grande considération ².

II. ACTION PROGRESSIVE POUR ÉLEVER ET TRANSFORMER LE MILIEU CLANIQUE PAR L'APPORT D'ÉLÉMENTS CHRÉTIENS

Le mariage indigène jouissait d'une moralité de base protégée par le milieu coutumier. Reste que cette institution appelait des perfectionnements. Ceci frappe quiconque assigne comme but à l'union conjugale, non seulement la procréation, mais aussi l'éducation vraiment humaine des enfants.

Dans le système clanique, l'éducation incombait au clan, patrilinéaire ou matrilineaire suivant le cas. Sans doute, la première formation était donnée par la petite famille. Mais à dix ou onze ans, l'enfant quittait la hutte familiale pour rejoindre le clan.

Du reste, le régime économique ne favorisait pas la collaboration cordiale de parents qui eussent été conscients de leurs responsabilités d'éducateurs. La répartition inique du travail faisait de la femme moins une compagne qu'une servante. Les prestations

1. Voir *Lumen Vitae*, I (1946), p. 156-172.

2. Rapport de la Commission chargée de l'examen du décret relatif à la répression de l'adultère et de la bigamie et à la protection du mariage monogamique, p. II.

du mari se bornaient à procurer le logement et une petite partie de la nourriture. La femme devait fournir le reste. Quant au régime de propriété, il n'assurait pas à la petite famille une autonomie suffisante. La communauté des biens était inconnue. Quand l'homme avait défriché une petite partie de la forêt, la femme exploitait le champ de manioc pour nourrir la famille. Du surplus de son travail, elle pouvait disposer en faveur de son clan ; l'homme agissait de même.

L'expansion du christianisme dans notre Colonie exerça sur la vie sociale des indigènes une influence considérable et tendit à transformer leurs mœurs, leur manière de vivre et un certain nombre de leurs institutions.

C'est peut-être dans le domaine de la famille, observe le *Rapport*, que cette influence et cette transformation se font le plus sentir. Pour leur mariage, les indigènes devenus chrétiens, recourent au ministère des missionnaires du culte avec lesquels ils sont en rapport et se conforment pour les conditions de fond comme de forme aux règles de la religion qu'ils ont adoptée. C'est par centaines de mille qu'à l'heure actuelle se comptent déjà, dans la Colonie, des mariages de cette nature. On peut dire qu'ils constituent un fait social de première importance qui assimile la période actuelle de l'histoire du Congo aux étapes les plus décisives de l'évolution de la Belgique même.

Le mariage religieux se combine généralement avec le mariage coutumier ; les missionnaires, aussi bien les catholiques que les protestants, ont la sagesse de faire appliquer aux mariages tout ce qui dans la coutume indigène n'est pas incompatible avec les préceptes de leur religion. Ainsi, les mariages religieux revêtent-ils, en un certain sens, un caractère coutumier ; néanmoins, c'est l'aspect religieux qui y prédomine ¹.

Le lecteur aura spontanément comparé ce mariage à la fois coutumier et religieux des indigènes avec les deux mariages — l'un civil, l'autre, religieux — que les croyants contractent, dans un pays comme la Belgique par exemple. A juste titre, le *Rapport* s'attache à prévenir toute confusion :

En réalité les indigènes chrétiens n'ont, pour être en règle avec le droit indigène, que certaines formalités à en observer, principalement celles qui engagent les familles. Pour d'autres, telles que les formes de l'union, les usages admettent parfaitement la substitution des rites chrétiens aux cérémonies traditionnelles. Pour d'autres encore, telles que les conditions relatives à la monogamie et à la dissolution du mariage, ils reconnaissent l'autonomie des volontés qui permet aux époux de prendre valablement des engagements plus stricts que ceux généralement prévus par la coutume. Ainsi le mariage des

1. *Rapport*, p. 14.

chrétiens qui se soumettent à celle-ci n'est pas double. Il est un, mais complexe, formé à la fois d'éléments anciens et d'éléments nouveaux : éléments anciens comme la dot, permanence des conceptions attardées ; éléments nouveaux, comme l'engagement de monogamie, pas décisifs vers la civilisation. C'est un mariage chrétien à base coutumière ou, si l'on veut, un mariage coutumier révisé par le christianisme.

Dans maintes régions, ce mariage coutumier évolué est déjà incorporé au droit indigène et il mérite la même protection que le mariage coutumier primitif ¹.

Le mariage coutumier révisé par le christianisme suppose une vision nouvelle et entraîne, à son tour, une série de conséquences. Dans certaines régions, celle de Kisantu par exemple, l'éducation chrétienne inculque aux jeunes gens et aux jeunes filles le sens de leurs responsabilités. Les époux chrétiens ont conscience de s'être donnés l'un à l'autre, non pas afin de pourvoir aux intérêts biologiques du clan, mais pour un but supérieur.

Le régime de travail devient plus équitable ; il respecte davantage la femme. Le mari devient le principal producteur économique.

Si chacun des conjoints garde la propriété de certains biens afin de satisfaire à ses devoirs envers son clan, la communauté d'acquêt défend l'autonomie de la famille contre les interventions indiscretes du clan. Un véritable foyer existe ; les enfants sont l'objet de la sollicitude et les sujets de l'autorité des deux parents ; ils reçoivent d'eux l'éducation.

III. ACTION DISSOLVANTE ET DÉMORALISATRICE A L'ÉGARD DU MILIEU COUTUMIER. CONDITION DE L'INDIVIDU PRIVÉ DU SOUTIEN D'UN MILIEU MORALISATEUR

L'évolution — allant du mariage coutumier foncièrement sain au mariage chrétien — est un fait historique ; c'est aussi un idéal que les missionnaires ne cessent de proposer à leurs catéchumènes. Mais il faut compter avec la faiblesse humaine : faiblesse des Noirs, faiblesse des Blancs, colons isolés, privés du soutien du milieu chrétien. Et même, sans s'attarder à ces misères qui ont parfois contrecarré l'action civilisatrice des missionnaires, il faut compter avec des phénomènes difficilement évitables qui sont comme le revers de l'action colonisatrice.

Il y eut des Blancs qui, pénétrant dans les milieux indigènes,

1. *Rapport*, p. 24.

n'en respectèrent pas la moralité. L'adultère, rarissime jusqu'alors, devint un fait plus fréquent, d'autant plus que les Noirs, embauchés par le Blanc parfois dans des régions lointaines, s'adonnaient aisément à la licence en ce milieu étranger pour eux. Le milieu coutumier se trouva impuissant pour réprimer ces désordres que les relations claniques ne prévoyaient pas.

Bien plus, le seul droit auquel les Blancs étaient soumis n'autorisait pas des poursuites contre des adultères qui ne pouvaient pas être établis selon ce droit.

D'autre part, la colonisation aboutit nécessairement à la création d'importantes agglomérations. Les centres extra-coutumiers attirèrent les Noirs. Ils émigrèrent. Jusque là ils avaient été maintenus dans la moralité par un cadre social ; le milieu les avait soutenus, les avaient portés. Dans les centres extra-coutumiers, ils se trouvaient isolés, même au cœur d'une cité noire, grains de sable à la merci de la moindre brise.

Les effets de l'exode vers les grands centres eussent été limités, si les émigrants avaient perdu tout contact avec le lieu d'origine. Mais comment imaginer une brisure si complète ! Comme elle est humaine la fascination exercée sur de jeunes Noirs par un lointain où un parent jouit de la liberté en compagnie des Blancs ! Peu à peu, l'indiscipline des mœurs contamina les milieux coutumiers et, après les hommes, des femmes et des jeunes filles aspirèrent à s'émanciper de l'autorité clanique.

En 1919 déjà, la Commission de Protection des Indigènes signala le péril que le dévergondage des mœurs faisait courir à la société indigène tout entière. Depuis lors et par suite de la guerre, la situation n'a fait qu'empirer. Si des mesures sévères ne sont pas prises pour protéger la famille indigène et consolider les foyers, il faut redouter le pire pour l'avenir et même revoir l'ensemble des programmes de mise en valeur de la Colonie.

IV. ACTION LÉGISLATIVE TENDANT A FAIRE PRÉVALOIR LES ORIENTATIONS HUMAINES DANS L'ÉVOLUTION DU MILIEU INSTITUTIONNEL

Les pages précédentes l'ont montré : nous sommes, au Congo, témoins d'une évolution institutionnelle. Mieux : cette évolution aboutit actuellement à une crise parce que des orientations opposées sollicitent la société indigène. C'est pour le colon conscient de ses responsabilités, l'heure d'intervenir. Son intervention sera à la fois ferme et mesurée. Ferme pour que ne soient point dilapidés,

ni le patrimoine le plus précieux de l'antique société indigène, ni les valeurs humaines apportées par la civilisation chrétienne. Mesurée pour qu'un zèle intempestif ne prétende pas, *sub specie boni*, précipiter l'évolution morale d'un peuple accoutumé à la polygamie.

Le *Rapport* l'atteste, c'est ainsi que les membres de la Commission ont compris le rôle du législateur.

Le droit, y lisons-nous, ne naît pas seulement, en certaines matières tout au moins, de décisions arrêtées par le législateur et coulées en termes exprès ; il naît aussi des nécessités sociales, des habitudes et des mœurs révélant un consentement à peu près général d'une population et s'imposant avec une telle force à la conscience commune que les tribunaux ne peuvent pas ne pas en tenir compte ni ne pas consacrer par leurs arrêts et jugements ce que cette conscience réclame. Cette source du droit existe dans tous les pays et y alimente leur *corpus juris* plus ou moins abondamment suivant le tempérament et la formation juridique du corps social ...

S'il est des pays où il est indiqué de laisser agir cette formation naturelle du droit ce sont bien les pays coloniaux. Tant de matières échappent à l'entendement du législateur européen qu'il ne peut faire œuvre utile qu'en laissant jouer les forces génératrices naturelles du droit, sauf à intervenir là où l'exercice de son magister (*sic*) lui apparaît nécessaire ou utile.

La conception du processus législatif ici décrite est d'ailleurs celle formellement reconnue par la plupart des législateurs coloniaux, celui de notre colonie notamment ¹.

Tel est l'esprit qui inspira le décret qui nous intéresse. Avant d'indiquer le contenu de celui-ci, il faut rappeler quelques données.

Au Congo Belge, il existe trois statuts juridiques : celui des Blancs, celui des Noirs des milieux coutumiers, celui des Noirs des milieux extra-coutumiers.

D'autre part, on rencontre au Congo plusieurs variétés de mariages :

1^o le mariage de droit écrit, c'est-à-dire conclu conformément aux règles du Livre I du Code civil ;

2^o Y est assimilé, de par le droit positif actuel, le mariage qui a donné naissance à un foyer dont le mari a été immatriculé ou s'est fait immatriculer.

3^o Le mariage conclu conformément au droit indigène ; et celui-ci peut être polygamique ou monogamique ;

4^o Le mariage religieux : c'est celui conclu conformément aux règles des religions dont les conjoints sont les adeptes. Ce mariage peut être adopté aussi bien par les Européens que par les

1. *Rapport*, p. 17.

indigènes. Dans ce dernier cas, il est généralement accompagné de formalités et de rites prévus par la coutume.

Il n'y a pas lieu d'insister sur la protection que le présent décret accorde aux deux premières variétés de mariages. Le *mariage de droit écrit* est en quelque sorte une création directe du législateur européen. Il l'a apporté avec lui dans les institutions dont il entendait doter le pays soumis à son action ; on conçoit qu'il lui assure une protection spéciale. Il est naturel aussi que cette protection s'étende au *mariage qui, de droit coutumier, devient de droit européen* à la suite de l'immatriculation.

Ce mariage civil n'a pris aucune racine dans la société indigène, n'y jouit d'aucune considération. Il est regardé comme une pure formalité qui n'engage pas la conscience. La raison de ce fait est que pour le Noir le mariage est une institution foncièrement religieuse.

Considérons à présent le mariage *conclu conformément au droit indigène* ; il peut être polygamique ou monogamique.

La Commission s'est trouvée devant un problème embarrassant : le législateur européen devait-il accorder sa protection au mariage polygamique comme au mariage monogamique ? S'il la refusait au premier ne tombait-il pas dans l'arbitraire et, d'autre part, ne devait-il pas, sous peine d'illogisme, aller jusqu'au bout de sa désapprobation et proscrire la polygamie encore admise par un droit coutumier intégré dans le droit colonial ?

La Commission s'est arrêtée à une solution moyenne, celle que les circonstances réclamaient, semble-t-il.

D'une part, elle a dénoncé la polygamie comme une institution surannée, dépassée par les événements et justifiant les rigueurs du législateur, bien plutôt que sa protection sous quelque forme que ce soit. Voici les principaux considérants : dans la société indigène, la monogamie a toujours existé sur une vaste échelle, la polygamie s'y est introduite à la faveur d'influences extérieures ; elle a cessé depuis longtemps d'être une institution fondamentale de la société indigène et le support obligé de son autorité politique ; bien plus, dans les dernières années, elle s'est de plus en plus désagrégée sous l'influence de nombreux facteurs, au point de ne plus guère être qu'un moyen de satisfaire de bas instincts ou d'échapper aux rigueurs de corvées administratives.

D'autre part, la polygamie ne sera pas proscrire légalement de la Colonie. Pour qu'elle le fût, il faudrait qu'elle fût considérée comme contraire à l'ordre public. Un temps viendra sans doute

où il en sera ainsi. Mais cette heure ne semble pas encore venue.

Dans le droit coutumier, c'est donc uniquement le mariage *monogamique* que le législateur entend protéger. Ce mariage, nous l'avons dit, peut être purement coutumier ou « révisé par le christianisme ». L'un et l'autre bénéficient de la protection légale.

Ce soutien n'est pas superflu. Pour les raisons qu'on sait, les cadres de la société indigène ont perdu leur fermeté. Laisser le mariage coutumier monogamique sous la seule protection de la coutume et des autorités indigènes serait l'exposer à n'être plus protégé du tout. Ceci frappe surtout quand on songe à certaines catégories d'indigènes : les habitants des grands centres où la coutume peut être fort lâche, voire inexistante ; les natifs allant travailler au loin, à l'écart de la juridiction indigène ; les Noirs résidant dans une chefferie dont le chef manque d'autorité.

D'autre part, si, dans certaines régions, le mariage coutumier révisé par le christianisme est entré dans le droit coutumier, ce fait n'est pas universel. Où règne l'indiscipline des mœurs, les juridictions indigènes traitent le mariage chrétien comme un mariage coutumier galvaudé. Dès lors, cette forme supérieure du mariage appelait aussi — et même à fortiori — la sympathie du législateur.

La Commission admet que les fautes contre la fidélité conjugale en cas de simple mariage coutumier monogamique ou de mariage coutumier révisé par le christianisme pourront être sanctionnées conformément aux dispositions de la législation à intervenir ; mais pour que cette protection puisse entrer en action, la Commission estime qu'une formalité préalable devra être accomplie par les époux : ce sera l'*enregistrement* de leur mariage.

Loin d'être injurieuse pour le droit coutumier indigène, la protection accordée au mariage coutumier monogamique confirme les dispositions les plus saines de ce droit, au moment où celui-ci se trouve incapable d'en assurer seul l'application.

Mais le décret ne tiendrait pas compte des dernières étapes de l'évolution s'il regardait l'accomplissement des coutumes comme une condition *sine qua non* de sa protection.

Dans les milieux ruraux, dits coutumiers, bien des coutumes apparaissent déjà comme rétrogrades. Que dire des centaines de milliers de détribalisés qui, vivant auprès du blanc, souvent nés dans les villes ou dans les agglomérations extra-coutumières, ont perdu tout rapport avec les milieux traditionnels. Quant aux mulâtres, si certains se font immatriculer et, dès lors, sont soumis au régime du droit écrit, la plupart restent soumis au droit indi-

gène sans être suffisamment rattachés à la société indigène pour en suivre la coutume. Enfin, parfois, l'élimination progressive des coutumes est hâtée parce que, sous l'influence du christianisme, la conscience des Noirs s'affine au point de se révolter contre le sens de certaines coutumes.

Par ailleurs, les indigènes en cause ne sont pas encore en état de se voir appliquer, *in globo*, tout notre droit écrit.

En présence de ces faits, le législateur s'est efforcé de procéder avec réalisme et mesure. D'une part, il n'a pas voulu exclure de sa protection le *mariage purement religieux*. D'autre part, respectant les coutumes saines et les garanties offertes aux unions par les milieux coutumiers encore assez cohérents, il n'accorde son appui aux mariages purement religieux que s'ils ont été contractés légitimement dans des *centres extra-coutumiers* ou dans des centres assimilés à ceux-ci par le Gouverneur.

Dira-t-on que, même dans ces limites, son intervention est indiscreète ou imprudente ? Non, car il entend protéger le mariage religieux, non parce qu'il est un fait religieux, mais parce qu'il est un fait *social*.

Le mariage religieux a, dans l'état actuel du droit coutumier, une base juridique certaine. Sans doute, l'autorité administrative devra-t-elle tenir compte des règles de fond des mariages religieux : l'indissolubilité peut en être une. Mais ce respect ne signifie pas abdication de l'autorité civile devant l'autorité religieuse. L'indissolubilité du mariage est en soi une conception essentiellement religieuse, chez les peuples claniques. De nombreuses nations chrétiennes la protègent par leur législation civile. Dans la société indigène ébranlée, ne pas respecter l'indissolubilité du mariage comme règle fondamentale de certaines espèces de mariages, librement consentis qu'on le remarque, c'est ouvrir la porte à des abus graves, c'est détruire d'un côté ce qu'on aura édifié d'un autre au prix de combien d'efforts et de sacrifices.

Pour qu'un mariage purement coutumier, ou coutumier et religieux, soit protégé, une condition est requise : l'*inscription* du mariage. Au regard de la législation positive, le mariage religieux, s'il crée un fait social, ne constitue pas un mariage légal. Il ne contient pas en lui-même un élément indispensable pour être reconnu, c'est-à-dire la preuve que les conjoints acceptent les conséquences légales du mariage. C'est pourquoi certaines formalités devront être accomplies par les conjoints qui désirent bénéficier de la protection légale. L'accomplissement de ces formalités aura pour effet de donner au mariage religieux un *statut légal* qui

n'impliquera pour les époux d'autres obligations que celles qui dérivent du décret.

La réforme des structures est, aujourd'hui, un sujet à la mode. Quiconque sait imaginer les présupposés sociaux et les répercussions civilisatrices d'une loi, reconnaîtra, dans le présent décret, le témoignage d'une conscience commune plus cultivée et le gage d'une législation matrimoniale humaine et largement inspirée par le christianisme.

Les principaux faits exposés dans ces pages rentrent dans le champ exploré par *Lumen Vitae*. Tout d'abord l'influence contraignante du milieu coutumier, ressortant surtout du dévergondage de beaucoup de Noirs détribalisés. Mais aussi la solidarité des divers aspects de ce milieu, ou si l'on préfère : l'interdépendance des milieux religieux, moral, social, économique... régis par la coutume. Modifier l'un, c'est nécessairement modifier les autres. Aussi serait-il imprudent de briser le cadre clanique tant que ne seront pas constituées des agglomérations capables de protéger l'institution primordiale qu'est le mariage. Dans l'entretemps, il faut, au rythme de la progression de la civilisation, travailler à la création et au perfectionnement d'un milieu constitutionnel qui consacrera les progrès de la conscience commune.

Si la pression — salulaire ou nocive — d'un milieu ressort de l'exposé précédent, le rôle de la liberté — rôle bienfaisant ou malfaisant — n'est pas mis en discussion. La désagrégation de milieux coutumiers, primitifs mais foncièrement sains, résulta, pour une large part, des excès d'individus sans conscience. En sens opposé, le missionnaire et le législateur qui interviennent pour faire prévaloir les orientations humaines d'une évolution institutionnelle, contribuent largement, par leur libre décision, à l'apparition d'un milieu nouveau.

A PROPOS OF A RECENT DECREE-LAW OF THE BELGIAN COLONIAL OFFICE

Influence of Environment in the Belgian Congo.

Action brought to bear or to be brought to bear in this Environment

The Belgian Colonial Office recently passed a decree for the suppression of adultery. To understand the import of this decree one must see it as the final term of a series of developments and the starting point of further progress. These historical reflexions provide an answer to the inquiry which *Lumen Vitae* has lately broached.

I. CUSTOMARY PRIMITIVE ENVIRONMENT ; ITS INFLUENCE ON MORAL AND RELIGIOUS LIFE. — Among the blacks, the *clan*, not the family, was the first community ; it comprised all the descendants of a common ancestor or ancestress. The family had only a biological function.

Exogamy is a fundamental law among the Congolese. The marriage contract was arranged by representatives of the respective clans of the man and the woman. The institution of marriage secured the maximum of fecundity and stability for their union. Indissolubility was not a law, but there was only one valid reason for breaking the bond : sterility. Adultery met with severe punishment. In this way, the customary primitive milieu safeguarded a basic morality by which this society was able to continue in existence.

Polygamy was frequent among the blacks. Nevertheless, monogamy was always present on a very large scale ; it was often held in high esteem by the natives themselves.

II. PROGRESS MADE IN IMPROVING AND TRANSFORMING THE CLAN BACKGROUND BY CHRISTIAN ELEMENTS. — Although sound, the institution of marriage among the blacks was in need of improvement. The parents were not the real educators of the children. In particular, the wife was too overburdened with work ; too little respect was paid to her by the husband. Under such conditions she could not be an educator enjoying full authority. Moreover, from the economic viewpoint, the family did not have sufficient independence in relation to the clan.

The coming of Christianity tended to transform morals, ways of life and a certain number of institutions.

In marriage matters the missionaries are careful to uphold all the good in the ancient customs. However, the religious aspect predominates. Thus we have Christian marriage based on the old customs, or, if you like, customary marriage amended by Christian principles.

In many districts this developed form of customary marriage is now incorporated in native law and is given the same protection as the customary primitive marriage.

The position of the Christian family is very different from that of the pagan family. The Christian parties are conscious of having come together not for clannish biological reasons, but for a higher purpose. Work is more equitably divided, the man is the chief economic producer. The dual ownership of property acquired after marriage gives the family protection against any excessive ascendancy of the clan. The parents are the real educators of their children.

III. DISINTEGRATION AND DEMORALISATION IN THE CUSTOMARY ENVIRONMENT. POSITION OF AN INDIVIDUAL WITH OUT THE SUPPORT OF MORAL BACKGROUND. — The development from a basically sound native marriage to Christian marriage is an ideal not always attained.

Some Europeans who go into these regions do not respect the morality upheld there. The natives working for them follow their example. On the other hand, colonisation is leading to large concentrations of peoples. These new centres are attracting the natives. They become isolated and are deprived of the moral support of their accustomed surroundings. The bad influence

of these centres eventually contaminates the blacks who have stayed behind in the native districts.

IV. LEGISLATION TO HUMANISE THE DEVELOPMENT OF INSTITUTIONAL ENVIRONMENT. — It may be seen from what has been said that the Congo is at the moment undergoing a crisis in matters of marriage. The time has come for the Law to intervene and make sure that beneficial steps are taken.

To understand this legal intervention we must remember certain facts. Three sets of statutory law exist in the Congo : one for Europeans, one for natives in their own local areas, one for natives in the newly formed habitations.

Moreover, various kinds of marriage are found in the Congo :

I) marriage according to written law, i. e. contracted to the Civil Code, Bk. I.

II) assimilated to the above by positive law, marriage which has resulted in a family of which the man has been registered or has had himself registered.

III) marriage (monogamous or polygamous) according to native law.

IV) religious marriage, i. e. contracted according to the laws of the religion professed by the partners.

The reader will now understand the provisions of the present decree.

1. The decree obviously protects the first two kinds of marriage.

2. As for ancient customary marriage the law intends only to protect the *monogamous* marriage, excluding the polygamous marriage which is regarded as an anachronism. However, judging that the conscience of the populace is not yet sufficiently enlightened on the matter, the law does not proscribe polygamy.

The legislator protects in this decree both the purely customary marriage and that amended by Christian principles, on condition that both parties register their marriage.

3. Finally the legislator protects the purely religious marriage which takes place without an ancient customary rites. It was unreasonable to require that these be carried out in the new centres of population or in those places where the more civilised natives have dropped retrograde habits. However, in desiring to preserve sound customs, the lawgiver does not grant protection to the purely religious marriage unless it be celebrated lawfully in places outside the native localities.

When certain formalities are gone through, the religious marriage receives legal status, the condition of legal protection.

This piece of legislation is wise and moderate. It does not interfere with the essence of religious marriage. It respects it. Consequently, since indissolubility is fundamental to such marriage, the civil authority is bound to respect it. Such respect is a necessity for moral progress in the native community.

CONCLUSION. — The main facts given here give an answer to the inquiry of *Lumen Vitae*. We have seen the restraining influence of the ancient social context. We have seen how the different aspects of these milieus are all interdependent...or, in other words, how the religious, moral, social, economic backgrounds are interdependent. A change in one involves a change in all. Finally, we have seen the need for transforming the institutional environment by degrees.

Retour aux valeurs chrétiennes en Grèce

L'Union Chrétienne des Intellectuels Grecs

par Stavros Michel PLAKIDIS

*Professeur d'Astronomie à l'Université d'Athènes,
Directeur de l'Institut astronomique de l'Observatoire national d'Athènes*¹

I. DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA REVUE « AKTINÈS »

En janvier 1948, la revue *Aktinès* publia, à l'occasion du dixième anniversaire de sa fondation, un numéro spécial ; 90.000 exemplaires furent diffusés à travers toute la Grèce.

Cette brochure contient les messages de savants, d'écrivains et d'intellectuels éminents du monde entier qui, répondant à une invitation de l'Union Chrétienne des Intellectuels, dont *Aktinès* est l'organe, expriment leur accord avec la *Déclaration* des savants, écrivains et artistes grecs. Plus de quarante personnalités ont participé à cette manifestation. Citons : Robert Millikan, Ed. Milne, George Thomson, A. Boutaric, R. Biot, P. Lecomte du Noüy, Henry Bordeaux, Paul Claudel, André Maurois, Daniel-Rops, L. C. Douglas, Gustave Mie, A. C. Morrison. Voici le texte de cette déclaration :

DÉCLARATION

Nous, soussignés, hommes de science et hommes de lettres de Grèce, croyons de notre devoir de proclamer publiquement nos convictions quant aux directives que doit suivre le Peuple Hellène s'il veut résoudre les grands problèmes

1. Né à Constantinople en 1893, M. PLAKIDIS termina ses humanités à la *Grande École de la Nation Grecque* du Patriarcat. De 1911 à 1915, il étudia à la Faculté des sciences de l'Université d'Athènes. Depuis 1915, il est attaché à l'Observatoire d'Athènes. De 1925 à 1930, il travailla aux Observatoires de Greenwich, Cambridge, Paris. En 1931, il devint docteur ès sciences. — Ses travaux scientifiques sont relatifs aux questions de la latitude géographique, des comètes, des grandes planètes etc... — Adresse : Revue *Aktinès*, KARYTSI 14, Athènes, GRÈCE (Note de la rédaction).

de la vie humaine, surmonter par là les difficultés de l'heure présente et réaliser ainsi la reconstruction spirituelle et matérielle de la Nation.

Par les recherches objectives et impartiales de la science, à laquelle chacun de nous a consacré toutes ses forces, par notre contact avec la vie littéraire, les arts, la culture en général, et après avoir analysé les données de l'expérience humaine et de l'histoire contemporaine, nous avons abouti aux conclusions suivantes :

1. L'avenir de l'humanité, comme celui de notre pays, dépend avant tout de la solidité des fondements spirituels que l'homme moderne placera à la base de sa vie, et sans lesquels il n'est point de civilisation véritable.

2. Ces fondements, l'homme ne peut les poser s'il ne puise dans les trésors que lui offre le christianisme — les valeurs chrétiennes, la foi et la morale chrétiennes. Renoncer à ces valeurs, c'est renoncer à l'espoir de dépasser le présent en quête d'un avenir meilleur.

3. La négation des principes chrétiens est même contraire aux conclusions d'une étude réellement impartiale et critique des grands problèmes humains, aux conclusions auxquelles aboutissent les enquêtes de la science contemporaine, menées sur le seul plan scientifique, avec des méthodes rigoureusement scientifiques, et un esprit authentiquement scientifique. Les progrès de la science — qu'il s'agisse des sciences positives, physiques et biologiques, ou des sciences morales — ont établi que la prétention de présenter la science comme réfutant la foi chrétienne est dépourvue précisément de tout fondement scientifique : nul n'a le droit de transposer la science sur le plan métaphysique et d'user de son nom et de son autorité pour alimenter une polémique antichrétienne. D'autre part, le rejet de l'esprit chrétien au nom so-disant de l'art et de la création artistique, loin d'être une exigence de l'inspiration créatrice, porte, au contraire, grand tort à l'art et le fait déchoir de la place prééminente qui lui revient au sein d'une civilisation véritable.

4. La série d'échecs et de déceptions qui a marqué ces dernières années a mis en relief l'impérieuse nécessité d'un redressement complet, social et économique : elle nous a clairement montré que le triomphe du droit, des valeurs morales, de la justice sociale n'est possible que lorsque la vie des individus et de la société s'alimente aux sources vives de la foi chrétienne ; lorsque les prescriptions morales de cette foi vont puiser la force de s'imposer à l'intérieur même des âmes. A défaut de cette force vivifiante, les aspirations les plus nobles, et les formes morales les plus belles, ne sont que chimère et source d'amères déceptions.

5. Enfin, la formation de l'individu, et plus spécialement l'instruction et l'éducation des jeunes, si elles ne sont imprégnées du respect des valeurs chrétiennes, aboutissent à un échec inévitable : le tarissement de la vie spirituelle de la jeunesse et la dépravation morale en sont alors les conséquences certaines. Par contre, l'idéal culturel chrétien offrira une base solide et un gage de réussite à tous ceux qui s'efforceront de résoudre le problème de la formation humaine de nos contemporains.

Les conclusions présentes coïncident avec le revirement qui se manifeste dans les milieux scientifiques et intellectuels et qui s'exprime solennellement de par le monde entier par les déclarations réitérées des plus grands maîtres de la science et de la pensée contemporaine. Quoi qu'il en fût autrefois, la

science aujourd'hui — et l'art aussi — ont appris à respecter la foi chrétienne et son incomparable puissance créatrice. Le Peuple Grec doit tenir compte de cette évolution ; il ne doit plus se fier à des conceptions surannées sur les rapports qu'entretient la science avec la foi et la morale chrétiennes. Il faut qu'il sache que le retour à la foi chrétienne, à laquelle se trouvent associés l'existence même de la nation et vingt siècles de notre histoire, s'accorde pleinement avec les conclusions les plus récentes de la science ; que cette foi enfin garantit seule la solution des immenses problèmes de notre époque, et nous trace ainsi impérieusement la voie de la vie et de l'avenir.

SUIVENT 181 SIGNATURES DONT CELLES DE :

- 26 professeurs et chargés de cours des Facultés des Sciences des Universités d'Athènes (19 signatures) et de Salonique (7 signatures) ;
- 57 professeurs et chargés de cours des Facultés de Médecine (51 pour Athènes, 6 pour Salonique) ;
- 9 professeurs et chargés de cours des Facultés des Lettres (6 pour Athènes et 3 pour Salonique) ;
- 5 professeurs des Écoles d'Agronomie (3 pour Athènes, 2 pour Salonique) ;
- 14 professeurs et 2 chargés de cours de l'École Polytechnique d'Athènes ;
- 17 personnalités médicales, chefs d'hôpitaux, etc... ne faisant pas partie du personnel enseignant de l'Université ;
- 20 personnalités artistiques et littéraires ;
- 21 directeurs de diverses institutions et associations, professeurs d'écoles supérieures, etc...

II. LE CHEMIN PARCOURU DURANT CES DIX ANNÉES

Il y a dix ans, lorsqu'en janvier 1938 le lancement d'*Aktinès* fut décidé, le succès de l'entreprise paraissait des plus problématiques. C'était, en effet, une tentative audacieuse que de publier une revue, dont le but était de manifester les convictions d'intellectuels grecs affirmant les valeurs spirituelles de la foi chrétienne. N'oublions pas que le parti-pris contre la foi chrétienne s'était largement propagé en Grèce et que, de plus, il s'agissait de s'exprimer en une langue aussi peu répandue que le grec moderne. C'est pourquoi le tirage de 3.000 exemplaires, prévu pour la première édition d'*Aktinès*, paraissait plus que satisfaisant.

Et pourtant, en quelques jours, les 3.000 exemplaires furent écoulés ; un deuxième tirage du premier numéro fut nécessaire.

Le peuple grec est resté foncièrement chrétien. N'a-t-il pas été, la plus grande partie de son histoire, sous l'influence du christianisme ? Toutefois, il n'échappa point à la propagande matérialiste des dernières années. Les conceptions matérialistes de Büchner, de Haeckel, des biologistes transformistes, celles aussi de Renan,

de Nietzsche apparurent au peuple grec le dernier mot de la science. Le peuple grec se trouva devant le dilemme ou de nier sa foi afin d'éviter la prétendue contradiction avec les derniers progrès de la science, ou bien de conserver une foi opposée à la recherche scientifique.

L'Union Chrétienne des Intellectuels entreprit, dès sa fondation d'éclairer le peuple grec en cette matière. Son organe fut la revue *Aktinès*.

Revue littéraire, scientifique, artistique et revue d'actualité, *Aktinès* montre au peuple grec que la recherche scientifique n'est jamais et ne peut jamais être en contradiction avec la foi chrétienne. De cette façon, elle ouvrit à maintes reprises aux intellectuels des horizons nouveaux, même dans le domaine de leur spécialité.

Des travaux y sont publiés sur les problèmes de physique moderne, de philosophie, de psychologie médicale, de biologie et, en général, sur l'orientation et les recherches scientifiques les plus caractéristiques de notre époque.

L'Union Chrétienne des Intellectuels fut fondée au mois d'août 1937 par un petit groupe d'intellectuels représentant les sciences enseignées à l'Université (à l'exception de la théologie) et à l'École polytechnique.

Son objectif est d'unir les intellectuels croyant au Christ et de faire connaître l'harmonie des relations existant entre la doctrine chrétienne et la science véritable.

Aujourd'hui l'Union compte plus de mille membres « ordinaires » et « adhérents » : professeurs d'Université ou d'autres Écoles supérieures, savants distingués de toutes branches...

Ses conférences attirent toujours un auditoire choisi. Elles ne sont pas annoncées publiquement mais des invitations sont envoyées sur demande. Ces auditeurs participent activement à l'œuvre de l'Union.

Mais l'Union ne se borne pas à définir les relations de la science et de la foi chrétienne. La guerre menée contre celle-ci au nom de celle-là ne fut qu'une manifestation particulière de la mentalité de l'époque. Ce n'était pas la seule ni même l'essentielle. Le mal était plus profond et plus répandu.

Aussi, les fondateurs de l'Union cherchèrent-ils, dès le début, à explorer les bases de la civilisation moderne, tant en Grèce que dans le reste de l'Europe.

Le tout premier article d'*Aktinès* — qui exposait le but de la revue — était intitulé "*Απρηγος, Reniement*". Depuis lors, ce terme caractérise, en Grèce, le fondement spirituel de la civilisation européenne moderne. Prenant donc pour cible le reniement des valeurs spirituelles, *Aktinès* engagea le combat.

Dans l'entretemps, la guerre recouvrit toute l'Europe de son horrible vague de barbarie. Les maux qui s'ensuivirent et furent particulièrement cruels en Grèce, provoquèrent une étude plus approfondie de l'édifice de cette civilisation moderne qui s'écroulait brutalement au moment où il atteignait son sommet. Il s'agissait de le réédifier sur des bases nouvelles.

Cette recherche aboutit à certaines conclusions résumées ci-dessous ; elles constituent les principes fondamentaux de l'U. C. I.

Le fondement caractéristique de la civilisation européenne moderne est le reniement des valeurs spirituelles, opéré à l'époque de la Renaissance et généralisé au cours du siècle dernier.

D'autre part, nous assistons à la banqueroute complète de l'homme moderne, en dépit de tous les progrès de la science et de la technique, en dépit de l'amélioration des conditions matérielles d'existence.

Il y a, de toute évidence, une relation de cause à effet entre ces deux phénomènes. C'est le triomphe de l'incrédulité, qui est la cause de notre triste état actuel. En conséquence, l'humanité ne trouvera son salut qu'en remettant à la base de sa civilisation la foi chrétienne. Le christianisme, de son côté, doit prendre conscience de ses responsabilités ; il doit servir de fondement à une civilisation vraiment saine. L'Union l'appelle « civilisation chrétienne ». Nous l'appelons *chrétienne*, pour montrer que seule la foi chrétienne peut servir de fondement ; nous l'appelons *civilisation*, pour montrer deux choses : le christianisme doit influencer tous les aspects de la vie personnelle et collective ; secondement, cet effort se fera par les voies de l'esprit, non par celles de la force ; donc, non point par le pouvoir du gouvernement, par la politique. *Aktinès* engage les croyants de Grèce à influencer la vie politique en général, mais elle leur conseille aussi de s'abstenir de toute immixtion dans les partis politiques. Cela ne l'empêche pas de constater que le communisme, étant une conception matérialiste de la vie est, par cela même, aux antipodes de la conception chrétienne de la vie, tout matérialisme étant la négation totale des fondements de la foi chrétienne.

Contribuer à créer une civilisation basée sur le christianisme intégral de l'Évangile, tel est l'objectif de l'U. C. I.

Le fruit de l'étude effectuée au sein de l'Union fut le manifeste adressé au peuple grec à l'occasion de la Noël 1946.

L'Union poursuit son travail en approfondissant les principes de la civilisation chrétienne, notamment dans les articles d'*Aktinès*.

En outre, dans les plus importantes villes, les amis de la Revue ont constitué des cercles d'études *Aktinès*, afin de collaborer plus.

activement à cette œuvre civilisatrice, afin aussi de diffuser le plus possible la Revue et ses idées parmi le public cultivé.

Chaque mois des conférenciers distingués, professeurs d'Université et autres savants, se chargent de présenter les progrès de la science, ainsi que le fondement spirituel dans les divers domaines. En même temps s'effectue un travail systématique pour diffuser une culture générale et synthétique. L'Union a fondé l'*École des études générales* qui enseigne les principes généraux de toutes les sciences d'un point de vue chrétien.

Une autre manifestation de cette œuvre civilisatrice est le « ravitaillement spirituel » du peuple grec par la diffusion d'une saine littérature. La maison éditrice « Damascos », fondée récemment, a commencé l'édition d'ouvrages, littéraires ou autres, inspirés par la pensée chrétienne, ainsi que la traduction des livres étrangers de même inspiration.

Dans le domaine qui lui est propre, l'Union collabore fraternellement avec l'œuvre bien connue de la Confrérie missionnaire des théologiens « Zoe » et avec d'autres Associations, telles que l'Union Chrétienne des Étudiants, l'Union Chrétienne de la Jeunesse Ouvrière, la Confrérie Missionnaire des Femmes « *Εὐσέβεια* », etc...

Que compte faire l'Union dans l'avenir prochain ?

Étudier la propagation de la pensée et de la civilisation chrétiennes ;

— s'efforcer systématiquement d'édifier la civilisation chrétienne en appliquant les principes chrétiens à la société ;

— enfin, étendre ses contacts avec des Mouvements similaires de l'étranger, afin de travailler en collaboration avec tous les chrétiens, à résoudre les problèmes de la civilisation chrétienne.

RETURN TO CHRISTIAN PRINCIPLES IN GREECE

I. THE TENTH ANNIVERSARY OF THE DECLARATION OF THE « CHRISTIAN UNION OF GREEK INTELLECTUALS ». — The January number, 1948, of the Greek review *Aktinès* publishes reports from scholars throughout the world, expressing their agreement with a declaration promulgated by the Christian Union of Greek Intellectuals. This recent manifesto leads us to read once more the still topical declaration. What does it say ? Substantially it gives norms for the solution of great problems of vital importance. The future of civilisation, it says, depends primarily on solid spiritual foundations which Christianity alone provides. Those who reject Christian principles in the name of science or art are in error. The disasters and mistakes which have

multiplied in recent years, in a world in which technology has accomplished wonders, prove the need for a complete readjustment ; but it is only by a return to Christianity that mankind will find the indispensable spiritual principles. Especially those people charged with education must be convinced of this. They must see that a Christian training is given to the young. The declaration adds that these principles are recognised nowadays by thinkers, scholars and artists throughout the world.

The notion that science is incompatible with faith is a myth.

II. THE GROUND COVERED IN TEN YEARS. — In January 1938 the first appearance of *Aktinès* seemed to be a rash venture. How would a public imbued with the materialistic theories of Büchner and Haeckel and the ideas of Renan and Nietzsche accept a review the aim of which was to make known the opinions of Greek intellectuals convinced of the spiritual value of the Christian faith ?

Aktinès is a literary, scientific and artistic review ; it informs the Greek people that scientific research cannot be and is not in opposition with Christian faith.

The Christian Union of Intellectuals, whose organ it is, was founded in August 1937 by Professors of the various faculties of the University — that of divinity excepted — and today has a membership of over a thousand. Its object is to bring together the intellectuals who believe in Christ, to show the harmony that exists between Christian teaching and true science ; and to work for a renewal of Christian civilisation.

The Union has inquired into the causes of the evils from which the world suffers. It considers the main cause to be the denial of Christian principles which took place at the Renaissance and which influenced all modern civilisation. Consequently, it would promote a return to Christian civilisation. The word « Christian » is taken to mean the Christian faith as source of inspiration. The word « civilisation » means two things : that the Christian faith must animate all life personal and collective and the whole of culture ; and the renewal has to be effected by minds, not by force or politics.

The Christmas declaration of 1946 is the fruit of the early efforts of the Union, which continues its work by going into the factors of Christian civilisation, especially by articles in *Aktinès*.

Aktinès groups are established in the chief towns, where the members collaborate in the researches undertaken by the review and help in enlarging its circulation. Every month distinguished lecturers explain to select audiences the progress of science. At the same time the Union endeavours to diffuse a general Christian culture... and with this in view has founded a School of General Studies.

The recently founded publishing house of « Damascos » is engaged in the diffusion of Christian works.

Within its domain, the Union collaborates with various Christian associations. It desires to make more contacts with Christian movements abroad in order to work with them for a renewal of Christian civilisation.

The Catholic Evidence Guild in the United States

by W. H. RUSSELL, PH. D.
*The Catholic University of America, Washington*¹

I. HISTORY OF THE CATHOLIC EVIDENCE GUILD IN THE U. S. — TRAINING OF THE SPEAKERS

Catholic Evidence Guild work is but one small phase of the apostolate to the non-Catholic in the United States. That apostolate is a vast program and is producing results. In the total area touched by this apostolate, the Evidence Guild covers only a tiny sector, yet the Guild has supplied a spark which ignited in many sectors.

Due to a flux in procedures and to a change in personnel it is not easy to define Evidence Guild work. Originally it meant the preparation of the laity to speak on religion in the parks of the cities. Today the impression is gaining that Guild work is a function of the clergy.

The name, Evidence Guild, comes from England. There the work was begun in 1918. However, the idea of reaching the non-Catholic through street preaching on the part of the laity started in the U. S. in 1916 at Boston. Two converts from Judaism, Mrs. Avery and Mr. David Goldstein, formed the Catholic Truth Guild. Later the name was changed to Catholic Campaigners for Christ, a title that fits American psychology. Mr. Goldstein had an auto

1. Rev. W. H. RUSSELL has been teaching religion for twenty-eight years as a priest. He is completing his seventeenth year at the University of Washington. Before coming there, he was principal of a high school for boys in Dubuque, Iowa. He has been in the Evidence Guild work for sixteen years. At the University, he teaches Religion in the undergraduate department and in the graduate department. — Works : *Your Religion* (1924), *The Bible and Character* (Doctoral dissertation, 1934), *Christ The Leader* (1935), *Chats with Jesus* (vol. I, 1941), *Jesus the Divine Teacher* (1944). — Address : The Catholic University of America, Washington, D. C., U. S. A. (Editor's note).

so built that he could speak on a platform which opened out of the back of the car. He travelled in all parts of the U. S., speaking in parks or on streets, in cities and in small villages. Mr. Goldstein is still active in the work ¹.

The first two American Catholic Evidence Guilds began at the same time in 1931 in the diocese of Baltimore, one in the city of Baltimore and one in the city of Washington. By 1932 the Guild was functioning in four cities in the State of Oklahoma, more than a thousand miles west and south of Washington. In 1934 a start was made in Detroit, Michigan. By 1935 laymen were on the streets in Evidence work in Buffalo, N. Y. and in Philadelphia, Pa. In New York city a group of laymen were prepared to go on the streets by 1935 but were unable to secure episcopal permission. Later, other cities made a start, but the effort faded and died out, except in New Orleans in the South.

It is not an impressive picture, if one is interested only in figures. A start in nine places in four years and not all of them permanent. However, the *idea* took root, and blossomed in various colors. I mention the period 1931-35, because it was the most fruitful period in enthusiasm and in literature stressing the idea ². It was the period of agitation. Chronologically speaking, one might make the following division: from 1931 to 1940 the Guild was mainly a lay activity. From 1941 on, due to the war and to other factors to be mentioned later, the Evidence Guild activity, with some exceptions, has been clerical.

If we regard the Guild as a lay activity we naturally wonder how the speakers are prepared. There are no reliable statistics for every section of the country. New York had its own guide book for speakers. The most widely used book for equipping lay apologists was authored by the publishers, Maisie Ward and Frank Sheed ³. Both of them are experienced speakers in England and in the United States. Probably the most significant section of their volume is the Introduction to the recent editions. It shows that «proof has ceased to be the apologist's principal weapon», that «the work of showing what a doctrine means is the speaker's principal occupation on the platform», that one must talk to

1. Cf. *Campaigners for Christ Handbook*, by David GOLDSTEIN. Thomas Flynn and Co, 62 Essex St., Boston, Mass.

2. Cf. *The Catholic Evidence Guild*, by Edward J. HEFFRON. National Catholic Welfare Conference, 1312 Massachusetts Ave. N. W., Washington, D. C. This pamphlet contains the literature of that period.

3. *Catholic Evidence Training Outlines*, compiled by Maisie WARD and F. J. SHEED, 3rd ed., 1935. Sheed and Ward, 63 Fifth Ave., New York.

the crowd « as though one were talking to totally uninstructed Catholics ». Proof is to be replaced by the method of exposition, of getting the crowd to look at the beauty, the value of the doctrine. The aim is : Do not become involved in an argument. Indifference confronts the speaker, at least in the cities, and he must make the crowd *want* the doctrine.

The contents of the Sheed book are divided into two sections. The first, for junior speakers, lists twenty-four subjects and shows how to treat them. We find such titles as Marks of the Church, Holiness, Bible, Supremacy of the Pope, Mystical Body, the Sacramental Principle, the Catholic Moral System, Purgatory. The senior section has forty-nine subjects, such as Indifference, Faith and Reason, Miracles, Revelation, Redemption, the Development of Doctrine, Comparative Religion, Evil. Two years at least are required to cover this Sheed volume. It is also presumed that the Guildsman constantly studies the New Testament.

Techniques in the training of a speaker, or a methodology, are also supplied in the Sheed work. But they are not always adhered to. Meetings of the Guild are held once or twice a week. The priest director first lectures on the subject which all are studying together. Meanwhile a single subject has been assigned to one or more speakers. The tyro composes his own talk on his subject, delivers it at the Guild, and is heckled (interrupted, diverted) so that he may acquire poise and control of temper. Senior members show him wherein his speech is weak, from the point of view of effectiveness with the crowd. A prospective speaker will go through six to twelve months of training before he appears in public. Before he appears in public he is required to pass an examination on his subject. At first he is licensed to speak, and to take questions in the park, only on his particular subject. If he is successful he may soon be licensed to speak on a second subject. A chairman of an outdoor meeting is one who has been licensed to speak on all subjects.

At the meeting in the park the chairman presides. He may be either a priest or a layman. He opens the meeting and draws the crowd. Usually he has three other speakers with him. There is a movable stand, raised about two feet above the ground, and in front the words are painted : Catholic Evidence Guild. A small crucifix is on a rod which rises about two feet above the head of the speaker. After collecting a crowd, the chairman puts his first speaker on the stand for a speech of ten or fifteen minutes. He may remain on the stand half an hour or, if he receives no questions, come down immediately after his speech. The chairman

may remove the speaker if the latter is not doing well. In turn, come the second and third speakers. At the end the chairman sums up the various points and answers general questions. Two hours have thus elapsed.

The location of the park has much to do with the nature of the discussions. City crowds ask different questions than do the country audiences. Many Europeans are acquainted with Hyde Park in London. Likewise many Americans have come to know of Franklin Park in Washington. It will be described later. In the northern cities meetings are held only in the summer months. In southern districts of the U. S. meetings can continue throughout the year. In some places meetings are held only in the afternoon ; in others, in the evenings. In Washington we open each year on Good Friday with an explanation of the Stations of the Cross, a picture of each Station being held up near the speaker's stand.

The spiritual side of Evidence training is important. The theory is that a speaker must spend one hour before the Blessed Sacrament for each hour that he speaks in the park. Guild members make retreats together and may have monthly Mass and Communion together.

It is not easy to discover and to train an effective lay speaker. And by the same token many priests are not effective park speakers. Womens' voices generally are not good for outdoor speaking. Some of the potential speakers may have had solid instruction in religion ; others may have had very little. Much depends on the talent of the layman, but even talented individuals may not be effective speakers or capable at handling a park crowd. In some Guilds the priest director may not be a good instructor. He may not be able properly to train a speaker. The training which a priest or seminarian (only third and fourth year seminarians speak) receives in the seminary is good as far as content is concerned but not good in regard to the method of imparting that content. From pulpit to park is a shattering transition for many priests. Priests are not accustomed to have people walk away from them while they are speaking. This happens constantly in the park. It requires some degree of humility to stand up in a park, to shout to the air for three or four minutes, till a crowd gathers, and then to see a man saunter up to the stand, stop, listen a minute, and lackadaisically pass on. Moreover, once having gained the crowd, the speaker must *hold* it, for there may be other competing groups in the park. The seminarian soon discovers that Tanqueray the theologian, never envisioned the manner in which objections are worded in the park. Not infrequently there is a test of control

of temper. Quite generally the crowd appears apathetic as the speaker progresses. But if questions arise spontaneously from the crowd the size of the audience increases immediately. Many in the crowd are interested only in a battle of wits.

City audiences are more vociferous than a rural audience but are less interested in religion as such. In the South, in rural districts there is bigotry of course but also a genuine religious feeling. In the cities one finds everything, but especially little gods, that is, superior sophisticates. Yet the average American audience has a sense of fair play. It is said that American audiences are much more respectful than British audiences. Any sincere speaker is respected. In the cities, the majority of any crowd are generally favorable to the speaker on the stand of a Catholic Evidence Guild.

The spring time of the Evidence Guild was 1931-35. Since then, numerically considered, the Evidence Guilds as a lay activity have not grown to any great extent. It is doubtful if the Guild will survive as it was originally planned. Today seventeen years after its inception, the Guild is functioning under its original name in only half a dozen large cities. Lay speakers have not been developed. There are sporadic efforts to secure and train lay speakers, but not persistent, well-planned efforts.

Many explanations might be offered. In the background one must visualize certain attitudes toward the idea of street preaching. Traditionally in the U. S. the Irish have considered that speaking in public on matters of religion is a function of the clergy only. That opinion is gradually changing, but it constituted a real difficulty in the path of the Guild. In the northern cities the bishops as a whole have been rather cold toward the project of street preaching. Hence when a young and enthusiastic priest seeks to form an Evidence Guild he may not meet hearty cooperation. Street preaching in itself is not easy, especially in the cities. Many priests as well as laymen feel incapable of meeting the park hecklers and sophisticates. Sometimes street preaching is looked at as a little beneath one's dignity. There is an unfortunate attitude that it cheapens religion. There is no inflation of the ego in the park, and few polite compliments. Moreover, zealous city priests are extremely busy and cannot find the time to give the necessary preparation to the laity. In the U. S. young priests are moved frequently from parish to parish. In this way continuity in a Guild program is lost. Likewise the young laity move frequently from city to city, and the young husband may have to go to night school, or if he is a teacher he may have to supplement his earnings by extra work.

In this article I am considering only street preaching. However, other cognate forms of the apostolate to the non-Catholic must be taken into account when one asks why there is not more street preaching. Work on the radio has come to absorb much of the time and the talent among the clergy. In every city there are local stations which allot time to religious programs. And the practice is developing of having famous clerical leaders put talks on religion on records and these records are sent to small stations. In some places the Evidence Guild uses the local radio. Finally, convert classes in any city parish are sometimes quite large. Hundreds of priests are put under a heavy strain with convert work.

When one asks what have been the results of the Evidence Guild activity, any experienced Guildsman will answer quite frankly: «Very little.» He knows that the questioner is looking for statistics. Evidence Guild work is such that statistics cannot be kept. By and large the city Evidence Guild is not an efficient means of bringing converts into the Church. The rural areas are much more fertile. One summer the Washington Guild was asked to put on a two weeks' program, six nights a week, in a small parish in the State of Virginia thirty miles below Washington. The mechanical device of a loud speaker was used so that people could hear in nearby homes. As a result, nine converts were obtained, more than the Guild had had in the large city of Washington in two years. In 1935 Mr. Goldstein could claim 250 converts from one season's tour throughout the country. In the State of Oklahoma the number of converts since 1932 has mounted into the hundreds. At present the number of converts to the Church in the U. S. will run to over 100,000 annually. In relation to that number the Guild converts do not seem significant. But the start toward conversion is often made through listening to the Guild. Moreover, many a lapsed Catholic has found his way back into the fold through Guild activity.

II. THE CONSEQUENCES OF GUILD ACTIVITY

On the surface the story of the Guild may appear as a failure. Actually the Guild has succeeded gloriously. To measure the consequences of Guild activity one must attempt to ascertain a change of mind in regard to apostolate to the non-Catholic. Today the Church is making an earnest effort to carry the Faith to non-church-going people. The Guild had no small part in the development of that attitude. One has to seek to picture what two strategic cities, Baltimore and Washington, accomplished in the matter of

molding the clerical mind. The story is interesting. Its ramifications will carry us away from our name of Evidence Guild.

In Baltimore the Guild began with a zealous diocesan priest and half a dozen men and women. At first they talked in jails. Then they opened a « pitch » or stand on Saturday nights in one of the city markets. Then they spread to a Sunday afternoon stand in one of the city parks. The work went along quietly. It was tolerated, never strongly encouraged on the part of ecclesiastical authorities.

In Baltimore the Sulpicians conduct the oldest seminary in the country for diocesan priests. Fifty dioceses are represented among the students. Gradually these seminarians heard about that small band of zealous laity talking on the streets. Encouraged by the head of the seminary the students began to take an interest in the work. They came down to observe the speakers in the park. Soon they were asking why they should not participate. In the breasts of those future priests a spark was ignited. Before long they were active members of the Guild. Today the Guild in Baltimore is entirely in the hands of the seminarians. From the seminary the young priests carried the idea and their experience into the South, the Middle West, and into dioceses of the north-eastern U. S. One of the original lay members, fortified by experience gained in the Guild, is now American head of the press agency known in Europe as *Correspondance Internationale Pro Deo*.

In Washington the Guild originated, not from a parish, but from the personnel around the Catholic University and from some of the laity in the city. Continuity was maintained by the fact that members of the faculty continued as directors year after year. Surrounding the University, the various Religious orders and communities have their houses of study. Some of them have their own seminaries. One Community was especially interested in the Guild from the first — the Paulists. A Paulist was one of the original founders. As the Guild grew, students from the University seminary and from the Augustinians, Carmelites, Friars of the Atonement, Marists, Oblates of St. Francis de Sales, Redemptorists, and Vincentians (Lazarists) became participants. But the mainstay of the Guild has been the Paulists. Moreover, priests come to study at the Catholic University from all parts of the U. S. Many of them have spoken for the Guild and have thus become imbued with the notion. No one can measure the inspiration that has gone from Washington to every diocese in the country. For instance, in the summer of 1947 a young priest from San Francisco, over 3,000 miles from Washington, had his first taste of street preaching while studying at the University. He became a « convert » to the idea.

III. DESCRIPTION OF THE WASHINGTON GUILD

By way of a return to our subject proper, a description of the Washington Guild may help to complete the picture for the reader.

Seventeen years ago a young and enthusiastic group set up a practice «Pitch» or stand on the grounds of the Catholic University. A few friends and some University students were there to act as hecklers. A University professor spoke from the wooden stand, as also did his wife who, until sickness struck her down a few years ago was one of the most effective speakers the Guild has had. Two young men, recent college graduates, made their initial speeches. A young college girl graduate was there, hoping to become a speaker. She did not then know that one of the two youngmen would be her future husband and the first president of the Guild. They married, moved out of the city in 1936, but returned in 1942. Although now a busy college professor, a writer, and the father of six children, he is the present president. Two diocesan priests, members of the University faculty, and one of them the original director, are the only survivors of the first priest members.

Not all members of the Washington Guild engage in street preaching. At first some of them conducted religious services in the jails. Others who have never appeared on the stand hand out literature in the park. Two older men who have never spoken are effective at persuading lapsed Catholics to return to the Church. Another, a lay professor at Catholic University, never speaks but, being a physicist, has spent hours at a time on the benches in Franklin Park showing small groups that there is no conflict between science and religion. Some of the women members have devotedly taken care of all correspondence and have contributed especially by their prayers and have managed the social activities of the Guild. While there are only nine lay speakers regularly available, the total membership is 35 lay members.

It is also interesting to note how the small Guild group has acted as a haven for other spiritual activities in the city of Washington. The first offshoot of the Guild was the establishment of a Third Order among the Capuchins for the deepening of the spiritual life of the Guild. The Washington Nocturnal Adoration Society springs from the Guild and has been in existence fifteen years. Annually Holy Thursday is spent as a day of recollection for all members, for the Guild opens in the park on Good Friday. The weekly Thursday instruction class has been in continued existence for seventeen years. And for the same time the Guild

has met each fourth Sunday of the month for Mass and Communion. Two members of the Guild have become Sisters and one a priest.

Franklin Park is ideally situated for Guild purposes. It covers a large square in the middle of the city, not far from the White House where the President of the U. S. lives. The park has broad walks, many shade trees and seats. Hotels surround it. Traffic by the park is heavy even on Sundays. Pedestrian traffic through the park is continuous. It is filled with idle loungers, religious fanatics, representatives of various Protestant sects, cranks, intellectuals, atheists, communists and many, many inarticulate souls... the nameless ones. It is the policy of park officials not to permit too many opposing speakers to operate at the same time, but nothing prohibits a man from gathering a small group around him at a park bench. The Guild has been in the park for seventeen years. Up to 1947 the Guild had the most favorable time 3 to 5 : 00 P. M. and 7 : 30 to 9 : 00 P. M. each Sunday. Due to lack of speakers the evening period has had to be relinquished. Other localities in the city were also tried but did not prosper. Two places in the negro sections of the city were attempted but did not long endure.

It is Sunday afternoon. The park seats are all occupied. Children are playing around the fountain ; many are sauntering through the park ; many are lying on the grass. Small knots of people here and there are listening to this one or that one orate from a bench. From the rear of a near-by hotel two men are seen carrying a stand. They set it up on the cement pavement in the middle of the park under a tree. Passers-by stop for a moment to read from the front of the stand : Catholic Evidence Guild. The chairman mounts the stand. One, two, three or four people may stop. He begins with the sign of the cross. Perhaps three or four will get up from the park benches and come to the front of the stand. Others will sit languidly on their benches and pay no attention. The chairman may or may not succeed in collecting a crowd. He may get twenty or he may get fifty. He introduces the first speaker, a seminarian, who will talk on the divinity of Christ for ten to twelve minutes, and then asks if there are any questions. Questions may or may not be thrown at him. It is a policy in the Guild never to « plant » anyone in the crowd to ask questions. Sometimes a friendly Catholic will ask one just to encourage the young speaker. If no questions are forthcoming the speaker must get down from the stand, and another begins his talk. A good speaker will have a crowd of fifty or seventy-five, and as soon as the questions start the listeners will increase to 125 or 150, and sometimes to 200.

A priest speaker holds a fascination for the crowd. Many of them have never heard one.

In the course of the years quite a number of Catholics have become accustomed to come to the meetings to learn. These and other nameless ones are never heard. Some of them, I know, pray silently for the speaker. Washington is a city that attracts tourists. Some of them find their way into the parks, and are surprised. Many Catholics from other parts of the country have been frank in their admiration of the speakers. Perhaps fifty percent of the crowd on each Sunday are new faces. On the other hand some visitors object to the work. A working man who came to the city during the war reported on Monday to some of his friends what he had heard the day before in the park. A fellow worker of his, likewise a newcomer and a Catholic, bet him fifty dollars that the priest speaking in the park was a fake, that no Catholic would lower himself to street speaking. On the following Sunday I had to demonstrate to him that I was a priest and in good standing. After listening he was convinced that the work was good. He was also surprised to find that many honest, decent serious people come to the park to listen every Sunday. Some thousands of people will have listened to Guild speakers during a single summer.

In the main the crowd has not changed its character in seventeen years, but the overtones have varied. Always some «Bible» people are there with their well known scriptural objections. Always there have been hecklers, questions, objections and sometimes bitterness. The leading and loud hecklers have varied in character. The heckler tries to draw us off into an argument ; we keep coming back to an exposition of the positive value of a doctrine so that the silent listeners in the crowd may profit. Around 1936 the Pope and the Abyssinian War, Franco and Spain were the topics. About 1941 the communists began to be heard and were very vociferous around 1944. Now they prefer silence. In 1947 the lead in heckling was taken by the atheists. Atheistic heckling seems to silence the Protestants. Earnest Protestants have often thanked us for standing up for religion.

Some of the regular hecklers have been in the park for years. One may be a fallen-away Catholic ; another may be a former Protestant. A learned negro dominated the question period for a couple of years. There is a strange mystery about some hecklers. Many have an animus against the Church. Some are there only to attract attention to themselves. Some, on certain occasions will defend the Church. Some years ago a man said to me after a meeting : «Father, I'm an atheist. There are more of my kind

here in the audience. We want you to know that you never need have any fears about coming down here to the park. We are all back of you. » Let the reader solve that enigma if he can !

People whom we do not know will come up to us and advise us to treat this or that question because this or that park-hanger-on has been attacking the Church on the point. In fact enemies can be friends. In the give and take of the park we have been bothered for some years by a very keen man whom we shall here name John. We concluded that he was a fallen-away Catholic. John looks up ugly facts in Church history and confronts the speaker with the facts, quoting his authorities. Often had I come to the point of losing my temper with him. In the summer of 1947, I had not been speaking much and had not seen him. In October, on a warm afternoon, I opened the meeting, and introduced the first speaker, a young Paulist. While standing near the platform I noticed that an atheist, with a Bible in his hands, was particularly bitter and vehement against the seminarian. A man tugged at my arm. It was John. He drew me aside and informed me that this particular atheist, a former minister, was doing a great deal of harm, that no one had effectively answered him, and that his line of argument was that Christ was only a myth. John, my former heckler, insisted that we should have more talks on early Christian evidences. He said that he had been reading up on the subject.

Suddenly it dawned on me that here was an opportunity for which I had been waiting for years. I asked John if he wanted to speak in favor of Christ from our stand. He consented. After our other speakers had finished I mounted the stand and announced that one with whom I had often had conflict would now speak. A gasp went over the audience as John mounted the platform. The crowd surged up in large numbers as John began to speak on Christ as an historical character. When the atheist attempted to heckle him, John utterly routed him, much to the delight of the crowd. Later John had to endure many bitter epithets from his former associates. A newspaper reporter happened to be in the crowd and wrote up the incident as a feature article a few days later. Yes, one finds strange friends in the park.

« What good do you do in the park ? » Constantly one hears this question. Paul in Athens comes to mind. « He reasoned, not only in the synagogue with Jews and worshippers of the true God, but in the market place, with all he met. He encountered philosophers, Stoics, and Epicureans, some of whom asked, What can his drift be, this dabbler ? » Our task is to preach the Gospel. There are subtle, intangible reasons why the work of the Evidence Guild should con-

tinue. From time to time a stranger will stop me on the streets of Washington : « Father, when are you coming to the park again ? » Leaving aside for the moment the factors of grace and truth, the Church is respected when the people have confidence that the priests are interested in ordinary people ... in the nameless ones. Communists inform people that the priests are not interested in them, that they only want to get money out of them. An astonished visitor to the park once asked one of our laymen : « Do you do this for nothing ? » He could hardly believe the answer : « Yes. » When the people, the masses if you will, see a priest on the stand they may not understand all the doctrines but they get that invaluable, intangible *confidence* in the Church. Good will is generated. Many a weakening Catholic has come to take new pride in the Church from listening to a valiant defender on the stand. There is much discouragement in the work of the Guild, and then, some days, a lump suddenly arises in one's throat as a pat on the back or a handshake comes from one of the nameless ones.

One layman or laywoman, speaking for Christ and His Church, is better than many books or discourses on lay leadership. There in the park people see that the laity are actually members of the Church. It is another of those intangibles that one cannot fittingly describe. One has to be in the park, to sense the significance of chance remarks, to note the feeling of joy on the faces of the nameless ones, the mute listeners, as they listen to a layman expound his religion. One Sunday, as one of our laymen ceased speaking and got down from the stand a man approached him, kissed his hand, and said : « God bless you. »

Evidence work is difficult work in Washington. Speakers meet very stiff opposition. They need to be well grounded in apologetics. And yet something more is required. Seminary apologetics has a tendency to instil a heresy-hunting attitude. Young priests may become wrapped up in a « defense psychology ». They may develop the habit of proving the other person to be wrong. This irritates. As Monsignor Fulton Sheen has written : « Win an argument and you lose a soul. When a discussion becomes purely dialectical, we lose the purpose of instructions. We have been sent out not to prove that the opposition is wrong, or even that we are right, but rather to be witnesses to the truth ¹. » This is the policy that the Guild has been following ; at least we try to follow it. In the heat of argument we may sometimes forget to

1. *Information*, Feb. 1947, 52. (A magazine published at 411 West 59th St., New York, N. Y.)

be kind. Defense of truth there must be. But Catholicism is much more than a cold legalism, more than a syllogistic argument. It is life and light. It is love of neighbor that is patient and generous.

The key problem of our generation is whether or not man has any value, any worth. Today the Catholic must be the Good Samaritan, « pouring on oil and wine » into wounded and abandoned man. The doctrine of the Fatherhood of God, showing man that he has worth or value as an adopted son, must often be explained. Courage to face life must be learned from the true manhood of the Son of Man, the ideal Man. Modern man feels lonely, lost.

From the doctrine of the supernatural life he can be taught also a sense of « belonging », of « rating » through the mystical body ; a sense of companionship with Him who comes in Communion. In the park we have found these doctrines valuable. We are not merely *against* this or that error ; we stand for something that is of positive value to those who have been robbed and stripped of their spiritual heritage and left abandoned. The lesson of the Guild work is : Show the personal, individual, positive values in Catholicism.

LA « CATHOLIC EVIDENCE GUILD » AUX ÉTATS-UNIS

(*Ligue pour l'exposition de la vérité catholique*)

I. VUE GÉNÉRALE : ORIGINES, FORMATION DES MEMBRES, ACTIVITÉ, EFFETIFS. — L'effort apostolique dans les milieux non-catholiques des É. U. revêt de multiples formes : la *Catholic Evidence Guild* (C. E. G.) s'est réservé un petit secteur de ce travail de conversion ; mais l'étincelle qu'elle y a allumée s'est communiquée à d'autres domaines. L'œuvre n'est pas facile à définir : originairement, il s'agissait de préparer des laïcs à exposer notre religion dans les *parks* des grandes villes américaines. Ce fut la formule pratiquée de 1931 à 1940. Depuis lors, diverses circonstances tendent à réserver le travail de la C. E. G. au clergé dont il est devenu une fonction.

L'idée première du travail fut conçue à Boston en 1916 par deux convertis du judaïsme, Mrs Avery et Mr David Goldstein. Le nom lui-même, C. E. G., est importé d'Angleterre où l'*Evidence Guild* est active depuis 1918. Les deux premières fondations américaines, Baltimore et Washington, datent de 1931 et furent suivies de tentatives plus ou moins durables à Détroit, Buffalo, Philadelphie et dans l'État de Oklahoma.

Dans la perspective de cette première forme de la *Guild*, le grand problème évidemment réside dans la préparation des laïcs à la prédication. Elle n'est pas partout la même. Le *Guide Book for Speakers* de New-York est dû à deux prédicateurs anglais rompus à la technique, Maisie Ward et Frank

Sheed. Il s'exprime ainsi : la preuve a cessé d'être l'arme principale des apologistes ; le but de l'orateur doit être d'exposer le sens profond de la doctrine ; il s'efforcera de parler à la foule comme s'il s'adressait à un auditoire catholique dépourvu d'instruction religieuse. Car il s'agit bien de montrer la doctrine, sa beauté, sa valeur de vie, et de la faire désirer par la foule indifférente. Le manuel propose une liste de 24 sujets et suggère la manière de les traiter. Dans une seconde partie, il s'attache à la méthodologie du métier et explique les diverses phases de la formation d'un prédicateur laïc. Exposé du sujet, lectures qui s'y rapportent, étude en commun. Le novice compose alors son prêche et le tient devant les autres membres de la *Guild*, auditoire fictif qui interrompt et objecte ... et corrige et conseille. Six à douze mois de *formation* précèdent l'examen dont le succès confère au candidat la licence d'enseigner tel ou tel sujet particulier. La maîtrise donne le droit d'enseigner toute la doctrine.

Le *meeting* public est présidé par le président (prêtre ou laïc) ; trois orateurs se succèdent sur l'estrade improvisée au centre d'un *park* ; chacun parle de dix à quinze minutes et répond éventuellement aux questions posées par les auditeurs. Le président conclut. La réunion a duré deux heures environ.

On insiste sur la formation *spirituelle* des prédicateurs laïcs : en principe avant chaque exposé, l'orateur doit passer une heure en prière devant le Saint-Sacrement. On a prévu des retraites de *Guild*, des messes et des communions en commun chaque mois.

On devine assez qu'il n'est pas commode de former efficacement de bons prédicateurs laïcs, et pas davantage des prédicateurs prêtres. Instruction religieuse préalable, talents humains, entregent et sens de l'adaptation à cet auditoire changeant qui passe, s'arrête curieux, écoute, objecte ou ricane et s'en va... Autant de difficultés auxquelles les candidats réagissent différemment. Il ne faut pas oublier que la foule est souvent très passive devant un exposé serein : elle ne se passionne que pour la discussion ; or le théologien formé par Tanqueray n'a peut-être jamais envisagé les objections qui lui seront faites dans ces joutes de *parks*.

L'auditoire n'est pas toujours uniforme : à la campagne, il témoigne d'un sens religieux plus accusé ; en ville, il se montre plus bruyant et plus raisonneur. Il a cependant toujours le sens du *fair-play* et se montre respectueux de la sincérité du prédicateur, en général favorable aussi aux réunions de la C. E. G.

Après 17 ans d'effort, cette *Guild* laïque-première-manière n'est active que dans six grandes villes. L'idée même d'orateurs publics de rue ou de *park* a rencontré une réelle opposition : préjugés irlandais qui considèrent la prédication comme un ministère strictement sacerdotal, réserve assez unanime de l'épiscopat, difficultés techniques rencontrées dans la formation des laïcs, défaut de continuité dans la direction, ces divers motifs ont rendu malaisée la poursuite du projet dans sa forme primitive. De son côté, la radio qui accorde partout quelque place aux programmes religieux tient lieu du même coup de prédication publique : la C. E. G. la met à profit.

II. RÉSULTATS. — Le résultat de toute cette activité ? Bien maigre, dans les villes du moins, si l'on veut se fier aux statistiques, car le travail

même de la *Guild* se refuse à l'évaluation. Les milieux ruraux semblent cependant plus perméables : en quinze jours une petite paroisse de Virginie connaissait neuf conversions, plus que toute la ville de Washington en deux ans. Sur les quelque 100.000 conversions annuelles des É. U., il faut bien reconnaître que le nombre de conversions obtenues directement par la *Guild* est insignifiant. Mais il arrive souvent que la prédication de la *Guild* est à l'origine d'une conversion, plus souvent encore ramène-t-elle à la foi des catholiques tombés dans l'indifférence.

Malgré cet échec apparent de la formule « laïque-pure », l'effort de la *Guild* est actuellement couronné de succès, car elle a très largement contribué à modifier l'attitude apostolique du clergé vis-à-vis des non-catholiques. L'histoire des *Guilds* de Baltimore et Washington est significative à cet égard : séminaristes et religieux se sont « convertis » à l'idée même de la *Guild* et ont progressivement remplacé une partie du personnel laïc ; ils prêchent de préférence dans les campagnes ; seules les villes de Baltimore, Hartford, Oklahoma, Nouvelle-Orléans, New-York, Philadelphie et Washington ont conservé la formule initiale. Le clergé prolonge l'action des prédicateurs par des articles de journaux, des cours par correspondance (qui atteignent près de 50.000 soldats pendant la guerre)...

L'expérience de la prédication publique elle-même donne aux prêtres qui la pratiquent un sens plus chrétien, plus humble et plus efficace de la véritable apologétique.

III. PHYSIONOMIE D'UNE GUILD. — Quelques détails sur la *Guild* de Washington : fondée en 1931, elle compte aujourd'hui 35 membres laïcs dont 9 seulement sont orateurs de *parks* ; les autres assument une besogne plus humble ou plus personnelle de discussion individuelle, d'organisation, ou prient pour le succès de l'effort entrepris par la *Guild*. Au delà de son objectif propre, celle-ci travaille d'ailleurs comme un ferment les activités spirituelles de toute la ville (Tiers-Ordre, adorations nocturnes, récollections, instructions religieuses, messes et communions...).

Le *Franklin Park*, le dimanche après-midi, vers 3 heures : ce sont les meilleures circonstances pour le *meeting*. Un bon orateur y groupe de 50 à 200 auditeurs de tout genre. Depuis dix-sept ans, le caractère de cette foule n'a guère changé, ni même souvent les objectants, mais les objections se renouvellent.

Quel bien réalisons-nous dans ces *parks* ? Indépendamment des facteurs grâce et vérité, il y a que le peuple anonyme constate que l'Église s'occupe de lui, et cela d'une façon tout à fait désintéressée. De voir un prêtre lui dire la parole du Christ du haut de cette tribune improvisée, il gagne confiance en l'Église, et sa bonne volonté est éveillée. De son côté, l'orateur laïc fait profonde impression par le témoignage qu'il apporte de sa conviction religieuse.

Mgr Fulton Sheen a formulé le mot d'ordre de la *Guild* : nous ne sommes pas envoyés pour confondre l'erreur de nos adversaires, pas même pour prouver notre propre orthodoxie, mais plutôt pour être les témoins de la foi. Le catholicisme est avant tout lumière et vie, il est amour patient et généreux du prochain. De tout ce travail de la C. E. G. se dégage une leçon encourageante : la nécessité de persévérer dans l'exposé des valeurs personnelles, individuelles et positives du catholicisme.

Rome et la Révolution de la Croix

Présentation des premiers siècles de l'histoire de l'Église

par DANIEL-ROPS

*Agrégé de l'Université*¹

Dans les premières années du Ve siècle, un apologue populaire courait de bouche en bouche, à travers tout l'Empire de Rome, de Constantinople à Bordeaux, d'Alexandrie aux bords du Rhin : la légende des sept dormeurs. On racontait qu'au plus fort d'une des grandes persécutions, sept chrétiens, pourchassés par la police romaine, étaient venus échouer dans quelque grotte, ne sachant ni comment subsister dans leur cachette, ni comment en sortir sans être pris et tués. Un ange du Seigneur était alors descendu auprès d'eux, les avait endormis en les frôlant de son aile et, des siècles durant, les sept fugitifs avaient ainsi reposé dans la caverne protectrice, échappant aux bourreaux. Puis l'ange était revenu, les avait ranimés, et, se dressant, les dormeurs étaient sortis. Prudemment, avec méfiance, car ils croyaient n'avoir reposé que quelques heures, ils avaient fait quelques pas dans la lumière. O stupeur ! Le monde avait changé. Partout se dressaient des églises étincelantes de mosaïques et de marbres. On chantait la louange du Christ sur les places publiques. Il n'était plus du tout question de persécutions ! Alors, criant au miracle, les sept dormeurs avaient joint leurs voix aux chœurs désormais triomphants des fidèles et avaient, de toute leur âme, rendu grâces au Seigneur.

L'étonnement que traduit ce petit apologue est plus que justifié. L'histoire le partage. Il suffit pour en saisir la portée de considérer deux images que les événements nous proposent. Certain vendredi d'avril de l'année 30, sur une butte chauve, aux portes de Jérusalem,

1. Henry DANIEL-ROPS est né le 19 janvier 1901 à Épinal (Vosges). Il est agrégé de l'Université. Le Grand Prix de littérature lui a été décerné par l'Académie française en 1946. — Œuvres principales : *Mort, où est ta victoire ?* (roman). — *Le monde sans âme* (essai). — *L'épée de feu* (roman). — *Histoire Sainte* : 1. *Le peuple de la Bible*. 2. *Jésus en son temps*. — Adresse : 28, Boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine, FRANCE (Note de la rédaction).

un agitateur, semblable à tant d'autres en Israël, avait été vu par tous les passants agonisant dans le supplice le plus infâme, crucifié entre deux bandits. En 380, le maître du monde occidental, le dernier des grands empereurs de Rome, Théodose, présidant à Thessalonique une assemblée solennelle, consacrait officiellement ses états à la mémoire du supplicié du Calvaire, affirmait que la parole de ce prophète vaincu était la vérité et édictait dans une sentence définitive : « Tous mes peuples doivent confesser la foi chrétienne. » En trois cent cinquante ans donc, c'est-à-dire dans une période extrêmement courte aux yeux de l'histoire, pas plus longue que celle qui nous sépare du règne d'Henri IV, la doctrine jetée sur les collines palestiniennes par un pauvre ouvrier en bois et charpente avait envahi les trois millions de kilomètres carrés de l'Imperium. Le vaincu avait vaincu. Un retournement prodigieux s'était opéré, dont les conséquences devaient être inépuisables.

Telle est la grandiose aventure des origines du christianisme, dont les chrétiens d'aujourd'hui n'ont plus guère conscience. Cette Église établie, organisée, inscrite dans les traditions millénaires de l'Europe, ils ne pensent plus guère qu'elle a été jadis une minorité d'hommes lancés à la conquête d'un monde, qu'elle a risqué et gagné une des plus difficiles batailles de l'histoire. Ils ont oublié que le christianisme des bien-pensants a été autrefois une force révolutionnaire, qui a bouleversé de fond en comble l'ordre établi antique. *Force révolutionnaire* : tel est, en effet, le mot juste, celui dont il ne faut pas avoir peur. Le christianisme est entré dans l'histoire comme une *révolution*. Sans doute faut-il prendre soin, pour bien comprendre une telle assertion, de débarrasser le mot de tout le clinquant de violence, de chambardement plus ou moins romantique, dont l'accompagne l'imagerie du « Grand soir ». Et sans doute aussi conviendra-t-il tout à l'heure de préciser quel fut le sens et quels furent les moyens de cette révolution. Mais si l'on s'en tient à l'acception précise, étymologique et logique du terme, la conclusion s'impose : la victoire du christianisme a été la plus incontestable des révolutions.

En quoi consiste, débarrassée de ses oripeaux romanesques, une révolution ? A quoi reconnaît-on une révolution qui réussit ? A deux faits. Des hommes nouveaux s'installent aux leviers de commande et prennent en mains la responsabilité de la société. La conception du monde change ; les grandes questions éternelles sur la vie et sur l'homme reçoivent de nouvelles réponses. Reprenons les deux dates que nous évoquions tout à l'heure, et le contraste nous apparaîtra dans sa vraie portée, sa portée révolutionnaire. En l'année 30, la poignée de fidèles ramassée par Jésus n'est plus rien,

à l'heure de sa mort, qu'un lot misérable de fugitifs ; et sa doctrine est connue tout au plus de quelques milliers de paysans galiléens. En l'année 380, les chrétiens sont partout, dirigent les administrations, constituent l'armature de l'Empire, et l'Évangile est devenu, en principe, la loi de l'État.

Le retournement prodigieux ouvre à l'esprit humain un champ de méditations d'autant plus riche qu'on ne l'exploite guère. Pour une époque comme la nôtre, si proche dans ses données de celle où Rome s'écroula, où la civilisation changea de bases, il y a beaucoup à apprendre des moyens et des conditions où se réalisa dans l'histoire ce qu'on est en droit de nommer : la Révolution de la Croix.

I. LA RÉVOLUTION DE LA CROIX

Que faut-il pour qu'une Révolution triomphe ? La conjonction de trois éléments : la réunion d'un *personnel* révolutionnaire, l'apparition d'une *doctrine* révolutionnaire, l'existence historique d'une *situation* révolutionnaire. Aucun de ces éléments ne suffit à lui seul, deux même ne suffisent pas. Un groupe d'hommes décidés, utilisant des conjonctures favorables, peut s'installer aux postes clés d'une société ; s'ils n'ont pas une doctrine solide capable d'asseoir leurs conquêtes sur des bases profondes, leur victoire sera éphémère et leur révolution s'effondrera en peu de temps. En sens inverse une doctrine, peut parfaitement avoir la vérité pour elle et demeurer tout à fait inefficace si elle n'a pas des hommes résolus à la faire triompher et si les circonstances ne lui permettent pas de prendre barre sur l'événement. Le christianisme a eu, pour livrer la bataille, un personnel révolutionnaire d'une qualité exceptionnelle. Sa doctrine, aussi loin que possible des réformismes et des accommodements, était, à la lettre, révolutionnaire, la plus révolutionnaire de toutes celles que le monde ait jamais connues. En outre, il a bénéficié, historiquement, d'une situation qui s'est révélée de plus en plus révolutionnaire et lui a permis de promouvoir, sur les ruines d'un monde, une société nouvelle, une « nouvelle race » comme dira saint Augustin.

1. Un personnel révolutionnaire.

Un personnel révolutionnaire d'abord. Que faut-il entendre par là ? Essentiellement un révolutionnaire est un homme qui se dévoue sans réserve à une cause, qui est prêt à lui sacrifier tout de sa vie, de son confort, de ses intérêts, jusques et compris son existence même. Mais ce n'est pas tout. C'est aussi essentiellement un homme

tout entier tourné vers l'avenir et qui, de la société où il se trouve, ne considère que les éléments qui lui paraissent utiles à construire le monde dont il rêve. Qui donc a jamais mieux répondu à de telles définitions que les disciples du Christ, les premiers porteurs de la Bonne Nouvelle, les premiers protagonistes de la Révolution de la Croix ?

C'est un des aspects les moins étudiés, mais les plus passionnants de l'œuvre de Jésus durant les trois années de son ministère public, que la tâche proprement pédagogique qu'il mena pour choisir et former ceux qui auraient la lourde tâche de lui succéder. Qu'on se souvienne du soin avec lequel il désigna les Douze, puis, plus tard, pour les aider, les soixante-douze ! Qu'on relise dans les évangiles les instructions qu'il leur donna, la façon dont il les mit à l'épreuve ! Tout sacrifier à la cause, même sa vie, n'est-ce pas ce qu'il attendait d'eux lorsqu'il leur disait : « Ne prenez ni or, ni argent, ni aucune monnaie pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton ! », ou quand il leur édictait le principe, qui est le principe même du renoncement total : « Qui ne porte pas sa croix pour me suivre ne peut pas être mon disciple. » Et, en même temps, qu'on se souvienne aussi des phrases innombrables, souvent mystérieuses, où Jésus désignait aux siens l'avenir à créer, l'œuvre à faire naître. « Laissez les morts enterrer les morts ! » On n'a peut-être jamais prononcé formule plus révolutionnaire que cette petite phrase du Seigneur.

Un tel personnel, formé à toutes les vertus de l'héroïsme et du sacrifice, imprégné du désir de faire triompher la conception du monde à laquelle il s'était voué, ne pouvait pas ne pas être merveilleusement efficace. Et il le fut. On voudrait évoquer tant et tant d'admirables figures qui, en trois siècles, ont, au prix de leur vie, fait changer les bases du monde. Car l'extraordinaire est qu'en effet durant trois siècles ces figures de héros se sont renouvelées, à la fois différentes et identiques, dans un prodigieux jaillissement. Les puissances de sacrifice et de conquête qu'on reconnaît chez les premiers apôtres, elles s'observeront pendant une douzaine au moins de générations aussi actives, aussi efficaces. Entre un saint Jean, un saint Ignace d'Antioche, un saint Cyprien de Carthage, et même un saint Jean Chrysostome et un saint Ambroise, la parenté spirituelle et morale est évidente. C'est la même flamme, c'est la même certitude qui brûle en tous ces hommes et qui fait leur force, flamme et certitude qui s'appellent la foi dans le Christ.

Si l'on ne voulait retenir qu'un seul de ces héros de la Révolution de la Croix, une figure s'imposerait à l'esprit : celle de saint Paul, l'apôtre des Gentils, le plus extraordinaire propagandiste que jamais aucune cause dans toute l'histoire ait connu pour la servir. Regar-

dez-le, ce petit Juif de Tarse, « de médiocre stature, trapu, les jambes torses », le poil rouquin et rare, la face sans charme, celui qui se disait lui-même « un avorton » ! Quelle puissance se dégage de lui, quelle invincible énergie ! On voit ainsi parfois, chez des êtres d'apparence presque débile, rayonner une autorité incomparable, plus émouvante d'être associée à l'on ne sait quelle mystérieuse fragilité ; telle est la puissance de l'esprit. Regardez-le ; depuis que, sur la route de Damas, il a été jeté à terre par la lumière et s'est entendu appeler par son nom, pas un instant de sa vie qui ne soit consacré au service du Christ, pas une force de son être qui ne soit vouée à faire aimer celui qui l'avait assez aimé pour le frapper au cœur. Vingt-deux ans durant, à travers les pays les plus hostiles d'Asie Mineure, parmi les foules grecques au cœur plein d'ironie, il mène sans défaillance la vie de militant du Christ. Rien ne l'arrête ni ne le retarde. « J'ai été affligé, s'écrie-t-il, mais jamais écrasé ; dénué de tout, mais jamais désespéré ; battu, mais jamais vaincu ! » Et quelle intelligence des problèmes qui se posent ! Qu'il s'agisse des rapports du christianisme avec les milieux juifs où il a germé, ou avec la pensée grecque ou avec l'organisation romaine, d'instinct, saint Paul choisit toujours la solution la plus valable, celle qui sera la plus susceptible d'assurer à sa doctrine une expansion croissante. Et quand enfin la main des sbires de Rome s'abat sur lui, quand il lui faut signer de son sang l'engagement de toute sa vie, c'est dans une sérénité merveilleuse qu'il accepte les sévices de la captivité, les affres du proche supplice. « J'ai combattu le bon combat, dit-il simplement ; maintenant ma course est finie ! » C'est cela, un révolutionnaire de la Croix !

2. Une doctrine révolutionnaire.

Un personnel donc, d'une qualité exceptionnelle, voilà quelle a été la première chance du christianisme au moment où allait pour lui s'engager la lutte. Mais bien des causes humaines ont possédé des militants capables de se sacrifier pour elles. Cela ne sert de rien, cela ne mène qu'à l'échec si cette cause ne possède pas *une doctrine capable d'assurer durablement les bases du monde à créer*. Un homme l'a dit en termes parfaits, un homme à qui l'on ne refusera pas le mérite d'avoir su ce qu'est une véritable révolution : « Pas d'action révolutionnaire sans doctrine révolutionnaire. » La formule est de Lénine, elle est profondément vraie.

La doctrine de l'Évangile est la plus révolutionnaire qui jamais ait été enseignée. Le grand cri de Jésus : « Soyez transformés ! » suffisait, dès l'instant où il retentissait sur la terre, à rompre avec les

errements de la conscience antique. La *Weltanschauung*, la conception du monde et de l'homme apparaissait radicalement nouvelle, et cela suffisait à tout changer. C'est là qu'il faut bien saisir en quel sens on peut dire que le christianisme est une force révolutionnaire. Il n'est pas une doctrine sociale et politique, il n'est en rien une « technique du coup d'État ». Mais, simplement, parce qu'il applique à la société humaine les principes surnaturels les plus admirables, il détermine en elle une modification totale, il provoque une rupture avec le passé mort.

Ainsi, dans le domaine de la morale, où la société antique souffrait de maladies terribles, qui se nommaient divorce, prostitution, avortement, abandons d'enfants, contre lesquelles toutes les tentatives législatrices de empereurs avaient radicalement échoué, le christianisme, simplement en faisant appel à la pureté intérieure, en proclamant la sainteté du lien conjugal, aboutit à guérir ces plaies. Ce ne sont pas les lois d'Auguste, c'est le principe de l'Évangile qui transformera la famille, cellule de la société.

Ainsi encore en va-t-il dans la morale sociale. La société antique souffrait confusément de la dureté de son organisation en classes. L'esclavage, qui était une nécessité imposée par les exigences de la production économique, en une époque où les machines n'existaient guère, était admis par tous, mais les meilleurs esprits sentaient bien qu'il y avait là une plaie ouverte au flanc du corps social. L'esclave était « une chose », un animal qu'on pouvait traiter comme on voulait, et même tuer. Le christianisme, simplement parce qu'il montre en chaque homme un frère, une image vivante du Dieu d'amour, renverse les bases de cette iniquité. Désormais l'esclavage pourra subsister en tant qu'institution : la loi de la charité en aura bouleversé, révolutionné les habitudes et l'aura rendu humain.

Et c'est en analysant les moyens de la Révolution de la Croix qu'on en saisit l'originalité absolue. C'est ici qu'il faut bien comprendre en quoi la Révolution de la Croix a été une révolution différente de toutes les autres, une révolution unique dans l'histoire de l'humanité. Toutes les révolutions qu'a connues l'histoire ont, en effet, toujours utilisé comme moyens la violence et la ruse, et même quand leurs militants mettent personnellement au service de leur cause les plus hautes vertus d'abnégation et de générosité, les mobiles les plus secrets n'en restent pas moins l'envie et la revendication. Proud'hon s'écriait : « On n'arrive à rien sans ce puissant levier qu'est la haine. » La Révolution de la Croix est la seule qui, dans ses intentions comme dans ses méthodes, n'ait jamais fait appel qu'à ce qui est le plus contraire à la nature de

l'homme, qui jamais n'utilise à ses fins les secrètes complicités de l'instinct et du cœur. Aimer ses ennemis, pardonner les offenses, s'humilier, se renoncer, quelle autre révolution connaît-on qui se soit faite au nom de tels principes ? et quelle victoire politique acquise sait-on qui ait été acquise par les seules armes de justice et de vérité ?

Il y a là un véritable mystère, un mystère aussi profond que celui que formulait le Christ lui-même quand, à la veille de sa mort, il annonçait à ses fidèles qu'il vaincrait le monde en mourant sur la croix. Dans la Révolution de la Croix, c'est la faiblesse qui devient force, c'est le dénuement qui devient richesse. N'avons-nous pas raison de dire qu'il s'agit là de la plus totale, de la plus extraordinaire des révolutions ?

3. *Une situation révolutionnaire.*

Il faut ajouter que le succès de la Révolution de la Croix a été aidé par les circonstances. Elle est venue à son heure. Et les chrétiens qui ont affirmé, dès le V^e siècle, qu'il y avait eu, entre les destins de l'Empire et ceux du christianisme, une rencontre providentielle, avaient-ils tort ? La *situation révolutionnaire*, qui allait permettre à la société chrétienne de se substituer à la société païenne au cours des trois premiers siècles, va aller se précisant. Certes, au moment où l'Évangile jetait ses premières graines, il ne semblait pas que l'Empire de Rome pût être menacé ! Le gigantesque Empire né des efforts patients des fils de la Louve donnait, au premier siècle, une impression de majesté et de force telle qu'aucune domination du monde n'en a peut-être jamais offerte. Étendu de l'Arménie aux rives du Maroc, de l'Écosse au Danube et au Sahara, merveilleusement organisé dans un système à la fois souple et ferme, c'était l'idéal de l'ordre que peuvent souhaiter les hommes ; et la *Pax Romana* qui avait exalté Pline n'était pas un vain mot.

Mais deux remarques ici s'imposent. D'abord, naturellement, cet ordre romain allait favoriser l'expansion chrétienne et la pénétration de l'Évangile. Le fait qu'on parlait grec d'un bout à l'autre de l'Empire, le fait que les routes étaient nombreuses et sûres, que la même monnaie avait cours partout, tout cela constituait des facilités que les Européens du XX^e siècle, perclus de frontières et de contrôles des changes, peuvent regretter. Les Apôtres, les Évangélistes ont utilisé la paix romaine pour semer la Bonne Nouvelle : c'est là une donnée d'une importance capitale.

D'autre part, dans ce puissant organisme qu'était alors l'*Imperium romanum*, il y avait de profondes fissures que les plus

lucides des païens avaient parfaitement discernées. Et ces fissures vont aller s'élargissant durant les quatre premiers siècles, jusqu'au moment où l'édifice tout entier s'écroulera sous la poussée des Barbares. En politique, l'organisation du régime qui ne repose que sur la force, entraîne des crises de plus en plus répétées, de plus en plus violentes. Depuis la mort de Néron en 68 jusqu'à celle de Théodose en 395, il n'y aura pas moins de trente révolutions ou coups de force. Dans l'ordre moral, nous avons déjà signalé les plaies saignantes de l'organisme antique. Dans l'ordre social, on se trouve de plus en plus devant une population paresseuse, frappée de paralysie, qui ne veut plus ni travailler, ni se battre, ni avoir des enfants, une population que le pouvoir est obligé de nourrir pour qu'elle se tienne tranquille et qu'il abrutit en la distrayant avec les jeux dégradants de l'amphithéâtre. Dans l'ordre religieux, on constate, grandissante, une crise d'angoisse qui étreint la conscience de l'homme antique. La vieille religion romaine n'est plus qu'un culte officiel. On fait venir d'Orient toutes sortes de divinités plus ou moins étranges, auxquelles on voue un culte mystique, parfois élevé, parfois singulièrement dégradant. L'âme antique donne l'impression de tâtonner dans les ténèbres, en appelant à son secours les mystères d'Orphée, les mythes isiaques, les cérémonies du baptême sanglant mithriaque. Les pires superstitions se déchaînent : l'astrologie, la magie comptent des adeptes par milliers. Une société qui présente de telles fissures est certainement blessée à mort.

Tel est donc le schéma historique selon lequel va s'opérer au cours des quatre premiers siècles, ce que nous avons appelé la *Révolution de la Croix*. D'un côté, nous assistons à la désagrégation progressive de la puissance romaine et de la société antique ; minée par ses vices, elle glisse de plus en plus vers la décadence, non sans des sursauts et des reprises, mais inéluctablement. D'autre part, nous constatons le progrès continu, irrésistible de la nouvelle formation, née du Christ. Servie par le *personnel révolutionnaire* des saints et des héros, la *doctrine révolutionnaire* de l'Évangile utilise les chances que lui donne la *situation révolutionnaire* où se trouve l'Empire de Rome, pour s'installer sur les ruines. Un jour viendra donc où la société antique étant tombée en pourriture, la société chrétienne se substituera à elle. A ce moment la Révolution de la Croix aura triomphé.

II. SUBSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE A LA SOCIÉTÉ ANTIQUE

Comment s'est fait ce remplacement, comment s'est opéré ce renouvellement des bases de la société par le christianisme ? Il va de soi que le phénomène ne put pas s'accomplir de soi-même et sans déterminer de vives réactions. Un organisme aussi solide, aussi puissant que l'Empire de Rome ne pouvait pas se laisser jeter aux abîmes et permettre à un autre système de prendre sa place sans qu'il y eût de sa part, une résistance tragique. L'histoire des trois premiers siècles est l'histoire de cette résistance, de cette lutte, de cette tragédie.

Un tel conflit était inévitable. Ou plutôt il n'eût pu être évité que si le christianisme n'avait pas été ce qu'il était : une doctrine appelée à l'expansion par la plus interne des nécessités. Si le christianisme était resté ce qu'il était à l'origine, une petite secte juive, née dans ce minuscule canton de l'Empire qu'était la Palestine, il est plus que probable que Rome n'eût pas jugé opportun de le comprendre. Une secte de plus ou de moins chez les Juifs, cela lui eût semblé sans intérêt. Mais à l'heure même où elle avait jailli, par la voix du Seigneur, sur les collines de Galilée et de Juda, la doctrine évangélique était appelée à se répandre, à sortir du cadre étroit de son berceau. « Il ne faut pas laisser la lumière sous le boisseau ! » avait dit Jésus. Et au moment de remonter vers son Père, il avait encore donné un ordre à ses fidèles : « Allez et évangélisez toutes les nations. »

Ce fut le très grand mérite de la première génération chrétienne que d'orienter la propagande nouvelle dans le sens même où l'avenir lui appartenait. Déjà Pierre, le prince des Apôtres, le vieux roc sur lequel Jésus avait entendu fonder son Église, avait compris cette exigence lors de l'épisode célèbre du centurion Corneille, qui nous est rapporté au livre des *Actes des Apôtres* : une vision lui avait ordonné, à lui Juif pieux et fidèle, pour qui tout contact avec un païen était souillure, d'aller trouver l'officier de Césarée et de faire de lui un chrétien. Mais ce fut surtout l'intuition géniale de saint Paul, son action obstinée de toute une vie, qui orienta définitivement le christianisme dans le sens de cet universalisme qui était en substance dans tout l'enseignement du Seigneur. Le jour où l'Apôtre des Gentils lança sa célèbre formule : « Il n'y a plus ni Grecs, ni Juifs, ni circoncis, ni incirconcis », on peut dire que, ce jour-là, il engagea le christianisme dans une lutte à mort contre la société antique ; l'homme nouveau qu'il proclamait

devait remplacer l'homme selon la Grèce et selon Rome. Son instinct de grand révolutionnaire ne le trompait pas.

Mais, du coup, le christianisme se trouvait engagé dans un drame : entre l'Empire romain et lui l'opposition n'allait pas tarder à se manifester. Qu'il faut bien comprendre à quel point cette opposition était inévitable, à quel point elle était inscrite dans la fatalité des événements. Nous avons observé, il y a un instant, que l'ordre romain, la paix romaine, avaient aidé l'expansion chrétienne ; mais, en même temps, ce sont ces données mêmes qui allaient déterminer le drame où christianisme et romanité s'affronteront.

En effet, la merveilleuse organisation de l'Empire, telle qu'elle existait au 1^{er} siècle, telle qu'elle assurait le bonheur des sujets, apparaissait à la conscience antique pour qui tout était dans la dépendance du Destin, du *Fatum*, comme une manifestation de la puissance divine. Cette conviction s'était concrétisée dans une forme religieuse qui avait surgi dès l'époque d'Auguste et allait se développer sans cesse : le culte impérial, le culte de *Rome et Auguste*. La Maison Carrée de Nîmes ou le petit temple de Vienne sur le Rhône en gardent le souvenir. Rome et Auguste, c'est l'expression divinisée du bonheur sur la terre, d'un royaume qui n'est pas au ciel mais ici-bas. C'est la prosternation de l'homme devant la force quand elle semble garantir l'ordre. Il suffit d'écouter deux petites phrases prononcées par Jésus pour mesurer à quel point la chose était, pour un chrétien, inacceptable : « Mon Royaume n'est pas de ce monde ! » et « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! » Par le seul fait donc qu'ils apparaissaient dans l'Empire, les chrétiens qui refusaient le culte de Rome et Auguste, qui ne pouvaient en rien y participer, se trouvaient placés dans la situation de non-conformistes, de rebelles. D'où le drame sanglant, prolongé pendant trois siècles, qu'on appelle la *persécution*.

I. Les persécutions.

L'histoire des persécutions fait merveilleusement comprendre comment les principes mêmes du christianisme, principes de sacrifice total, de charité et de douceur, ont pu constituer le levier révolutionnaire le plus efficace et, en fin de compte, jeter bas leur bourreau. Commencée en 64, sous Néron, la persécution durera jusqu'en 320. C'est-à-dire que, pendant 260 ans, même quand il y avait une trêve tacite dans la violence (et certaines durèrent près de trente ans), un chrétien n'était jamais sûr que, le lendemain matin, la police impériale ne viendrait pas le saisir, le traîner au prétoire et s'il ne se retrouverait pas sur le sable d'un

amphithéâtre en face d'un lion déchaîné. C'est cette atmosphère d'horreur et de terreur qu'il faut essayer de saisir pour mesurer ce que fut l'héroïsme incessamment renouvelé de ces générations de fidèles qui préférèrent la mort dans les supplices les plus horribles à l'abjuration.

Quand on pense à ces martyrs, on a bien souvent tendance à oublier le côté abominablement réaliste de leur histoire. Parce que les récits de leurs Passions nous les montrent bien souvent chantant dans les supplices et n'ayant aux lèvres que prières et cris d'amour, on oublie ce que cela signifiait matériellement, d'être martyrisé. Être enduit de poix et de résine, puis allumé vivant, être déchi-queté par des griffes d'acier pendant des heures, se trouver lié à un poteau, nu, tandis qu'un fauve s'avance à pas feutrés sur le sable de l'arène, faut-il beaucoup d'imagination pour éprouver l'horreur de telles situations ? Et ce qu'il y a de plus émouvant c'est que ces hommes et ces femmes qui subissaient de tels supplices n'étaient pas différents de ce que nous sommes. Si l'amour de Dieu et la foi la plus sublime les soutenaient, ils avaient aussi leurs nerfs et leurs craintes affreuses. Nous connaissons des récits où des martyrs, en attente du supplice, s'entretiennent dans leurs cachots du sort qui leur sera réservé. Ils se demandent si le coup du bourreau fait très mal, si l'on souffre beaucoup pour mourir brûlé vif : ils discutent de la façon d'opérer des fauves, de l'ours qui tue lentement avec une sorte de douceur féroce, et du léopard qui, lui, tranche la gorge d'un coup de griffe... Certains mêmes, nous le savons, et c'est trop humain pour qu'on s'en étonne, au moment suprême défailaient et acceptaient de se prosterner devant les idoles. On n'en admire que davantage ceux qui, jusqu'au bout, ont tenu bon.

Il est inutile de citer des noms parmi tant d'admirables figures ; toute énumération serait injuste. Pendant 260 ans, il y a eu sans cesse des générations de chrétiens qui ont eu l'héroïsme de tout accepter plutôt que de trahir, et c'est cela qui compte. Leur rôle historique a été parfaitement défini par Tertullien dans une phrase célèbre : « Le sang des martyrs fut la semence des chrétiens. » L'héroïsme a quelque chose de communicatif ; l'exemple des grands martyrs exalta l'âme innombrable de ceux qui désirèrent suivre leur exemple. Que devait penser un enfant, comme le petit Origène à Alexandrie, qui avait assisté au supplice de son père ? Que devait éprouver une mère chrétienne dont le fils était mort en soldat du Christ ? Une merveilleuse émulation devait s'établir entre fidèles, qui fut incontestablement une cause d'expansion

profonde. En semant le sang des martyrs, il est bien vrai que Rome fit germer de vrais chrétiens.

Même dans les milieux païens, la valeur de l'exemple donné par les martyrs fut considérable. On connaît d'innombrables cas de bourreaux convertis par l'héroïsme de leurs victimes, de spectateurs de l'amphithéâtre bouleversés par l'attitude des martyrs. L'histoire de saint Genès n'est-elle pas aussi très significative, de ce mime qui, après avoir joué durant des mois sur des scènes un sketch blasphématoire où il parodiait le martyr des chrétiens, finit par être conquis par la doctrine même dont il se moque et, une dernière fois, reparaît sur la scène, mais cette fois martyrisé pour de bon ?

Ce n'est pas seulement par sa valeur de propagande que l'héroïsme des martyrs joua un rôle déterminant dans la Révolution de la Croix. C'est aussi parce qu'il fit sentir au pouvoir impérial, peu à peu, qu'il n'y avait rien à faire pour extirper la doctrine nouvelle. Que pouvaient faire des bourreaux et des fonctionnaires fanatiques contre des hommes qui appelaient le supplice et n'avaient aux lèvres que prières et chants d'amour ? Saint Ignace d'Antioche, amené à Rome pour être jeté aux fauves, écrivait : « Pour devenir le pain blanc du Christ, il faut que je sois, comme le froment, broyé ; ce sera sous la dent des fauves. » Contre un héroïsme fait de ténacité et de patience, le pouvoir le plus tyrannique perd tous ses moyens. L'histoire des persécutions n'est rien d'autre que la prise de conscience de plus en plus nette, par Rome, de son incapacité absolue à vaincre le christianisme. On peut la diviser en trois grandes périodes, — et non pas en ces dix persécutions dont une tradition très discutable maintient encore le chiffre. Dans une première période, l'Empire ne semble pas se rendre pleinement compte de l'opposition essentielle, définitive, qui existe entre le christianisme et lui. C'est par hasard que Néron engage les violences, parce qu'il lui faut un dérivatif à la colère de la foule qui l'accuse d'avoir incendié Rome. Pendant longtemps, il n'y a pas de loi générale contre les chrétiens. Trajan écrit à son légat Pline le Jeune qu'il ne faut pas pourchasser les chrétiens, mais que, s'ils sont dénoncés et convaincus de l'être, qu'on doit les châtier. Ce sera donc la bonne ou la mauvaise volonté des fonctionnaires, plus ou moins excités par la colère, les racontars stupides de la foule qui conditionnera les persécutions en ce temps-là.

A partir de 202, de Septime Sévère, la politique romaine change. Le christianisme devient un crime, une rébellion permanente, une lèse-majesté. Les persécutions deviennent systématiques. Des édits généraux ordonnent d'arrêter tous ceux qui sont suspects

de christianisme et de les mettre en devoir de sacrifier aux dieux. C'est le pire moment de la terreur anti-chrétienne. C'est le moment où la vie religieuse se terre dans les galeries des catacombes. Ces mesures rigoureuses dureront jusqu'au seuil du IV^e siècle, et la plus terrible persécution sera la dernière, celle de Dioclétien.

Mais le seul résultat de ces mesures fut de raidir le christianisme dans sa détermination farouche. Quand on lit beaucoup de ces Passions de martyrs où souvent sont rapportés les termes exacts des interrogations, on constate nettement que, de décade en décade, la conscience chrétienne est plus assurée, plus forte, plus convaincue qu'elle a pour elle l'avenir. Un moment vint où cette conviction s'insinue dans l'âme des persécuteurs. Peu à peu on constate que la main du bourreau tremble. Des empereurs comme Sévère Alexandre, Philippe l'Arabe, se montrent tolérants. On raconte l'incident dramatique de la mort de l'empereur Galère qui, très malade, atteint de gangrène, dévoré de vermine, déclare qu'il est frappé par le dieu des chrétiens et rapporte avant de mourir ses édits persécuteurs. A partir de la fin du III^e siècle, l'Empire soupçonne qu'il ne peut plus vaincre la doctrine nouvelle ; l'Église chrétienne a tant d'adeptes que, politiquement, il n'est plus possible de l'abattre. Le temps est proche où Constantin décidera de s'en faire une alliée.

2. Pensée et culture chrétiennes.

C'est donc bien l'héroïsme des martyrs, leur esprit inépuisable de sacrifice qui ont amené la Révolution de la Croix au seuil de la victoire. De telles vertus eussent-elles suffi ? Peut-être pas. Autant que l'action dans le sacrifice des témoins du Christ, une autre action fut indispensable dans la lutte et devait être, elle aussi, déterminante : celle des premiers chrétiens, de ceux qu'on appelle d'un terme général les *Pères de l'Église*. Un proverbe arabe affirme que « l'encre des savants est encore plus précieuse que le sang des martyrs » ; c'est sans doute beaucoup dire. Il n'y a pas à établir de compétition entre deux types de serviteurs de la foi, et d'autant moins que beaucoup de penseurs, d'écrivains chrétiens des premiers siècles ont été eux-mêmes des martyrs, qu'ils ont signé de leur sang l'œuvre littéraire qu'ils avaient élevée à la gloire de Dieu.

L'histoire des origines de la littérature chrétienne n'est pas moins importante que celle des persécutions ; l'une et l'autre ont été déterminantes dans la Révolution de la Croix. Au début, dans les décades qui avaient suivi la mort de Jésus, les premiers écrivains chrétiens s'étaient bornés à fixer les souvenirs immédiats

des témoins du Maître, touchant sa vie et son enseignement. Ainsi étaient nés, entre les années 60 et 100 environ, les quatre Évangiles. A peu près en même temps, on avait recueilli les faits et gestes des Apôtres et les plus importantes des lettres qu'ils avaient écrites de leur vivant : ainsi le Nouveau Testament s'était-il trouvé complété par le livre des *Actes des Apôtres* et par les Épîtres et l'Apocalypse. Les premiers Pères, ceux qu'on nomme Pères Apostoliques, se bornèrent encore à commenter les textes saints, à donner des leçons de spiritualité et de morale.

Mais bientôt apparaît dans la pensée chrétienne une nouvelle tendance. En se développant au sein de la société antique, en pénétrant les classes intellectuelles, le christianisme découvre la pensée, la philosophie, la haute littérature. Des penseurs chrétiens se rendent compte de l'intérêt considérable qu'il y aurait à utiliser au bénéfice de la doctrine évangélique les moyens de la pensée antique. Ils découvrent même qu'il y a eu, dans la grande littérature païenne, des éléments qui sont utilisables par le christianisme : c'est ainsi que Platon est, en quelque sorte, absorbé par certains d'entre eux pour être transmué en doctrine chrétienne. Ce multiple effort serait mené par plusieurs générations de penseurs chrétiens, les Apologistes, qui s'appliquent à faire comprendre aux païens la dignité de la foi en Jésus, la beauté de ses principes, puis les grandes écoles du III^e siècle, aux premiers rangs desquelles brille celle d'Alexandrie, celle d'Origène et de Clément. Un Père de cette époque, saint Grégoire le Thaumaturge, écrivait alors : « Nous devons scruter de tout notre pouvoir les textes des anciens, philosophes et poètes, pour y puiser des moyens d'approfondir et de propager la vérité. »

Quel a été le résultat de cet effort sur le plan de l'histoire ? Il a été immense. Par ses penseurs, l'Église chrétienne a pris conscience des problèmes qui se posaient à elle. Elle a absorbé les éléments valables de la civilisation antique. Elle a accoutumé ses membres à respecter, dans la tradition païenne que cependant ils combattaient, de grandes valeurs humaines. Et c'est pour toutes ces raisons qu'au moment où l'Empire s'écroula, où la société antique se décomposa dans une épouvantable gangrène, le christianisme était préparé à remplacer ce monde en perdition. C'est parce qu'elle a eu non seulement des héros révolutionnaires, mais des penseurs audacieux, prompts à saisir l'avenir, que l'Église a pu se poser dans l'histoire comme l'héritière de Rome, qu'ainsi a été assurée la grande Relève de l'Empire par la Croix.

3. *Organisation ecclésiastique.*

Le 28 octobre 312, à quelques kilomètres de Rome, sur les bords du Tibre, se livra une des batailles les plus importantes de l'histoire, la bataille du Pont Milvius. Constantin, avec une armée de Gaulois et de Germains, rejeta au delà du fleuve les débris des troupes de son rival Maxence, dont on retrouva le corps flottant entre deux eaux. Cette victoire était bien plus qu'un incident de plus parmi tant et tant que les guerres civiles multipliaient alors. Constantin était chrétien de convictions et sa victoire se trouvait être celle du christianisme lui-même. L'historien Eusèbe a raconté qu'au moment de livrer le combat définitif Constantin avait vu dans les cieux une croix de lumière et avait entendu une voix prophétique lui crier : « Par ce signe tu vaincras ! » Le fait certain est en tout cas que l'année suivante, en 313, à Milan, il prenait des mesures qui reconnaissaient au christianisme le droit absolu d'exister dans l'Empire. On peut dire qu'à ce moment précis, la Révolution de la Croix touchait à la victoire.

Mais alors se posa pour le christianisme tout un ensemble de problèmes nouveaux. Une révolution qui est en train de triompher voit se modifier grandement les perspectives où elle avait coutume d'engager ses militants. Au cours du IV^e siècle, du règne de Constantin à celui de Théodose, bien des questions vont se poser auxquelles il faudra trouver des solutions valables si l'on ne veut pas voir le christianisme sombrer avec l'Empire, sur lequel il s'est installé et qui est en train de faire naufrage.

Tous ces problèmes tiennent en un, celui-là même que les penseurs chrétiens avaient deviné : il faut préparer la relève de l'Empire par la Croix avant qu'il soit trop tard. C'est alors que l'Église, parachevant la grande tâche d'organisation qu'elle n'a pas cessé de poursuivre depuis ses origines, met au point un système administratif singulièrement fort et souple. — Les évêques, choisis presque toujours de façon remarquable, appuient leur autorité sur la vénération du peuple, mais cette autorité est absolue et nul ne songe à la discuter. Alors que les fonctionnaires impériaux sont de plus en plus détestés parce qu'ils représentent un régime d'oppression policière et fiscale, les évêques apparaissent de plus en plus comme les *défenseurs de la cité*, titre que les pouvoirs publics finiront par leur reconnaître. Et dans l'ensemble même de l'Église, l'organisation devient de plus en plus cohérente et solide, avec les grandes assemblées, les *Conciles* où les représentants de toutes les chrétientés se réunissent avec la prééminence de plus en plus reconnue du *Siège apostolique*, de l'évêque de Rome, héritier de saint Pierre.

Ainsi, au moment où les Barbares vont se ruer sur l'Empire et en jeter bas la moitié, c'est l'Église qui devient l'armature de la société. C'est elle qui maintiendra une autre autorité que celle de la force lorsqu'au V^e siècle, les rois vandales, wisigoths ou burgondes, auront succédé aux légats impériaux. Et en même temps, l'effort de la pensée chrétienne débouche alors en de prestigieuses réussites. Tandis que la littérature païenne n'a plus que des fabricants de résumés, de manuels et de dictionnaires, la littérature chrétienne inscrit à son palmarès tout ce qui est vivant. Nourris de Virgile et de Cicéron et de philosophie grecque, les grands écrivains du IV^e siècle, les saint Jean Chrysostome, les saint Jérôme, les saint Ambroise, s'inscrivent dans la lignée directe de la haute littérature. Et, voyez, c'est au même moment, au moment où l'art antique sombre dans le factice, le colossal, le grandiloquent, que l'art chrétien sort des secrètes profondeurs des catacombes, le remplace, qu'apparaissent les touchantes figures et les symboles de fresques chrétiennes et que les basiliques constantiniennes dressent leurs pures architectures là où les derniers temples se tenaient.

On peut dire qu'à ce moment la Révolution de la Croix triomphe, non sans menace encore, non sans à-coups. Quelques années durant, au milieu même du IV^e siècle, Julien l'Apostat reprend le combat contre l'Évangile et tente de rendre des forces au paganisme pour l'opposer au Christ. Mais il échoue. L'Église est désormais la plus forte. Les empereurs eux-mêmes, qu'ils soient fidèles, ou païens, ou hérétiques, ne peuvent plus tenter de la soumettre à leur vouloir.

Une scène admirable qui se produisit à la fin du IV^e siècle, fait sentir magnifiquement où était désormais l'autorité véritable, et à qui appartenait l'avenir. L'Empereur était alors Théodose, et ce n'était pas un homme médiocre. Cet Espagnol ardent, courageux, avait tenté d'opposer aux forces de désagrégation de plus en plus menaçantes, une résistance tenace. Chrétien convaincu, il avait signé le fameux édit que nous évoquions tout à l'heure, faisant du christianisme la religion officielle de ses États. Or, en 350, Théodose commit un crime abominable, ce qui d'ailleurs était assez dans les habitudes de ce temps violent. L'Empereur avait ordonné de massacrer le peuple rassemblé à l'amphithéâtre : il y avait eu plus de vingt mille morts.

C'est alors qu'en face du tout-puissant despote, un homme se dressa, Ambroise, évêque de Milan. Grand fonctionnaire romain entré dans l'Église, fils de famille noble, intellectuel supérieur, rompu aux plus hautes traditions de la culture, c'était par-dessus tout une âme intrépide, l'héritier direct des grands évêques des siècles précédents, les Ignace, les Polycarpe, les Cyprien qui avaient

tenu tête à la force jusqu'à la mort, le parfait représentant de ces nouvelles élites chrétiennes appelées à sauver le monde. Ambroise n'avait aucune arme, aucune puissance, rien que la parole de Dieu. Intrépide, il écrivit à Théodose pour lui faire horreur de son crime et il l'excommunia. Plusieurs mois durant, excité par des courtisans légistes, l'Empereur essaya de résister. Mais toutes les églises se fermaient devant lui. Les fonctionnaires chrétiens demandaient s'ils devaient encore obéissance à l'excommunié. Théodose comprit qu'il ne pouvait pas gouverner contre l'Église. Il se soumit. Et dans la nuit de Noël 380, on put voir, sur la place de Milan, le maître du Monde ayant dépouillé ses somptueux vêtements impériaux et revêtu ceux des pénitents, venir supplier saint Ambroise, de lui rouvrir la porte de l'Église.

A ce moment la Révolution de la Croix triomphait. La preuve était donnée dans l'histoire qu'une doctrine purement spirituelle, fondée sur l'amour et le don du cœur, était plus puissante que les puissances de la terre. Le monde recevait l'assurance qu'en face de barbaries prêtes à se déchaîner sur l'Occident, il existait une autorité capable de leur tenir tête et de revendiquer les droits éternels de la personne humaine sans cesse menacés par la force et l'iniquité. A ce moment aussi l'audace créatrice des premiers apôtres, l'esprit de sacrifice des martyrs, l'effort des Pères de l'Église trouvait sa récompense : la Révolution la plus incroyable était devenue, grâce à eux, un fait d'histoire.

Audace créatrice, esprit de sacrifice, effort de pensée toujours appliqué à saisir, à susciter l'avenir, ne sont-ce pas là les données d'un permanent exemple ? Car si la Révolution de la Croix a été jadis un fait d'histoire, ne savons-nous pas aussi qu'elle est une des données fondamentales de la conscience humaine ? Contre les puissances de violence et de haine cette révolution-là est toujours à recommencer.

ROME AND THE REVOLUTION OF THE CROSS

Presenting the Beginnings of Christianity

Christians today are scarcely aware of the great adventure that was the origin of Christianity. Two dates, two events mark its striking beginnings.

One Friday in April 30 A. D., an agitator, like many others in Israel, was seen suffering from the most ignominious torture, crucified between two thieves, on a bare rise by the gates of Jerusalem. In the year 380, at Thessalonica, Theodosius, lord of the Western World, the last of the great Roman Emperors, presiding over a solemn assembly, officially consecrated

his states to the memory of the victim of Calvary. He declared that the words of the vanquished was truth, and he decreed : « All my people must profess the Christian Faith. » So in three hundred and fifty years the doctrine sown amid the hills of Palestine by a poor carpenter had spread over the three million square kilometres of the Empire. The Galilean had conquered. The revolutionary force of Christianity had overthrown the old established order : its victory as a revolution was indubitable.

This tremendous change provides ample matter for thought, all the richer for having been scarcely exploited. In our own days, so like in many respects to that of the decline of Rome when the basis of civilisation was altered, there is much to be learnt from the methods and conditions by which the revolution of the Cross, as it may be called, was achieved.

I. — For the success of a Revolution three Factors must work together : the recruitment of a body of revolutionaries, a revolutionary doctrine, the presence of a revolutionary situation. These three conditions were met by Christianity.

1. *A body of revolutionaries.* — What does this mean ? A revolutionary is a man wholeheartedly devoted to his cause, a man ready to sacrifice his time, comfort and personal interests, indeed his very life. He is a man with his eyes fixed on the future, and who in the society in which he lives pays attention only to those elements which seem useful in the building up of the world he wants to see. The first protagonists in the revolution of the Cross fit this definition perfectly.

Jesus chose the Twelve with great care, and later on, the seventy two. He infused a wonderful spirit in them, and inculcated complete self-surrender : « He who does not take up his cross and follow me cannot be my disciple. » They must be ready to give their life for his cause. At the same time Jesus directs them to the future work to be done : « Let the dead bury their dead. »

Such a body trained to all the virtues of heroism and sacrifice, filled with the desire to make triumph that view to which its members had dedicated themselves, could not but be marvellously effective. It is also a remarkable fact that the spirit of sacrifice and conquest which distinguished the first Apostles was preserved as actively and effectively for at least twelve generations. From St. John to St. Ignatius of Antioch, to St. Cyprian, to St. John Chrysostom, to St. Ambrose, the spiritual and moral kinship is evident. They all have the same ardent faith in Christ ; the same flame burns in all. If we were to restrict our attention to only one of these heroes of the Cross, St. Paul would stand out. Such a man was a revolutionary of the Cross.

2. *A Revolutionary doctrine.* — The Gospel teaching is the most revolutionary that has ever been taught. « Be transformed », Jesus had said, and his words were to bring about a break with ancient errors.

The concept of the world and man was radically new, and sufficient to effect a complete reversal of values. Therein lies the revolutionary character of Christianity. It is neither a politico-social doctrine nor a technique of force. But because it applies to human society supernatural principles it brings about a complete change and rupture with the past.

Thus by appealing to inner purity, by proclaiming the sanctity of the marriage bond, Christianity put an end to the evils of the ancient world : divorce, prostitution, abortion, abandonment of children.

It led to the abolition of slavery by showing that all men are brothers, each one a living image of the God of Love.

When we examine the means taken in the revolution of the Cross, we understand better its originality. All other revolutions have made use of violence and cunning. The weapons of Christianity are love of one's enemies, forgiveness of offences, humiliations, self-sacrifice, justice and truth.

In the revolution of the Cross weakness becomes strength, to have nothing is to possess all.

Therein lies a mystery as deep as that expressed by Christ when he told his disciples that he would conquer the world by dying on the Cross.

3. *Revolutionary situation.* — Favourable circumstances were to lead to a providential encounter between the fate of the Empire and that of Christianity. The revolutionary situation which was to replace pagan society by Christian society during the first three centuries became more precise. Certainly when the first seed of the Gospel was being sown, it did not seem that the vast highly organised Roman Empire would be jeopardised. It was the era of Pax Romana. Two points should here be noted.

This Roman order was a great help in the spread of Christianity and the Gospel message. Greek was spoken throughout the Empire, the highways were numerous and safe, the same money was current everywhere.

However, in this powerful organism of the Imperium Romanum deep rents already existed which were to grow wider during the first four centuries, until the whole edifice crashed down at the barbarian onrush.

In politics, the organisation of a regime based only on force gave rise to frequent and violent crises. No less than thirty revolutions and riots took place between the death of Nero, 68 A. D., and that of Theodosius in 395. In the moral order the above mentioned evils were prevalent. In the social order, the people seemed paralysed, distasteful of work, and pleasure-seeking. In religious matters a terrible crisis tortured the pagan mind. The old Roman religion was nothing but an official cult ; from the East were brought all sorts of divinities to whom a highly mystic or a thoroughly degrading worship was offered. The foulest of superstitions were rife.

A society in a such a plight is doomed to death. The day was not far off when pagan society having perished was to be replaced by Christian society. It was then that the revolution of the Cross had triumphed.

II. — How did this substitution come about ? How was the change in the foundations of society effected by Christianity ? It was not without strong reaction on the part of the powerful Empire. The history of the first three centuries tells the story of this resistance.

These conflicts between Christianity and the Empire were inevitable, because Christianity being far from a small Jewish sect, had within itself the dynamism of universality.

The first generations of Christians very rightly directed the new ideas in universalist lines. Peter received divine guidance in his activities. Paul pro-

claimed the new man who was to replace the Greek and Roman concept of man. Opposition between Christianity and Rome was inevitable.

In one way, as we have said, Roman Peace helped Christianity to expand. But the wonderful organisation of the Empire, assuring the happiness of its members, appeared to be a manifestation of Fate, of divine power. This conviction took form in the imperial cult, the cult of Rome and Augustus. Christ had said : « My kingdom is not of this world » and « Render to Caesar the things that are Caesar's and to God the things that are God's. » Christians in no way take part in Roman worship. They were placed in the position of rebels. Hence the drama of the persecutions.

The history of the persecutions gives us a very clear idea of how the principles of Christianity, principles of total self-sacrifice, charity and meekness proved the most efficacious of revolutionary weapons, finally overcoming the persecutors themselves. The persecutions, beginning in 64 A. D. lasted until 320 A. D. Even during the spells of tacit truce a Christian was never sure of not being martyred any day.

When we think of these martyrs we are often inclined to pass over the abominably realistic side of their history. But for two hundred and sixty years generations of Christians would undergo any suffering rather than betray their cause. Tertullian has defined the part they played in history in his well-known words : « The blood of the martyrs is the seed of the Church. » Heroism is communicative ; the example given by the great martyrs spurred on others to imitate them. Even more, the value of their example was considerable among the pagans.

It was not only by its propaganda value that the heroism of the martyrs played a decisive role in the revolution of the Cross. It also brought home to the imperial powers that nothing could eradicate the new doctrine. Against a heroism borne with tenacity and patience even the most tyrannical of powers has no weapons. The history of the persecutions is nothing but the gradual awakening of Rome to the fact of its utter incapacity to conquer Christianity. This history may be divided into three main periods. In the first, the Empire does not seem to have fully understood the essential opposition between Christianity and itself. Nero, accused by the people of having set fire to Rome, starts a persecution to distract the anger of the populace. From 202 A. D., from Septimus Severus, Christianity becomes a criminal offence of treason ; persecutions become systematic. Religious life was driven into the catacombs. These rigorous measures lasted until the beginning of the fourth century. But their only result was to stiffen the Christians in their firmness ; these latter become more convinced that the future is for them. This conviction eventually penetrates the persecutors.

The origins of Christian literature were no less important than the persecutions ; both had their function in the revolution of the Cross. At first, in the decades following the death of Jesus, immediate memories of the person and teaching of the Master furnished by eyewitnesses were concentrated upon by writers. The early Fathers, the Apostolic Fathers as they are called, simply commented on the sacred texts and drew spiritual and moral lessons.

But soon a new tendency appeared in Christian thought. Developing in a pagan society, mingling with the intellectual classes, Christianity entered into the field of philosophy and literature. Christian thinkers realised that it would be a mistake not to make use of the material provided by pagan thought, especially as it could be turned to useful purposes. We need only recall, as an example, the works of Plato. This just appreciation of antiquity was at the basis of the work of the Apologists and the great Christian schools of the third century.

What, historically, was the result of this work ? It was immense. Through its thinkers and men of letters the Church became aware of the problems facing her. She made her own the best elements in the old civilisation. She taught her members to respect the human values to be found in the pagan tradition which they in other respects opposed. For these reasons Christianity was to replace this failing world when Europe collapsed.

With the victory of the Bridge of Mulvius, 28 Oct. 312, and the edict of Milan, 313, the revolution of the Cross began to triumph. From Constantine to Theodosius Christianity had to solve many problems under pain of being submerged along with the Empire. All these problems boiled down to one : how to be ready with the standard of the Cross when the Imperial banner was removed. It was then that the Church, achieving the enormous task of organisation which she has ever since continued, drew up *a very strong and supple administrative system*.

When the barbarians hurled themselves with all their strength on the Empire and destroyed half of it, the Church became the framework of society. She maintained authority other than that of force. At the same time, Christian thought was producing marvellous fruits.

Christian art replaced pagan art now smothered in artificiality and disproportion.

Persecutions broke out from time to time (Julian the Apostate). But henceforward the Church was the stronger. This triumph of the Cross is brought out in the well-known scene when the Emperor Theodosius, having been excommunicated for a notorious crime, came before Ambrose, bishop of Milan, to plead for permission to re-enter society.

At that moment the revolution of the Cross had triumphed. Proof was given to history that a purely spiritual doctrine based on love was more powerful than all earthly powers. The world received the assurance that an authority existed capable of standing up to the savagery about to be let loose on Europe ; and of upholding the basic rights of the human person always menaced by force and iniquity. The creative boldness of the first apostles, the spirit of sacrifice of the martyrs, the work of the Fathers of the Church received their reward. Thanks to them the most incredible of revolutions had become an historical fact.

Are not the creative boldness, the spirit of sacrifice, the work of the mind always trying to seek and prepare for the future, of permanent example to be followed ? If the revolution of the Cross is a fact of history, is it not also a fundamental point of human consciousness ? This same revolution is ever to be made against the powers of violence and hate.

The Confraternity Manuals of the St. Paul Archdiocese

by Rudolph G. BANDAS

*Director of the Confraternity of Christian Doctrine, Archdiocese of St. Paul,
Rector of Saint Paul Seminary*¹

The contents of the St. Paul Confraternity Manuals is arranged according to concentric circles. The great religious truths are covered at least three times in the twelve grades, but each time in a manner adapted to the child's needs, intellectual capacity and general development. This concentric syllabus, to use the words of Rev. F. H. Drinkwater, « might be compared to climbing a high tower with three successive lookout posts giving an ever-widening view of the same country ; and the comparison would be improved if one supposes a pair of field glasses at each window—each pair more powerful than the one below. The climber would see the same countryside at each stage, but with greater range and greater meaning and also with more detail. » (*The Givers*, p. 178).

I. THE FIRST SIX GRADES

Instruction in the first three grades centers principally around preparation for First Confession and First Holy Communion.

1. Very Rev. Rudolph G. BANDAS was born : Silver Lake, Minnesota, April 18, 1896. He has the degrees of Doctor of Sacred Theology (University of Louvain, Belgium), Aggregate Doctor of Philosophy (Pontifical College « Angelico », Rome), Master of Sacred Theology (University of Louvain). Present office : Rector, St. Paul Seminary ; Professor of Catechetics and Dogmatic Theology, St. Paul Seminary ; Archdiocesan Director of the Confraternity of Christian Doctrine ; Chairman of Seminary Department, National Center at Washington, Confraternity of Christian Doctrine. — Contributions to Educational Literature : *Master-Idea of St. Paul's Epistles or the Redemption*, *Contemporary Philosophy and Domestic Principles*, *Catechetical Methods*, *Biblical Questions* (2 vol.), *Practical Problems in Religion*, *Religious Instruction and Education*, *Religion Teaching and Practice*, *Catechetics in the New Testament*, *Modern Questions*. — Address : St. Paul Seminary, 2200 Grand Ave., St. Paul 1, Minnesota, U. S. A. (Editor's note).

The method and contents of the instruction for this period are outlined in the teacher's introductory manual, the *Syllabus of Religious Instruction and Education* (pp. 15-48). The basic doctrines are correlated with other catechetical materials and hence permit of a simple or detailed treatment, as the circumstances of the case may allow or require. The plan as outlined in the *Syllabus* contains detailed suggestions for both the school year and vacation schools.

Since it was found that the largest number of pupils attending religion classes come from the *fourth, fifth and sixth grades*, the Confraternity manuals destined for the intermediate grades cover in a thorough manner the three parts of the Baltimore Catechism — namely, the Creed, the Sacraments and the Commandments. Some if not many of these pupils will not return to the religion class when they reach the Junior and Senior High Schools. The ecclesiastical authorities of the St. Paul Archdiocese wanted to be assured that the child will cover at least once in his lifetime the fundamental truths of our holy religion. Hence the three manuals prepared for this period: *The Apostles' Creed and the Life of Christ*, *The Sacraments and the Mass*, and *The Commandments of God and Precepts of the Church*. Special teacher's helps for teaching the lessons in these intermediate manuals are found in the *Syllabus* (pp. 50-96).

II. THE JUNIOR HIGH SCHOOL

We come now to the *Junior High School*—to grades 7, 8, and 9. The child in the seventh and eighth grades stands at the threshold of life. He faces, as it were, a threefold world: the world of his own internal experiences, inclinations, and habits; the religious and devotional life of his home, parish, and community; and the outside world of irreligion in which he habitually moves and has his being. In each of these worlds he needs counsel, assistance, and the help of divine grace. In each of these experiences he must be guided by an authoritative hand. Hence follows the reason for the three manuals assigned to the Junior High School period: the manual on *The Saints Through the Ages*, which inculcates the virtues so necessary in this period by means of the exemplary lives of the saints; the manual on *In Christ Through the Parish*, which strives to give the pupil an all-round acquaintance with the life in the Church; and the manual on *Vital Problems* which discusses and evaluates the various intellectual and moral

problems which are forced upon the child from the naturalistic atmosphere in which he lives.

1. *The Saints Through the Ages.*

The children in this period are in a critical and formative period of life. Their characters are being rapidly molded. The habits of thought and conduct acquired at this time will carry over into manhood and womanhood. Hence much attention should be given to the development of good habits in daily life.

In the first place, the teacher should develop in the pupils a sense of personal responsibility and a spirit of self-reliance. The restraints of authority should be gradually relaxed so that the child's will may get a chance to work. For unless a child is as nearly independent as possible in matters of religious practice when he finishes school, he will become a life-long weakling and a prey to every leader or tempter. The children should now be told the motive of their obedience, namely, the will of God manifesting itself in the authority of parents, of teachers, of the pastor, of the bishop, and of civil authority.

This period also coincides with the age of puberty. Hence, in order to prepare the child for the storms and temptations that await him, the principal aim of the moral training of this period must be to develop the habit of mortification and self-denial. Self-mastery is as important for a young Christian stepping out into the world as is bodily and intellectual development. The education in self-control is effected by the formation of positive virtuous habits which strengthen self-control by a struggle against the dominant passions, and by a daily examination of conscience. This training, however, must be adapted to the intellectual and spiritual capacity of the children. Above all, the practices of self-control and self-denial must be inspired, developed, and perfected by and through the love of God.

It is the aim of the course on *The Saints Through the Ages* to inculcate virtues through the example of the Saints and the lives of these heroes and heroines of the Church. While pursuing this principal aim, the course does not neglect the other objectives of a Church History manual. In the fourth, fifth and sixth grades, the children investigated the great truths of our religion. In the upper grades they should see how these same truths have been exemplified in the lives of great men and women and verified in the events of history. The abstract doctrines of our faith become more intelligible when they are embodied in the concrete and

striking events of history. Virtue becomes more real, it puts on flesh and blood when it shines forth in the life of a human person — in one who had to face the same problems and difficulties as we do.

2. *In Christ Through the Parish.*

Instruction in this course aims at an all-round acquaintance with Catholicism. It strives to explain whatever will in any way touch upon the religious and spiritual life of the child after he leaves school. It aims especially to introduce the child into the Church's rich liturgical and devotional life. The children must not go into life as mere nominal Catholics, as dumb spectators of the Church's life. They must go forth as practical Catholics. They must learn to participate intelligently and effectively in the Church's liturgical and devotional life and intensify in their souls the divine life of the Son of God.

The course, then, takes special care to make the Liturgical Year, the Mass, the Sacraments, and devotions serve at once as the Catechism of the children and as essential elements in their religious life. For, once the children have left the religion class, the Church has no way of reaching them, generally speaking, except through the Liturgy. If the children have grown up ignorant of the Liturgy, there is little probability that they will persevere in coming to church. They will weary of the Liturgy, because they have never been initiated into its inner meaning. In order that the Liturgy may in later life be a constant reminder to the children of the principal points of Catholic teaching, the course correlates Christian Doctrine with the Liturgy and devotions whenever a convenient occasion presents itself. It strives even more to make the children realize that the outward forms of the Liturgy are channels and vehicles of the divine life of the soul.

3. *Vital Problems.*

The purpose of the course, *Vital Problems*, is to prepare the child for the world in which he must live after he graduates from the eighth grade and leaves school. For many of the children will not return to school the next fall, while others will enroll in the public high school. Whether they return to school or not, there will be countless influences which will bear upon their lives, affect their thinking, and directly or indirectly touch upon their religious and moral lives. Take, for example, the powerful influence which will be exercised upon them by the movies and the radio, and you will understand how necessary it is to forestall

the evil effects wrought by these two great educational agencies of our day.

First of all, there are certain forces which will influence the child's *religious thinking*. He cannot fail to be affected by the fact that more than half of the American people are not affiliated with any church whatsoever, are not restricted by a strict code as are the Catholics, and are living as practical atheists. In fact every three out of five people whom he will meet will belong to this group. Then again he will be confronted with the peculiarly English and American heresy — which is becoming daily more widespread because of mixed marriages, brotherhood weeks, tolerance weeks, membership in the two « Y's », etc. — that it does not matter what religion a man chooses as long as he leads a good and clean life. The child cannot but be puzzled by the multiplicity of mutually contradictory sects which coexist in almost every American community. Added to this will be certain attacks made upon the Church by such noisy propagandists as the Witnesses of Jehovah and other groups. In several instances children have been known to be disturbed by the teaching of the animal origin of man as early as the sixth grade. All this is bound to have some effect on the child's faith, especially, when no solution to his difficulties is forthcoming.

Secondly, there will be many agencies influencing the child's *moral judgment*. Think of all the strange and erroneous ideas about human nature, about sex, about the nature of marriage and of the married life, about the value of human life, which the child will imbibe from the movies, from the radio, from plays and billboards, from the « funnies », from the countless sex and crime sheets exhibited on every magazine rack of the country, and from the unwholesome sex education in vogue in many public schools. Add to this fact that the seventh and eighth grades will in many instances coincide with the period of puberty, when the youngster becomes conscious of sex and of sex faculties and feels himself drawn to the opposite sex. An exchange of ideas on these points with companions on the street corner will not be apt to elevate the child's moral values. The multiplicity of public dance halls and beer parlors, the language and conduct prevailing in many of them, the large number of young men and women frequenting them — all this is bound to have an effect on the development of the child's character. Through their parents, brothers, and sisters even the conflicts between capital and labor, and the international upheavals, are influencing the child's outlook upon life.

The question of one's vocation in life begins to occupy actively

the child's mind in this period. What is a vocation ? How can I ascertain my vocation ? What are some of the vocations in life that I might choose ? These are some of the questions which press upon the child's mind and demand an answer.

III. SENIOR HIGH SCHOOL

The aim of the Senior High School course is to review once more the great truths of our holy religion in terms of the Creed, the Sacraments, Mass and the Liturgical Year, and the Commandments. Hence the three Manuals bearing these titles. Since many of the pupils probably received only an imperfect religious training in the grades, and since this may be the last opportunity of giving them a formal course in religion, it is absolutely necessary to dwell on the fundamentals of the Catholic faith. The course, however, is adapted to the pupil's more developed intellectual capacity and takes into consideration the intellectual currents and moral problems of the day. Thus the booklet on the *Creed* considers in addition to the great dogmas of the Church such questions as religious indifference, religious indifferentism, evolution, modern sects, etc. The booklet on the *Commandments* treats such problems as forbidden societies, the relation of employer to employees, mercy-killing, movies, dances, salacious literature and Communism. Finally, the student is fully acquainted with the structure of the Mass and of the Liturgical Year.

CONCLUSION

In conclusion, let us point out some special features of the St. Paul Confraternity manuals :

The abstract truths of each lesson are anchored in the concrete by means of apposite religious pictures. With few exceptions the pictures are reproductions of masterpieces. The children are thus forming their taste along right lines and, without conscious effort, are laying the foundation of an art culture that will at a later day save them from the gross materialism of the day. Their esthetic faculty is thus developed instead of being demoralized by wretched drawings and color daubs approaching sometimes in atrocity the work of the Sunday Supplement. In the booklet on the Commandments and Precepts of the Church, where it was difficult at times to procure truly illustrative pictures, the lesson is made concrete especially by means of those symbols which are of the most frequent occurrence in the Church's art.

The truths of each lesson are impressed upon the mind with the help of the best pedagogical devices. After a brief exposition of the truth, the doctrine is impressed on the child's mind by means of various tests and exercises such as : filling in the missing word or words, matching phrases, underlining phrases, etc.

The truth is impressed upon the child's heart and conduct by means of the « case » method. A hypothetical case from the life of children is submitted to the child's judgment. In evaluating the case, in condemning the evil and approving the good which it contains, the child is really laying down the norm of action for his own future conduct.

Each lesson presents those elements which the catechism in its brevity cannot offer. Yet it was recognized that after a doctrine has been thoroughly explained, the immutable divine truth should be summed up in precise formulae and made the child's permanent possession by a process of memorizing. Hence each lesson is correlated with the catechism, and in the intermediate texts the questions and answers of the Revised Baltimore Catechism are stated in full. The memorizing of the catechismal answer is thus a finishing touch to a long catechetical process.

Finally, the catechist, especially the lay teacher, must have a sense of security. He must be certain that he is not only using the correct methods in explaining the lessons but also that he has the correct answers to the various tests, exercises, problems and « cases ». Hence a teacher's manual, containing all this information has been prepared to accompany each student's text.

The catechetical principles and methods on which the St. Paul manuals are based, have been explained in detail in a book prepared by the Rev. R. G. Bandas and entitled *Religion and Practice*. A Spanish translation of this work is now available at the Libreria di San Ignazio of Mexico City under the title of *Enseñanza y Práctica de la Religión*.

LES MANUELS DE L'ARCHICONFRÉRIE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, ARCHIDIOCÈSE DE SAINT-PAUL

Le contenu des manuels est disposé en cercles concentriques. Les grandes vérités de la religion sont étudiées trois fois au cours des douze classes, mais chaque fois d'une manière adaptée aux besoins et au développement des élèves de ce degré.

I. LES SIX PREMIÈRES CLASSES. — L'instruction dans les trois premières classes est centrée principalement sur la première confession et la première communion.

Le plus grand nombre des élèves qui suivent le cours de religion appartiennent aux 4^e, 5^e et 6^e classes. Afin de leur permettre d'étudier, une fois du moins dans leur vie, l'ensemble de la religion, les manuels qui leur sont destinés suivent, dans ses grandes lignes, le catéchisme de Baltimore : le Credo, les sacrements et les commandements. Ces livres sont intitulés : *Le symbole des apôtres et la vie du Christ*, *Les sacrements et la messe*, *Les commandements de Dieu et les préceptes de l'Église*.

II. Les 7^e, 8^e, 9^e CLASSES. — Viennent ensuite les 7^e, 8^e et 9^e classes. L'adolescent se trouve en présence de trois univers : son monde intérieur avec ses inclinations et ses habitudes ; la vie religieuse de sa famille, de sa paroisse et de sa communauté ; et le monde extérieur irrégulier où il se meut ordinairement et où il doit vivre. Pour le conseiller et le guider dans ces trois mondes, il y a les trois manuels : *Les saints à travers les âges*, ou la morale enseignée par l'exemple ; *Au Christ par la paroisse*, exposé de la vie de l'Église ; *Problèmes vitaux*, étude des problèmes moraux et intellectuels que l'atmosphère naturaliste du milieu impose à l'attention.

Les saints à travers les âges. — Les élèves de ces classes sont à une période critique de leur formation. Le professeur développera le sens des responsabilités et l'esprit d'entraide. Les restrictions de l'autorité se relâcheront progressivement ; tant que l'enfant ne jouit pas d'une certaine indépendance dans ses pratiques religieuses, il est une proie facile pour n'importe quelle séduction. A cet âge, les élèves doivent être instruits du motif de leur obéissance, notamment la volonté de Dieu qui se manifeste par les ordres des parents, des professeurs, des prêtres, des évêques et aussi par les autorités civiles.

Cette période coïncide avec la 1^{re} puberté. L'adolescent éprouve toutes sortes d'émotions ; il faut lui apprendre à se dominer et à se mortifier par amour pour Dieu ; on recommandera l'examen de conscience journalier et l'acquisition des vertus positives.

Le but du manuel *Les saints à travers les âges* est à la fois d'inculquer les vertus par l'exemple des saints et d'enseigner l'histoire de l'Église. On revoit ainsi d'une façon concrète la doctrine étudiée durant le cycle précédent.

Au Christ par la paroisse. — Le but de ce cours est de familiariser l'élève avec le catholicisme. Il lui explique ce qui constituera sa vie religieuse et spirituelle après la fin des études. A cet effet, il l'introduit dans la richesse liturgique et spirituelle de l'Église. L'élève doit devenir catholique pratiquant en participant intelligemment à la vie religieuse et liturgique de l'Église. Grâce à ce cours, l'année liturgique, la messe, les sacrements et les dévotions deviendront les éléments essentiels de la vie religieuse de nos élèves. Si nous atteignons ce résultat, nous aurons fait beaucoup pour leur persévérance.

Problèmes vitaux. — Le but de ce cours est de préparer les élèves à vivre dans le monde. Qu'ils aillent travailler ou s'inscrivent à une école supérieure, ils subiront diverses influences.

Par exemple, celles du cinéma et de la radio, ces deux grands agents éducateurs de nos jours.

Certains faits influenceront la *pensée religieuse* de nos étudiants : l'athéisme pratique de plus de la moitié des américains ; l'hérésie suivante répandue par les mariages mixtes, les semaines de fraternité, les semaines de tolérance : « Peu importe la religion pourvu qu'on se conduise correctement » ; la multiplicité contradictoire des sectes qui existent dans toutes les communautés américaines ; la bruyante propagande des « Témoins de Jéhovah » et d'autres groupes.

D'autres facteurs influent sur le *jugement moral* : les erreurs concernant la nature humaine, les sexes, la nature du mariage et de la vie conjugale, la valeur de la vie humaine, erreurs propagées par la radio, le cinéma, les représentations, les affiches, les innombrables revues où le crime et l'immoralité s'exhibent, et par l'éducation sexuelle malsaine en vogue dans de nombreuses écoles publiques.

Des principes justes en ces matières deviennent d'autant plus nécessaires que nos élèves arrivent à l'âge de la puberté.

D'autre part, leurs parents, frères et sœurs, les mettent au courant des conflits entre le travail et le capital, et des problèmes internationaux.

Le choix d'une carrière commence à préoccuper nos élèves.

Pour toutes ces raisons, ils ont besoin d'un livre qui traite des problèmes vitaux.

III. COURS SUPÉRIEUR. — Le but du cours supérieur est de revoir une dernière fois les grandes vérités de la religion. C'est l'occasion de suppléer aux déficits de l'instruction religieuse donnée auparavant ; c'est aussi l'occasion d'approfondir en tenant compte des problèmes modernes. Le livre *Credo* examine les questions de l'indifférence religieuse, l'indifférentisme, l'évolution, les sectes modernes. Le livre *Commandements* traite des sociétés interdites, des relations entre employeurs et employés, de l'euthanasie, du cinéma, des danses, de la mauvaise littérature et du communisme. Enfin, l'étudiant approfondit la structure de la messe et de l'année liturgique.

CONCLUSION. — En manière de conclusion présentons encore quelques aspects spéciaux de la méthode.

Les vérités abstraites sont concrétées à l'aide d'une *belle illustration*. A peu d'exceptions près, ce sont des œuvres de maîtres. Le goût des enfants est ainsi formé. Le livre des commandements de Dieu et des préceptes de l'Église est orné des symboles qui apparaissent fréquemment dans l'art religieux.

Après un bref exposé de la vérité, l'enfant passe différents tests : trouver le ou les mots qui manquent, souligner certaines phrases, résoudre un « cas ».

Le contenu doctrinal est résumé à la fin du chapitre ; on reproduit le texte du catéchisme de Baltimore révisé.

A chaque manuel d'élève, correspond un livre de Notes pour le professeur.

Cette méthode et ces principes ont été expliqués en détail dans un livre de R. G. Bandas, intitulé *Religion and Practice*. Il en existe une traduction espagnole à la Libreria di San Ignazio de Mexico sous le titre *Enseñanza y Práctica de la Religión*.

Religious Instruction in English County Schools

by P. J. LAMB, M. A.

*Principal of St. John's College, York*¹

This article is not concerned with the religious instruction given in the Voluntary Schools which are owned and governed by religious sects or other private bodies, but with the instruction given in the County Schools, owned and managed by the Local Education Authorities. Here religious instruction has to be in accordance with the definitions of an Act of Parliament, and the result is a particularly interesting example of the English capacity for illogical but not ineffective compromise. Religious belief and sentiment in England by no means exactly coincide with church membership. There is an important dilution of religiousness in the community at large: and the religious instruction in the County School provides an opportunity for examining this and estimating its worth. The fact that County Schools are expanding rapidly especially among the higher age groups and threatening to crowd the Voluntary Schools out of existence adds to the importance of the solution found in them to the problem of the religious instruction of children. For good or ill the future beliefs of the bulk of the rising generation including even the ability to believe, are likely to be decided within the County Schools.

I. BEFORE 1944

Until 1944 religious instruction in schools owned by local authorities was not obligatory, only permissive. The regulations gover-

1. The Reverend P. J. LAMB studied theology at Oxford in which University he is a Master of Arts. His College was Magdalen. He is a priest of the Church of England. Most of his ministry has been spent in parish work. He has been Principal of this Church of England Training College for Teachers since August, 1945. In addition to educational work he has interested himself in modern religious drama and has himself written a couple of plays, one of which *Go Down Moses* is becoming familiar to those who care for that kind of thing. — Address: St. John's College, York, ENGLAND (Editor's note).

ning it were negative. There was for instance no definition of the time which might be spent on the subject: but an inference could be drawn from the minimum time that must be spent in secular teaching. There was no attempt to define the matter of religious instruction; the official Handbook of Suggestions for Teachers gave no lead: instead there was the negative requirement of the Cowper Temple Clause laid down in 1870 when first the State accepted responsibility for the direct provision of schools through the local education authorities: « No catechism or formulary shall be used which is characteristic of any particular denomination. » In fact what kept alive the habit of giving religious instruction in the local authorities' schools was not legal enactment but deep-rooted tradition. Civic education followed the pattern laid down by the pioneering Church Schools. No local authority failed to include « Scripture » in its curriculum, and the teachers made little difficulty about attempting what was required of them.

Naturally the quality and content of the teaching given varied from school to school and from teacher to teacher. One headmaster would see that his staff handled the subject with reverence; another might conclude a lesson on the feeding of the Five Thousand with a leer and the words « Well, there you are. I've told you the story. Make what you can of it. » Generally speaking however the overt scoffer was unknown and the covert scoffer a rarity: the great majority of teachers in English elementary schools, as they were then called, taught according to their lights what they understood by a simple Bible religion. Professional pride in their work, the influence of the Church Training Colleges, and above all the general respect which the Bible has always exacted from the community at large even through generations of increasing religious scepticism and apathy maintained a standard of seriousness in the Scripture lesson which we may well find surprising.

Nothing however could insulate the class-room from the general trends at work in the community outside, and it was inevitable that religious teaching in the school, unsupported by any positive encouragement in the Law and cut off from direct contact with the Christian denominations, should grow out of touch with traditional and institutional Christianity. His Majesty's Inspectors had no authority to inspect the teaching of Scripture. Religious Knowledge was not a subject that counted for the Certificate Examination in the Training Colleges. Religion was known to be a dangerous and controversial subject. Let sleeping dogs lie is a good English motto: and this dog went to sleep quite easily. What is a man who

himself has only a vague memory of what he was taught in Sunday School to make of the Garden of Eden, the Annunciation, the Resurrection and the Apocalypse ? A willingness to do this job properly warred with a shamefaced sense of inadequacy, of lack of conviction, of uncertainty and ignorance which perplexed this subject as they perplexed no other subject in the curriculum. Again the traditional time for Scripture (in accordance with the regulation that it must be given at the beginning or end of a session) was at the beginning of the day : a period when all kinds of extraneous duties could be conveniently attended to, the marking of registers, the collecting of bank money, milk money and the like. Above all the supply of keen and interested Christian teachers gradually diminished as secularism bit more deeply into the religious inheritance of the nation. No wonder that when in 1939 and 1940 children evacuated from the great towns were dispersed in pious country homes throughout the length and breadth of this land, the cry went up « These children are heathen. Our schools are breeding a generation ignorant of the religion of their fathers, ignorant even of the Bible and therefore ignorant of the richest treasure of our English culture. »

II. THE EDUCATION ACT OF 1944

The evident decline in the strength of the tradition lent force to those who wished to see religious instruction more positively supported by Act of Parliament. The war was at its height. Nazism was dominant in Europe drawing strength from the challenging nature of its propaganda. Abandoning Liberal individualism and the tradition of state neutrality in religious matters, it had defined its dogma and harnessed to its policies the explosive power of a Faith. What had we to put against this ? Looking round for « a British way and purpose » we found we had nothing that did not derive in some way from the rather battered relic that was still being studied in most schools at the beginning of most school days, the Bible. The religious provisions of the Education Act of 1944 owe more than is sometimes realised to the wartime psychological situation when Britain found herself in dire need of knowing just what values she was defending against the forces and doctrines of the swastika.

Among the statutory provisions of the Education Act of 1944 and the ministerial regulations that go with it this enquiry is concerned with the following :

1. For every state-aided primary and secondary school the day shall begin with collective worship on the part of the pupils.
2. Religious instruction shall be given in every such school.
3. Parents retain the right to withdraw their children from both instruction and worship if they object on conscientious grounds. They may under certain conditions also withdraw them at the time that religious instruction is given in the school in order that the children may receive instruction elsewhere within the religious denomination of the parents' choice.
4. Religious instruction is to be inspected by H. M. Inspectors.
5. It is no longer required that religious instruction shall be confined to the beginning or end of a school session.
6. Religious knowledge becomes a subject which students in training may offer as ranking with other subjects in the examination for the Teachers' Certificate.
7. Each Local Education Authority is required to convene a conference representing the Church of England, other interested religious denominations, the teachers in the area and the Authority itself ; and it shall be the duty of the conference to seek unanimous agreement upon a syllabus of religious instruction to be recommended to the Authority for use in its schools.

These provisions add up to an impressive attempt by the legislature to revive the dwindling Christian content of English education. For the first time school worship and religious instruction becomes statutory, and the provision applies to every school which receives State support. H. M. Inspectors may look in to see that this provision is satisfactorily carried out. It becomes possible to teach Scripture anywhere in the school day so that other subjects may share the inconvenience of the first period and use be made of specialists to teach Scripture from class to class. The conditions of the examination for the Teachers' Certificate are modified so that there may be a flow into the profession of men and women who have specialised in the teaching of religion.

In addition an attempt is made to provide a positive content to religious instruction, not indeed on the basis of a nation-wide agreement but as decided locally within the territories of the different authorities : and for the first time in the history of the public provision of education in this country, the help of the religious denominations is asked for. This is a frail bridge indeed over the chasm that yawns between the school and the Christian Church or Chapel, but it is a bridge and it is viable. What we are confronted with here is a movement counter to the trends which have persisted for generations, a groping towards an agreed statement, a coming together of teachers and the representatives of the community at large with the representatives of important Christian bodies. Anyone familiar with the controversies which have smouldered

in this country since 1870, breaking out from time to time into rancorous flame, must be surprised to see the amity and good will with which the Conferences have got down to work on the Agreed Syllabus.

III. THE AGREED SYLLABUS

Some friendly authorities had already produced Agreed Syllabuses long before 1944, for instance the West Riding in 1904, Cambridgeshire in 1924, the City of York in 1930. It is interesting to trace the influence of these pioneer attempts upon their recent successors. For a kind of « folk-process » by assimilation, conflation and licensed borrowing is taking place as each Conference studies as a preliminary to its own work the productions of earlier conferences. The full possibilities of the medium are being discovered and exploited, and the lines of a tradition are beginning to emerge.

The contents of an Agreed Syllabus usually include a forward or introduction setting out the general principles which have guided the compilers ; schemes of lessons for nursery, infant, junior and senior schools ; appendices to deal with such topics as the story of the Church in the immediate locality, school worship, visual aids, memory work, etc. ; and a bibliography.

Quotations from various syllabuses will best indicate the line which is being followed :

The community at the present time as in the past is prepared to commit itself to the encouragement of the Christian religion... The religion of the Bible as it has been sifted and apprehended in Christian experience is to be taught, and taught reverently, so that the children may be helped to believe the faith embodied in the facts it proclaims, share its wisdom and be helped by its grace and comfort. (The York Syllabus Revised Draft)

Theology is the scientific study of the facts to which religious experience is related. These facts include the Being of God, progressively revealed and discovered throughout the ages, the activity of the Spirit of God in and through history, as well as in the individual soul, by creation, redemption and inspiration ; and the purpose of God for human life. These are facts which religious teaching must seek to present through the study of all its materials and chiefly through the person and teaching of Jesus Christ. (Sunderland)

The Teaching of Jesus about God the Father (*Part of a course on the Teaching of Jesus for 13-year-olds. The copious biblical references in the original are here omitted.*) The character of God is central to our Lord's teaching. Setting him before men as their Heavenly Father, He seeks to cast out fear by proclaiming the Father's Love, to cast out sin by revealing His Holiness, and to win men to worship and devoted service by setting forth His Glory and

His Love. This is God's greivous attitude towards all His creatures, especially towards mankind, whom he created to His own image. God's love is over all men. It is shown by His providential care and interest in individuals. He is ever ready to hear prayer. He is ever ready to bestow gifts. He is ever ready to forgive.

God's Holiness. This is God's moral excellence, His supreme goodness, which determines the manner of the operation of His love. It explains His wrath against sin, and His requirement of penitence. Perfect goodness is found in God alone. He requires men to reverence His Name and His Holy Place. He is against them that do evil. He cannot ignore sin, but must triumph over it by His love.

God's Glory. This is the sum-total of all those qualities which make God worshipful. Though we are able to consider various aspects of God's character, there is an ultimate mystery and glory which defies analysis. This is revealed through Christ, more by reference than by explicit teaching, and more by His Person than by His spoken words. (Note the importance of the Transfiguration in this connection, and the reference to glory in connection with the Second Coming.) (Surrey)

The following is a resume of the material provided in the Surrey Syllabus, Senior School Section (Age 11-18) :

A knowledge of the whole Bible, the process by which it came into existence, the names and character of the various parts and books and the translations of it that have been made ; the history of Israel from Abraham to the Annunciation, including the Greek domination, the Maccabean Revolt and the Roman domination ; the story of the religious development that took place during these centuries and an interpretation of the whole process as preparation for the coming of Christ ; the relationship between the Old and New Testaments : the world to which Christ came and the peculiar ability of the times for the rapid growth of a world religion ; the land and people of Palestine at the time when Christ came ; the childhood of Jesus and his ministry to the Ascension ; the teaching of Jesus grouped under such headings as : His teaching about Himself, about God the Father, about the Kingdom of God, about the Holy Spirit, etc. ; the Acts of the Apostles in some detail showing the nature of the Apostles' teaching, the stages in the growth of the Christian Church and the life of the earliest Christian communities ; some consideration of the theology of St. Paul's Epistles as well as their contribution to his biography ; the Book of the Revelation in main outline ; a section on how the teaching of Christ about life was explained by the Apostles and carried out in after days ; Christian sanctity as exhibited in the lives of great Christians of whom some thirty typical names are mentioned ; an outline picture of the influence of the Christian religion down the ages with some account of Christian work in the modern world ; our duty to God, including teaching about prayer and public worship (« The Holy Communion is generally regarded as the most central of all Christian services » ; and again : « the elements of prayer are Praise, Thanksgiving, Intercession, Confession, Petition ») : our

duty towards ourselves (watchfulness, discipline and reverence) ; our duty to others (love and service).

The appendix contains additional suggestions for lessons with the top classes ; it raises problems concerned with the Bible, with God and the world, the Person of Christ and the Cross, the After Life, prayer and conduct.

IV. LIMITATIONS OF THE AGREED SYLLABUS

Quite obviously no Agreed Syllabus could claim to be a full and complete handbook to the Christian religion. These are not documents which any Christian denomination would be likely to issue. Controversial matters are skated lightly over ; deft phrases describe historically doctrines which need to be stated authoritatively ; and the pedagogical method of exposition in a number of series of titles for lessons, with Scripture references and short notes, is an ideal medium for allowing the maximum diversity of practical interpretation within the limits of the agreed formula. In English public education the freedom of the teacher has become axiomatic. As the introduction to one syllabus puts it : « No doubt different teachers will interpret the syllabus differently and the specifically « religious » content of the lessons will vary very considerably. There is no test whether a man is fit to teach the Agreed Syllabus except that he should be able and willing to do so. Some teachers will exercise their right of contracting out, realising that this is not a subject for them to teach : where the opposite decision is taken it will be left to the teacher's professional sense and honesty to use the Syllabus within the terms of that general agreement in which it has been drawn up. »

The Agreed Syllabus then is a defective document and it is to be interpreted by teachers who acknowledge no authority but that of their own conscience, it is to be taught right out of the context of the Christian Church. It may well provoke a smile from the orthodox. Many indeed will think the whole attempt unreal, dangerous, even blasphemous, and condemned in any case to sterility. On the other hand it is well to recall the historical circumstances. In a time of rising secularism, in the face of demonic forces abroad in the world, those who are responsible for the education of the masses of children in a country where secularism has such a strong hold as in England have made an attempt, backed by no less an authority than Parliament, to encourage a more effective religious instruction in English schools, and the outcome is a series of documents which, incomplete though they may be, read much more like genuinely Christian and theo-

logical statements than anything that as little as ten years ago could have been expected to issue from such a source.

What will be the result in practice depends to a large extent upon the teachers. The syllabus defines for them by its own limitations the lengths to which they can go without stirring up the controversy which must be avoided at all costs, and within these limitations it leaves them a free hand. Such Christian belief and loyalty as survives within the teaching profession, and it is far from negligible, has a chance to exert its influence upon the minds of millions of children who might otherwise grow up in unrelieved heathenism. There are many English teachers who see in the Education Act of 1944 opportunity and encouragement. The attitude of the best of them, whose presence within the teaching profession is the soundest ground for any hope of a fruitful result to this very English attempt at religious instruction, may be summed up in the concluding words of the Introduction to the York Syllabus (Revised Draft) :

The school as a community, while insulated from the divisions which vex the church in the world outside its walls, is also detached from the wider and more permanent fellowship which can be found among the various Christian denominations. Unless the child as an individual crosses that gap and finds his way into the congregation of church or chapel he is likely to lose a great deal of the religious teaching and inspiration that the school has given him. The results of the best and most lively religious instruction will dwindle rapidly if there is nothing in the home or social environment to strengthen and prolong them, and it is clear that by his own unaided efforts the school teacher cannot be expected to bring about a religious revival. On the other hand the importance of his possible contribution is difficult to exaggerate. Day by day he stands beside the children offering with them praise and prayer to Almighty God ; little by little he reveals to them, first episodically, but at last in its sublime wholeness the Bible drama of salvation ; he recounts the stories of the saints ; he speaks of the conversion of our heathen forefathers by men like Augustine and Aidan ; he shows how the Christian religion is woven into the pattern of our country's history and of its life at the present time ; he very tactfully and unobtrusively stimulates and encourages within his pupils a personal response to the stirring story, the recognition that He whom the prophets descried afar off, He who inspired St. Peter, St. Francis of Assisi, John Bunyan, Charles Kingsley and Albert Schweitzer to their work offers His challenge still to whoever will hear ; and as opportunity offers he discusses with them in practical terms what that challenge entails for one growing up in this land today. Teachers who have not decisively rejected the traditional faith and values in which our culture was bred will themselves find a challenge in this opportunity.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX DANS LES ÉCOLES OFFICIELLES EN ANGLETERRE

Cet article concerne seulement les écoles officielles. Elles sont dirigées par les autorités locales. L'instruction religieuse y est soumise aux normes stipulées dans un Acte du Parlement. Le résultat est un compromis peu logique mais effectif. Comme les écoles officielles prennent de plus en plus d'importance, il est intéressant de savoir ce qu'on y fait.

I. AVANT 1944. — Avant 1944, l'instruction religieuse n'était pas obligatoire. Les règlements étaient négatifs. Aucun sujet, aucun horaire imposé. Concernant les matières religieuses à enseigner, le Guide officiel des suggestions pour le professeur ne donnait aucune directive positive ; il exigeait seulement le respect de la clause Cowper Tempel votée en 1870 quand, pour la première fois, l'État prit en charge les écoles dirigées par les autorités locales : on ne peut utiliser le catéchisme d'une confession particulière. En fait, ce qui maintint l'instruction religieuse dans ces écoles, c'est une tradition profondément enracinée. Aucune autorité locale ne manquait d'inscrire l'Écriture Sainte à son programme ; les professeurs ne faisaient pas de difficultés pour donner ce cours. Les uns le donnaient avec foi, les autres narraient l'histoire, puis disaient : « Voilà ce qu'on raconte ; faites-en votre profit si vous pouvez. » En général, ces derniers étaient rares.

Avec le temps, la situation changea. Le milieu devenait indifférent. Le crédit de l'enseignement religieux scolaire — qui n'était soutenu par aucune Église — diminua sans cesse. Les professeurs n'étaient pas préparés à donner le cours de religion, ni stimulés par une inspection. Ils se savaient incompetents et évitaient ces sujets si controversés. Ajoutons que le temps assigné à l'instruction religieuse (au début ou à la fin des classes) n'était pas propice. Bref : l'incapacité des maîtres grandissait de pair avec l'indifférence.

Quand survint la guerre, les enfants des grandes villes furent dispersés, dans toute l'Angleterre. On s'aperçut qu'ils étaient presque tous païens, ne connaissaient rien de la religion de leurs ancêtres, ignoraient même la Bible et, par conséquent, la richesse de la culture anglaise.

II. L'« EDUCATION ACT » DE 1944. — Cette rupture avec la tradition fut invoquée comme un argument par ceux qui réclamaient un acte du Parlement pour relever l'instruction religieuse. Au nazisme et au fascisme, le libéralisme anglais n'avait aucune doctrine à opposer. L'Angleterre dut prendre conscience des valeurs qu'elle défendait contre la force ; elle se rendit compte que toutes dérivait de la Bible. L'« Education Act » de 1944 doit beaucoup à ces circonstances.

Voici quelques-unes des dispositions prises :

1^o Dans les écoles primaires et secondaires subsidiées par l'État, la journée commencera par une prière.

2^o L'instruction religieuse sera donnée dans ces écoles.

3^o Les parents ont le droit de faire dispenser leurs enfants du cours de religion et de la prière pour motif de conscience. Ils ont le droit, sous certaines

conditions, de les retirer de l'école au moment de ce cours pour leur faire donner l'instruction religieuse de leur choix.

4° Le cours de religion sera contrôlé par les inspecteurs de Sa Majesté.

5° Il n'est plus requis que le cours de religion ait lieu soit au début, soit à la fin de la classe.

6° Dans les écoles normales, la religion figure comme matière, au même titre que les autres branches, pour l'obtention du diplôme.

7° En chaque endroit, l'autorité locale responsable de l'éducation organisera une conférence où seront représentés : l'Église d'Angleterre, les autres confessions de la région, les professeurs de la contrée et l'autorité elle-même ; le rôle de cette conférence est de rechercher un programme de cours de religion qui satisfera tout le monde et sera prescrit par l'autorité.

Pour la première fois dans ce pays, on a recours officiellement à la collaboration des confessions. C'est un pont, bien frêle il est vrai, sur l'abîme qui sépare l'école, de l'Église chrétienne.

Tous ceux qui sont un peu familiarisés avec les controverses de 1870 — qui se réveillent de temps en temps — seront surpris de la bonne volonté qui présida au travail de préparation du « programme agréé », « Agreed Syllabus ».

III. LES PROGRAMMES AGRÉÉS. — Longtemps avant 1944, des personnalités avaient déjà travaillé à un programme, par exemple à West Riding en 1904, à Cambridge en 1924, à York en 1930. Il est intéressant de relever l'influence des pionniers sur leurs récents successeurs. C'est chose facile ; car la préface d'un programme nouveau résume ce qui a été fait auparavant dans ce domaine. Voici la structure ordinaire d'un programme. Tout d'abord il rappelle les principes généraux qui ont inspiré les auteurs. Il propose ensuite des schèmes de leçons pour jardins d'enfants, classes primaires, secondaires et supérieures. En appendice, on trouve un résumé de l'histoire religieuse de la commune, la prière à réciter en classe, des exercices de mémoire, les tableaux et gravures, enfin une bibliographie.

IV. LIMITES DU PROGRAMME AGRÉÉ. — Aucun programme agréé ne pourra donner une idée claire et complète de la religion chrétienne. Ce ne sont pas des documents qu'une confession chrétienne approuverait sans réserve. On passe rapidement sur les questions controversées ; des phrases dubitatives rapportent des doctrines historiques qui devraient être enseignées avec autorité ; la façon de présenter la matière en une série de titres accompagnés de références et de courtes notes favorise la diversité des interprétations dans les limites du programme. Dans l'école publique anglaise, la liberté du professeur est devenue proverbiale.

Dans une large mesure, l'effet de l'« Education Act » dépend des professeurs. Par ses propres limites, le programme définit le domaine où l'on peut s'avancer sans tomber dans la controverse qu'il faut éviter à tout prix. Foi chrétienne et loyauté survivent dans le corps professoral. Ces qualités permettent d'espérer que, soutenus par l'« Education Act » de 1944, beaucoup de maîtres exerceront une influence bienfaisante sur des millions d'enfants qui, sans cela, seraient des païens.

Ziele und Aufgaben der religiösen Schulung der Jugend

von Professor F. BÜRKLI

*Rektor der ehemaligen Jesuitenkirche, Luzern,
Gymnasiallehrer und Religionsprofessor¹*

I. DIE DREI AUFGABEN DER RELIGIÖSEN SCHULUNG

Drei wesentliche Merkmale kennzeichnen die katholische Religion: die göttliche Offenbarung und die dadurch bestimmte Auffassung von Gott und der Welt, die ernste Hingabe an Gott und endlich die unbedingte Bejahung der Übernatürlichkeit der Erlösung. Aus diesen drei Merkmalen lassen sich die wichtigsten Ziele und Aufgaben der religiösen Schulung und Erziehung ableiten.

I. — Der Inhalt der göttlichen Offenbarung muss bekanntgegeben und vom Schüler erkannt werden. Das geschieht vor allem im Katechismusunterricht. Man macht aber die unerfreuliche Beobachtung, dass der auswendiggelernte Katechismustext nur zu bald wieder vergessen wird. Gelegentlich ist es geradezu beängstigend, wie gross die religiöse Unwissenheit der reifenden Jugend und der Erwachsenen ist, die doch alle den regelmässigen Katechismusunterricht besucht haben. Vor allem scheint in den Städten der Religionsunterricht inbezug auf die eigentliche Belehrung der Jugend viel weniger Erfolg zu haben als auf dem Lande. Es zeigt sich immer mehr, dass das bisherige Katechismussystem mit seinen Fragen und Antworten viel zu sehr das blossе Wort in den Mittelpunkt des Unterrichtes stellt, und dass dadurch die Erkenntnis der Sache zu kurz kommt.

Diesen leerlaufenden Intellektualismus suchte schon Wilhelm.

1. Professor F. BÜRKLI wurde 1903 geboren. Gegenwärtig ist er Rektor der ehemaligen Jesuitenkirche in Luzern, Gymnasiallehrer und Religionsprofessor am kantonalen Gymnasium in Luzern. — *Werke: Erziehung und Übernatur. — Katholische Religionslehre als Lebensgestaltung. — Handbuch der Katechetik.* — Anschrift: Bahnhofstr. 15, Luzern, SCHWEIZ (Anmerkung des Herausgebers).

Pichler mit seinen Lehrstücken zu überwinden ; tüchtig mitgeholfen haben ihm die Münchner Stieglitz und Weber mit ihrer Münchener Methode. Sie sahen nur zu gut ein, dass mit einer beständigen Wiederholung des Katechismustextes in konzentrischen Kreisen doch nicht das erreicht wurde, was hätte erreicht werden sollen. Sie wollten daher die Textanalyse als katechetische Methode überwinden, indem sie die religiöse Sache in den Mittelpunkt des Unterrichtes stellten, die sie anschaulich und in kleinen methodischen Einheiten darboten.

Heute bricht die Erkenntnis, dass die Lehrstückmethode richtig ist, immer mehr durch ; der *Catéchisme à l'usage des diocèses de France* von Quinet et Boyer hat sich deutlich dazu bekannt ; das will auch der in Bearbeitung stehende neue Katechismus Deutschlands zeigen, nachdem der in französischer Sprache abgefasste Katechismus der Diözese Freiburg in der Schweiz das schon lange getan hatte.

Aber auch bei den bisherigen Lehrstückkatechismen stehen die einzelnen Glaubenswahrheiten und Lehren noch viel zu wenig im Zusammenhange da ; jede Wahrheit wird für sich isoliert betrachtet. So werden Dinge, die eigentlich an der Peripherie stehen sollten, ebenso stark betont wie Dinge, die unbedingt in den Mittelpunkt des ganzen Unterrichtes gehören. Die ganze Religion wird viel zu wenig aus ihrem Kerne heraus gelehrt und verstanden. Dadurch verliert sie an Durchschlagskraft sowohl für die rein intellektuelle Erfassung und das Verständnis wie auch für die praktische Lebensgestaltung. Das kann man ganz deutlich daran erkennen, dass beim katholischen Volke vielfach Privatandachten einer grösseren Beliebtheit sich erfreuen als die hl. Messe, oder dass die Tiefe der Verankerung der Kirchengebote nicht erfasst wird und diese Gebote daher gelegentlich zu leicht genommen werden. Auch gewisse weltanschauliche Auswirkungen sind dieser Tatsache zur Last zu legen, und moderne Einwände und Schwierigkeiten, die aus den Naturwissenschaften oder den vergleichenden Religionswissenschaften stammen, könnten nicht so verheerend wirken, wenn die wirkliche Mitte der Religion erfasst und von dort aus diese Lehren bekämpft würden.

Man sucht daher durch einen organischen Aufbau der Katechismen diesen Schwierigkeiten zu begegnen. Wir sind auch fest überzeugt, dass durch einen solchen Aufbau sehr viel erreicht werden könnte. Gewiss ist noch nicht eindeutig abgeklärt, wie dieser Aufbau auszusehen hätte, ob z. B. Christus allein oder die Trilogie Gott-Christus - Kirche im Mittelpunkt zu stehen hätten. Vielfach lässt man auch nicht gerne von der bisherigen Katechismuseinteilung :

Glaube — Gebote — Sakramente oder Glaube — Sakramente — Gebote ab. Dabei spielt allerdings eine gewisse Unkenntnis der geschichtlichen Entwicklung der Katechismuseinteilung mit, die glaubt, sie hätte sich im Verlaufe der Jahrhunderte nicht verändert und entwickelt. Wer etwas tiefer schaut, kann erkennen, dass die heutige Einteilung das Ergebnis einer langen Entwicklung und daher sehr zeitbedingt ist. Es ist darum gar nicht so abwegig, wenn einsichtige Katechetiker den organischen Aufbau der neuen Katechismen verlangen; sie tun es in der richtigen Erkenntnis, dass neue Zeiten auch eine organische Weiterentwicklung des Religionsunterrichtes und der Religionslehrbücher verlangen. Dass bei einer solchen organischen Entwicklung nicht einfach das Bisherige über den Haufen geworfen werden kann, ist selbstverständlich, sonst wäre ja die Entwicklung nicht organisch. Aber es ist ebenso falsch, wenn man glaubt, dass gerade der heutige Stand der Entwicklung nun immer bleiben müsste und nie überwunden werden dürfe.

Wie nun die einzelnen Glaubenswahrheiten nicht isoliert von einander behandelt werden dürfen, sondern immer in lebendigem Zusammenhange stehen müssen, so darf im Religionsunterrichte auch nicht die religiöse Wahrheit ganz isoliert vom profanen Lehrstoffe behandelt werden. Wenn die Religion ein wesentlicher Bestandteil der menschlichen Bildung ist — und das ist sie sicher — so muss sie auch organisch mit dieser Bildung verbunden werden; sie muss den profanen Lehrstoff durchdringen und vertiefen; sie muss das natürliche Weltbild, das der Schüler von den profanen Wissenschaften her erhält und sich bildet, vervollständigen und krönen. Gerade in diesem Punkte können wir nicht ernst genug die Forderung erheben, dass eine blossе Vertiefung nicht genügt, sondern dass eigentliche religiöse Bildung erstrebt werden soll. Naturwissenschaften, Technik, Kultur, Kunst und was es sonst noch allenthalben für Bildungsmittel gibt, müssen religiös vertieft, ergänzt, durchdrungen und erhoben werden. So darf sich z. B. das moderne Gymnasium nicht mit einem isolierten Religionsunterrichte begnügen, es muss — davon sind wir fest überzeugt — zu einem christlichen Humanismus kommen. Um das zu erreichen, brauchen wir allerdings katholische Schulen; mit der blossen Erteilung eines katholischen Religionsunterrichtes an neutralen Schulen könnten wir uns nicht begnügen. Die diesbezüglichen kirchlichen Vorschriften sind ja deutlich genug. — Der Schüler muss sich ein christliches Weltbild erarbeiten, aus dem heraus er in geistiger Selbständigkeit und Überlegenheit alle Einwürfe des Unglaubens überwinden kann. Ein solches Weltbild muss aber auf der Höhe der modernen Wissenschaften und Forschungen stehen; es darf nicht veräl-

tet und wissenschaftlich überwunden sein ; es muss zudem weltweit und aufgeschlossen sein. Niemand braucht zu befürchten, dass es dadurch mit dem katholischen Dogma in Widerspruch gerate.

Zu diesem katholischen Weltbilde gehört auch die Einbeziehung der Kenntniss der andern Religionen. Gerade aus den religionsvergleichenden Wissenschaften stammen Einwände, die nur zu leicht zu einem bedauernswerten Indifferentismus führen. Junge Leute sagen sich immer wieder, dass doch nicht nur die katholische Religion allein wahr sein könne, wenn so viele Millionen ernster Menschen andern Religionen huldigen und dabei die feste Überzeugung hätten, sie allein wären auf dem rechten Wege. Aus diesem Indifferentismus entsteht dann sehr leicht eine grosse Oberflächlichkeit in der religiösen Betätigung. In solchen Fällen muss daher sehr solid aufgebaut werden : die Praeambula fidei müssen gut behandelt werden ; die Wahrheit und Geschichtlichkeit der Offenbarung darf nicht übergangen werden. Allmählich erkennt der Schüler dann die Grösse seiner Gnade und Bevorzugung. Vor allem aber wird in ihm die Überzeugung von der Wahrheit seiner Religion bestärkt ; und daraus zieht er sehr viel Kraft und Ermutigung zu einem tiefen und ernsten Glaubensleben.

2. — Die religiöse Bildung darf sich nicht nur mit der intellektuellen Schulung zufrieden geben ; sie hat unbedingt auch zur *eigentlichen religiösen Einstellung und Hingabe* hinzuführen. Sie muss im jungen Menschen die Devotio wecken und fördern. Eigentlich sollte sie sich folgerichtig aus der intellektuellen Schulung ergeben. Der Religionsunterricht muss aber beständig auf diese Folgerung hinweisen. Vor allem wichtig ist die wiederholte Betonung des Ernstes der religiösen Verpflichtung und ihrer Unausweichlichkeit. Religion darf nicht zur blossen Privatsache und Liebhaberei werden, sondern sie ist Ausfluss aus dem Verhältnis des Geschöpfes zum Schöpfer. So wichtig für die Pflanzung und die Förderung des eigentlichen religiösen Lebens Weihestunden sind, so wichtig ist aber auch die ernste Arbeit im Religionsunterrichte. Wenn der Katechet zu sehr auf solche Weihestunden tendiert, so besteht nicht nur die Gefahr einer eigentlichen Verflachung und Missachtung des religiösen Wissens, sondern auch die Gefahr, dass die Kinder den Ernst der religiösen Verpflichtung nicht erkennen und allmählich einer reinen Bedürfnisreligion huldigen, die Gott zum Diener des Geschöpfes macht.

Die eigentliche Pflanzung des religiösen Lebens geschieht am besten und am richtigsten in der Familie. Hier muss religiöses Leben herrschen ; und aus diesem lebendigen Erfahren der Religion wird das Kind selbst zur Religion hingeführt werden. Der Religionsunter-

richt hat dieses religiöse Leben zu klären und zu fördern ; er aber kann es nicht im Unterrichte pflanzen und in den Seelen der Kinder wecken. Das ist und bleibt Aufgabe der Familie. Wenn daher die Familie das religiöse Leben vernachlässigt, so ist es kaum mehr zu wecken. Religionsunterricht und Familie haben daher Hand in Hand zu arbeiten und die gegenseitigen Bemühungen zu ergänzen und zu fördern. Dem Unterrichte aber können nicht Aufgaben zugewiesen werden, die ihm nicht wesensgemäss zustehen, und die er nicht erfüllen kann. Vom religionspädagogischen Standpunkte aus ist daher die Förderung und der Schutz der katholischen Familie eine der ersten Aufgaben unserer Zeit. — Auch kirchliche Vereine können diese Aufgabe der Familie nicht abnehmen ; sie können höchstens mithelfen und die Bemühungen der Familie ergänzen, indem sie die Aufgabe des Religionsunterrichtes für die schulentlassene Jugend weiterführen und durch religiöse Veranstaltungen das in der Familie gepflanzte religiöse Leben weiter zu entfachen suchen. Wenn aber die Vereine diese Aufgabe nicht erfüllen und sogar durch übertriebene Beanspruchung der Jugend die jungen Leute aus der Familie reissen, so arbeiten sie geradezu gegen die ihnen bestimmte Aufgabe.

Alle Bestrebungen des Unterrichtes, der Familie, der Vereine und der eigentlichen Pfarrseelsorge müssen darauf ausgehen, das eigentliche religiöse Leben, nämlich das Leben in der Gnade zu fördern. Sie müssen daher die jungen Leute zum Gebetsleben erziehen und anleiten ; sie müssen sie zur richtigen Teilnahme an der hl. Messe befähigen ; sie müssen ihnen die Grundlagen des christlichen Lebens und Kämpfens aufzeigen und sie in die ganze Praxis des christlichen Lebens, d. h. des Lebens in der Gnade, einführen. Nur dann sind wir wirkliche Christen, wenn wir das weiterführen, was die Taufe in uns begründet hat, nämlich das Leben der Gnade. Der junge Mensch muss so weit gebracht werden, dass er ohne andere Hilfe die Gnade bewahren kann, ausser der Hilfe, die Gott der Herr selbst ihm durch die Gnadenmittel anbietet. Wir können daher nie zu einer Selbständigkeit kommen, die die Kirche überflüssig machen würde ; aber wir können so weit selbständig werden im religiösen Leben, dass wir das religiöse Leben der katholischen Kirche aus eigenem Antrieb, aus tiefer Überzeugung mitleben, ohne dass wir immer dazu von andern aufgefordert werden müssen. Auch unser religiöses Wissen muss so weit gefördert werden, dass wir die Fragen, die uns das Leben stellt, selber in richtiger Weise und in katholischer Schau lösen können ; je nach unserem Berufe werden wir daher eine tiefere religiöse Bildung unser eigen nennen müssen, oder uns mit einer allgemeineren Bildung zufrieden geben können. Dass wir uns aber beständig weiterbilden müssen, ist so verständ-

lich wie die andere Forderung, dass wir Tag für Tag um unser Gnadenleben besorgt sein müssen, indem wir die nötigen Mittel anwenden.

3. — Aus dieser unbedingten Notwendigkeit des Gnadenlebens geht die Bedeutung der ganzen Übernatur hervor. Wir können in der religiösen Schulung der Menschen nicht genug auf die Wichtigkeit der Übernatur hinweisen. Für das Grundschulkind zeigt sich noch kaum eine Grenze zwischen Natur und Übernatur; es erfasst beide Bezirke mit seinem Glauben als Einheit. Erst mit Eintritt des Reifealters wird die eigentliche Übernatürlichkeit der Erlösung uns bewusst. Erst jetzt zeigt sich der eigentlich übernatürliche Charakter des Christentums. Nun müssen die beiden Bezirke auch intellektuell abgegrenzt und ihr Verhältnis zueinander muss klargelegt werden. Die eigentliche Übernatürlichkeit der Erlösung wird nun bewusst; immermehr sieht man ein, dass es sich dabei nicht um bloss rechtliche Vorgänge handelt, sondern dass hinter allem Geschehen, das tiefe Geheimnis Gottes waltet. So auch wird uns die Persönlichkeit Christi in ihrer Bedeutung und Erhabenheit einigermaßen verständlich; ihr Leben wird zum grossen Erlösungsoffer, das in der hl. Messe weiter dauert. Die hl. Messe und die Eucharistie werden zum eigentlichen Mittelpunkt unserer hl. Religion, um den sich unser ganzes Leben, das natürliche und das übernatürliche, dreht. Und aus dieser übernatürlichen Erlösung heraus wird uns nun auch die Aufgabe und das Wesen der Kirche klar; jetzt erst leuchtet ihre Herrlichkeit trotz aller menschlichen Unzulänglichkeit ihrer Glieder uns auf. Die beste Apologetik der Kirche und aller religiösen Einrichtungen wird immer aus ihrer Übernatürlichkeit genommen. Menschliche Fehler werden zwar dadurch nicht entschuldigt und verkleinert; im Gegenteil geht ihre Grösse uns dann erst recht auf; aber sie verlieren doch ihre ihnen zugemessene Bedeutung und werden ins rechte Licht gerückt, so dass aus ihnen keine ernsten Einwände gegen die Religion erhoben werden können.

II. ERFÜLLUNG DIESER AUFGABEN IN UNSERER ZEIT

Alle diese Aufgaben der religiösen Schulung müssen in unserer Zeit erfüllt werden. Dass unsere Jugend anders denkt als die Jugend vor fünfzig Jahren, ist selbstverständlich. Zu viele Ereignisse sind seither eingetreten, die die geistige Situation unserer Zeit vollständig verändert haben. Wenn aber auch die heutige Jugend andere

Probleme hat, so bleibt doch das eine sicher : sie lehnt *die religiöse Belehrung* im allgemeinen nicht ab. Allerdings lässt sie sich nicht einfach vordozieren und von oben herab vorschreiben, was sie von bestimmten Dingen zu denken hat. Sie hat Autoritätsmissbräuche von so gewaltigem Ausmasse erlebt, dass sie der Autorität nicht mehr ohne weiteres folgen kann. Sie will sich daher ein eigenes Urteil bilden. Das ist aber auch in der seelischen Entwicklung der Jugend überhaupt begründet : Jugend ist ja der Durchgang zum reifen Alter ; in dieser Zeit muss sich der Mensch die Welt erobern ; jetzt muss er sie geistig verarbeiten. Er muss zu geistiger Selbständigkeit kommen, so weit das nur möglich ist. Es ist daher unsere Aufgabe, der Jugend die religiösen Wahrheiten so lichtvoll wie möglich vorzulegen, sie ihr auch seelisch nahe zu bringen. Dann aber müssen wir auf die geistige Unverdorbenheit der jungen Leute vertrauen und die letzte Entscheidung ihnen überlassen. Wenn wir an ihr Gewissen appellieren, auf ihre Einwände und Schwierigkeiten eingehen und auf ihre Einsicht vertrauen, so wird sich der allergrösste Teil der Wahrheit zuwenden. Die Jugend ersehnt ja die Wahrheit und ist bereit dafür grosse Opfer zu bringen.

Unsere Darlegung der religiösen Wahrheiten muss dabei allerdings weltweit und tief begründet sein und das Gute anderer Auffassungen anerkennen. Die Idee vom Logos spermatikos der alten Kirche kann uns dabei die besten Dienste leisten. Wir müssen in unbestechlicher Wahrheitsliebe auch die Wahrheitskerne der schlimmsten Gegner anerkennen ; dann dürfen wir unbesorgt auch ihre Irrtümer herausstellen. Aber wir dürfen dabei nur den Irrtum brandmarken, nicht aber über den Irrenden urteilen. Eine solche vornehme geistige Haltung des Lehrers hat immer eine grosse Wirkung auf die Schüler ; sie können ihr nicht widerstehen. Unbestechliche Wahrheitsliebe und Verständnis für menschliche Schicksale sind vor allem für die reifende Jugend unüberwindbar. Sie erwecken lebendiges Vertrauen und erzeugen stärkste Überzeugung. Wenn auch die Ereignisse der letzten Jahrzehnte das Vertrauen in die Lehrer untergraben haben, so können sie doch die jungen Leute nicht von ihrem angeborenen Drange nach der Wahrheit befreien. Allem Skeptizismus und Relativismus muss man dabei aber scharf zu Leibe rücken. Die Jugend will die Wahrheit und kein Kompaktieren mit den modernen Irrtümern. Und wenn sie noch von der häuslichen Erziehung her gewisse modernistische Ideen mitbringen sollte, so ist ihr ihre Unhaltbarkeit in geduldiger und auf die jeweilige Lage eingehender Arbeit doch allmählich nachzuweisen. Man macht dabei allerdings die ständige Beobachtung, wie wichtig eine Darstellung der Glaubenswahrheiten in organischem Zusammenhange ist, und wie eine Wahrheit die andere klärt, vertieft

und stützt. So kann sich die Jugend ganz allmählich ein Weltbild schaffen, das mit der katholischen Lehre nicht nur nicht in Widerspruch steht, sondern von ihr getragen ist. Damit ist dann auch der Liberalismus, Modernismus und Materialismus genügend widerlegt.

Die Jugend verlangt neben einer soliden und unvoreingenommenen Belehrung vor allem seelische Hilfe in ihren ureigensten Angelegenheiten. Und diese Anliegen sind meistens Schwierigkeiten in der Beherrschung der erwachenden Leidenschaften des Jähzornes und der Sexualität. Es ist lehrreich zu sehen, dass Jungmänner aus den vom Kriege schwer heimgesuchten Ländern nicht in erster Linie Fragen aus dem Gebiete der Sozialreform und der politischen Gestaltung der Zukunft aufwerfen, sondern Fragen aus den oben genannten Gebieten. Die jungen Leute wollen sich selber beherrschen lernen, sie wollen vom Priester vor allem Antwort auf die Frage, wie man seine Seele rette.

Die Jugend ist darum auch den Fragen bezüglich der Übernatur zugänglich, wenn sie ihr in einer Form dargeboten werden, die ihr nicht ganz fremd vorkommen muss. Sie will heute nicht in erster Linie Termini technici und Definitionen; aber sie will die Botschaft vom Reiche Gottes und von der Gnade hören.

Ganz besonders wünscht die Jugend eine gute Anleitung zum Leben in der Gnade, zur Technik des Betens, zum fruchtbringenden Sakramentenempfang und zum erfolgreichen Kampf gegen die eigenen Fehler.

Die Jugend hat, wie das bei den Erwachsenen auch beobachtet wird, ursprünglich ein eher kühles *Verhältnis zur Kirche*. Es braucht einige Arbeit, bis sie das Wesen und die Notwendigkeit der Kirche erkannt hat. Sie erliegt immer wieder der Versuchung, den unmittelbaren Weg zu Gott finden zu wollen. Sie bedarf daher einer gründlichen Erziehung zur Kirche. Erst wenn sie einsieht, dass die Kirche der von Gott gesetzte Weg zum Ziele ist, kann sie sich entschliessen, diesen Weg zu gehen; sie geht ihn dann aber auch entschlossen.

Die Kirche begegnet den jungen Leute in erster Linie als Gesetzgeberin, als fordernde Instanz. Und wenn die Jugend nicht gründlich in die Berechtigung dieser Forderungen eingeführt wird, so lehnt sie naturgemäss die Kirche selbst ab. Die Kirche begegnet ihr auch in erster Linie nur durch ihre äussern Organisationen, ihren Betrieb und ihren Dynamismus; der Gottesdienst der Kirche aber kommt der Jugend zuweilen ein wenig fremd vor, bis sie sich in die fremde Kirchensprache und die sonst unbekannten Gebräuche und die neue Umgebung eingelebt hat. Eine gute Einführung in

die Liturgie, besonders aber in die hl. Messe, darf daher heute niemals fehlen. Wenn die Jugend aber einmal die Heiligkeit der Kirche und ihre Leitung durch Gottes Beistand erkannt hat, findet sie gerade hier viel Kraft und eine grosse Hilfe. Wir müssen uns schon ernstlich fragen, ob wir nicht gelegentlich die Übernatürlichkeit der Kirche zu wenig betont haben. Es scheint, dass seit einigen Jahren ein starker Zug nach dem Wesentlichen alle andern Bestrebungen überwindet; wer diesem Zuge nicht folgt, redet allzuleicht an der heutigen Jugend vorbei.

Wenn es ohnehin schon schwer ist, die heranwachsende Jugend richtig zu erfassen, so wird es heute doppelt schwer, ihr richtig zu begegnen, weil diese Jugend in so erschreckender Weise erleben musste, wie man sie auf brutale Weise vergewaltigte und missbrauchte. Bei der religiösen Entscheidung der Jugend haben wir es zudem noch mit Dingen zu tun, die in den Bereich der eigentlichen und persönlichsten Freiheit fallen. Wir können darum ihre Entscheidung nicht erzwingen; denn erzwungene religiöse Betätigung wäre fast schlimmer als gar keine. Andererseits aber machen wir täglich die tröstliche Beobachtung, dass die Jugend für ernste religiöse Belehrung dankbar ist, wenn sie ihr in einer Form geboten wird, die ihrer geistigen und seelischen Lage entspricht und ihr Hilfe für die persönliche Lebensgestaltung und den Kampf gegen die Leidenschaften verspricht. Wir haben keine Ursache, an der heutigen Jugend zu verzweifeln; aber wir müssen uns alle Mühe geben, sie richtig zu verstehen und zu führen.

BUTS ET TÂCHES DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

I. DIRECTIVES GÉNÉRALES. — Dans la religion catholique, nous trouvons trois réalités essentielles: la révélation divine qui nous apprend la vraie conception de Dieu et du monde, le don sincère à Dieu, et l'affirmation catégorique du caractère surnaturel de la Rédemption.

Cet ensemble distingue le catholicisme. A partir de lui se déduisent les buts et les tâches principales de l'éducation religieuse.

1. *Révélation.* — Il faut enseigner aux élèves la révélation divine. A cet effet, on emploie le catéchisme. Rédigé comme une suite de questions et de réponses, ce petit manuel attache trop d'importance au mot, trop peu à l'idée sous-jacente. Rien de surprenant dès lors, si la plupart des adultes — qui ont pourtant suivi le cours de catéchisme durant leur jeunesse — ignorent leur religion.

En réaction contre ce conceptualisme creux, Wilhelm Pichler a composé

des « récits doctrinaux » (Lehrstücke) ; Stieglitz et Weber ont prôné la méthode de Munich.

Le catéchisme à l'usage des diocèses de France de Quinet et Boyer témoigne de la faveur dont jouit actuellement la méthode des récits. De même, le catéchisme de Fribourg en Suisse. En Allemagne, le catéchisme — en préparation — sera composé de la même façon.

Toutefois — il faut le reconnaître — les catéchismes « récits doctrinaux » parus jusqu'ici pèchent par défaut d'unité et d'équilibre. L'essentiel n'est pas mis en évidence ; les développements ne sont pas proportionnés à l'importance des sujets. Par suite, la doctrine n'est pas bien comprise, et la pratique religieuse reste déficiente. Ceci explique l'attitude des adultes qui s'attachent à des dévotions particulières plus qu'à la messe, et ne saisissent pas la justification profonde des commandements de l'Église. Facilement, ils prennent ceux-ci à la légère. Si, dans notre enseignement, nous partions de l'essentiel de la religion, l'influence de certains courants modernes ne serait pas si pernicieuse, les objections soulevées par les sciences naturelles ou la science des religions comparées ne seraient pas redoutables.

Soucieux de remédier à ces défauts, plusieurs auteurs veulent donner au catéchisme une structure *organique*. Mais que faut-il mettre au centre de cette construction ? Le Christ seul ? ou la trilogie : Dieu-Christ-Église ? Sur ce point, les avis diffèrent. Plusieurs, d'autre part, se montrent peu disposés à renoncer à l'ancienne division : foi-commandements-sacrements, ou foi-sacrements-commandements. Ignorant l'histoire de l'évolution du catéchisme, ils croient qu'il n'a pas changé au cours des siècles. En fait, la division actuelle du catéchisme est le terme d'une longue évolution et d'une adaptation continue.

Ne fait donc pas fausse route celui qui souhaite un nouveau progrès organique. Le mot « organique » dit assez qu'on tiendrait soigneusement compte de ce qui a été réalisé jusqu'à présent.

Les vérités de la foi — nous venons de le voir — doivent être traitées comme un ensemble vivant ; il ne faut pas les isoler les unes des autres. On ne peut pas davantage les isoler de l'enseignement *profane*. La religion est une partie essentielle de la culture humaine. Elle doit donc compléter et parfaire la vision du monde que les sciences profanes permettent d'acquérir. Pour atteindre ce but, il ne suffit pas d'ajouter un cours de religion aux autres cours ; tout l'enseignement doit être orienté vers un humanisme chrétien. De là, la nécessité absolue d'avoir des écoles catholiques. L'élève y acquerra des convictions personnelles et une conception du monde à la fois conforme au dogme catholique et largement ouverte aux progrès réalisés par la science.

Dans cette vision d'ensemble, les autres religions doivent apparaître. Leur existence cause une grosse difficulté à beaucoup de jeunes gens : « Comment la religion catholique serait-elle la seule vraie, alors que des millions d'hommes sérieux vivent dans d'autres religions avec la conviction d'être sur le bon chemin ? » C'est le premier pas vers l'indifférence. Pour éviter cet écueil, il convient de traiter sérieusement les préambules de la foi, notamment la vérité historique de la révélation.

2. *Le don de soi à Dieu.* -- La formation intellectuelle ne suffit pas. L'édu-

cation religieuse doit aboutir au don de soi. Logiquement, il devrait suivre la connaissance. Mais il n'est pas superflu que le professeur insiste sur ces conséquences pratiques de la doctrine, sur le sérieux du devoir religieux. La religion ne peut dégénérer en sentimentalité ; elle jaillit de la relation de la créature au Créateur. Les réunions qui visent à cultiver le sentiment religieux (Weihstunden) ne peuvent être multipliées au détriment d'un enseignement solide.

Le foyer idéal pour le premier éveil à la vie chrétienne est la famille, non l'école. En famille, l'enfant acquiert une expérience religieuse. L'enseignement viendra ensuite éclairer et intensifier cette vie religieuse. C'est pourquoi école et famille doivent collaborer à ce développement. Mais l'école — ni, du reste, une association — ne peuvent suppléer les familles négligentes. Aussi devons-nous tout faire pour protéger et améliorer la famille chrétienne.

Famille, école, association, paroisse doivent collaborer au développement de la vie de la grâce chez les jeunes. Elles leur apprendront à prier, à participer activement à la messe, à vivre chrétiennement en toutes circonstances. De la sorte, le jeune homme parviendra à conserver, avec l'aide de Dieu seul, une vie religieuse personnelle. Il la conservera et il la développera ; il poursuivra toujours l'étude de la religion, compte tenu de ses capacités et de sa profession.

3. *Le surnaturel*. — Vu la nécessité absolue de la vie de la grâce, nous n'insisterons jamais trop sur l'importance de la surnature. L'enfant ne perçoit guère la frontière qui sépare de la surnature la nature. C'est seulement plus tard qu'on devient conscient du caractère proprement surnaturel de la Rédemption. A ce moment, un travail intellectuel s'impose : distinguer les frontières et les relations des deux domaines.

A la réflexion, il apparaîtra que le surnaturel n'est pas un ensemble de rapports purement juridiques ; nous comprendrons mieux le rôle et la grandeur du Christ, de la Rédemption, de la messe, de l'Eucharistie. L'Eglise — qui continue la Rédemption — manifestera à la fois ses grandeurs et ses côtés humains. Ceux-ci — considérés dans l'ensemble de l'œuvre rédemptrice — ne scandaliseront plus.

II. REMARQUES SPÉCIALES POUR NOTRE TEMPS. — Telles sont les tâches que l'éducation religieuse doit accomplir en notre temps. La jeunesse moderne désire *connaître* sa religion. Elle veut se former un jugement personnel. Nous devons prendre en considération ce désir légitime. Si nous faisons appel à sa conscience, abordons ses problèmes, elle nous écoutera, toute prête à se sacrifier.

Notre *présentation de la vérité* sera large et compréhensive. Nous saurons recueillir les parcelles de vérité contenues dans la doctrine de nos adversaires ; nous pourrions alors réfuter les erreurs. Condamnons celles-ci ; ne jugeons jamais les auteurs. L'attitude loyale du maître exerce toujours une grande influence sur les élèves. Il faut lutter contre le scepticisme et le relativisme. Un exposé synthétique de la doctrine catholique est la meilleure réfutation.

Outre l'instruction, la jeunesse demande un *secours spirituel*, pour savoir se dominer et sauver son âme. La question du surnaturel trouve donc des âmes ouvertes, pourvu qu'elle soit énoncée en mots intelligibles. Les termes

techniques, les définitions n'intéressent guère la jeunesse moderne ; elle aspire à recevoir le message du Royaume de Dieu et de la grâce. Il importe de bien ordonner les diverses vérités contenues dans ce message de sorte que l'une trouve sa justification dans l'autre.

Par-dessus tout, la jeunesse souhaite être initiée à la vie de la grâce, aux méthodes d'oraison, à la réception fructueuse des sacrements, à la lutte contre les fautes personnelles.

Au début, *les dispositions à l'égard de l'Église* sont plutôt froides. Il faut un effort pour que soient reconnues l'essence et la nécessité de l'Église. La tentation de vouloir trouver un chemin immédiat vers Dieu nous obsède toujours. Mais la jeunesse a-t-elle aperçu dans l'Église la voie choisie par Dieu, elle s'y engage résolument.

L'Église apparaît d'abord comme la grande législatrice ; et c'est souhaitable ; la jeunesse doit accepter l'autorité de l'Église. L'Église se manifeste aussi comme une organisation extérieure ; au début, le culte a un air étrange. Il importe d'initier les jeunes à la liturgie, surtout à la messe. Dès que la jeunesse a découvert la sainteté et le rôle surnaturel de l'Église, elle y trouve une force.

Il n'est jamais facile de saisir les jeunes gens. La difficulté est plus grande aujourd'hui, parce que la jeunesse a été leurrée. Ajoutez à cela que, toujours, la décision en matière religieuse relève de la liberté personnelle.

Mais il n'y a pas lieu de se décourager. La jeunesse moderne se montre reconnaissante d'un enseignement religieux adapté à ses besoins.

SOME AIMS AND TASKS IN RELIGIOUS EDUCATION

I. GENERAL CONSIDERATIONS. — In the Catholic religion there are three essential facts : the Divine Revelation giving a true idea of God and the world, the sincere giving of self to God, and the unqualified assertion of the supernatural character of Redemption.

These three are distinctive of Catholicism. From them may be deduced the principal aims and objectives in religious education.

1. *Revelation.* — Divine revelation must be taught the pupils. For this the catechism is used. Compiled as a series of questions and answers, this little manual gives too much importance to the word, and too little to the underlying thought. It is not surprising, then, if most grown-ups — who have been through the catechism when young — are ignorant of their religion.

As a reaction against this shallow view, Wilhelm Pichler compiled the « doctrinal narratives » (*Lehrstücke*), Stieglitz and Weber have recommended the Munich method.

The catechism for use in the dioceses of France, by Quinet and Boyer, proves the popularity of the narrative method. Similarly the Fribourg catechism in Switzerland. In Germany, the catechism now in preparation will be on the same lines.

However, it must be recognised that the « doctrinal narratives » (catechisms) which have hitherto appeared are lacking in unity and balance. The essentials do not stand out ; the developments are not well-proportioned to the importance of the subject-matter. Consequently, the doctrine is not clearly understood, and religious practice remains deficient. This explains the attitude of adults who think more of private devotions than of the Mass, and do not realise the well-founded justification of the Commandments of the Church. If in our teaching we started from the essentials of religion, the influence of certain modern trends would not be so pernicious, the objections raised by the natural sciences or comparative religions would not be so formidable.

In their concern to remedy these defects, some authors want to give the catechism an *organic* structure. But what is to be the centre of this structure ? Christ alone ? or the trilogy : God, Christ, the Church ? Opinions differ on this point. Some, on the other hand, are reluctant to depart from the old division : Faith, Commandments, Sacraments, or Faith, Sacraments, Commandments. Not knowing the historical evolution of the catechism, they think it has not changed in the course of centuries. In point of fact, the present division of the catechism is the final term of a long evolution and continual adaptation.

Therefore, anyone who seeks some new « organic » progress is not going astray. The word « organic » clearly indicates that account will be taken of all that has been accomplished up to the present.

The truths of Faith, as we have seen, must be treated as a living whole ; they must not be isolated from one another. Neither can they be isolated from profane teaching. Religion is an essential part of human culture. It must, therefore, complete and perfect that concept of the universe which profane sciences give. To attain this object, it is not sufficient to add a class in religion to the other classes ; the whole of the teaching must be directed to a Christian humanism. Hence the absolute necessity to have Catholic schools. In them the pupils will acquire personal convictions and a view of the universe in conformity with Catholic dogma and at the same time fully open to the progress achieved by science.

In this general view, other religions will find a place. Their existence creates a big difficulty for many young people. How can the Catholic religion be the only true one, when millions of honest men live in other religions, convinced that they are in the right ? It is the first step towards indifference. To avoid this danger, it is important to take seriously the preambles of Faith, particularly the historical fact of Revelation.

2. *Giving of self to God.* — Intellectual formation is not sufficient. Religious teaching should lead to the giving of self to God. Logically it ought to follow upon knowledge. But it is not superfluous for the teacher to insist upon the practical consequences of the doctrine, on the import of religious duty. Religion is not to degenerate into sentimentality, it springs from the relation between creature and Creator. Those meetings whose object is to cultivate religious feeling (Weihestunden) should not be increased to the detriment of solid education.

The ideal setting for initiation into the Christian life is the home, not the school. In the family circle the child acquires religious experience. Teaching comes later to inform and intensify this religious life. That is why school and home should collaborate in this development. But neither the school nor any association can make up for neglectful families. We should therefore do all we can to protect and improve the Christian family.

The family, school, association and parish should all collaborate in the development of the life of grace of the young. They will teach them how to pray, to share actively in the Mass and to live in a Christian manner at all times. In this way a young man will retain, with the help of God, a personal religious life. He will preserve and develop it; he will keep up the study of religion, taking into account his capabilities and profession.

3. *The Supernatural*. — Considering the absolute necessity of the life of grace we can never insist too much upon the importance of the supernatural. The child hardly perceives the borderline between nature and supernatural. It is only later that one begins to realise the strictly supernatural character of the Redemption. At this juncture one is confronted with an intellectual task: that of distinguishing the limits and relations of the two domains.

Upon reflection, the supernatural does not seem a set of purely juridical relationships; we understand better the role and greatness of Jesus Christ, of Redemption, of the Mass, of the Eucharist. The Church — which continues the Redemption — will manifest both her own greatness and her human character. When this latter is considered in the whole framework of the plan of Redemption, it will not provoke any scandal.

II. SPECIAL POINTS FOR THESE DAYS. — Such are the tasks which religious education has to accomplish nowadays. Modern young people want to know their religion. They want to form a personal judgment. We must take this legitimate desire into consideration. If we appeal to their conscience, we must face their problems; they will listen to us and be ready to make sacrifices.

Our presentation of the truth will be broad and comprehensive. We will pick out the elements of truth in the doctrines of our adversaries. We can then refute the errors. Let us condemn the errors, but never pass judgment upon their authors. An honest attitude in the teacher has always a great effect on the pupils. We must fight against scepticism and relativism. A synthesis of Catholic doctrine is the best refutation.

Besides instruction, young people require *spiritual help* to be masters of themselves and save their souls. The supernatural, therefore, finds receptive minds, provided it be explained in intelligible language. Technical terms and definitions do not interest modern young people. They want the message of the Kingdom of God and of Grace. It is most important that the various truths contained in this message be well drawn up and set out, so that each will be found to justify the other.

Above all, young people want to be initiated to the life of grace, methods of prayer, fruitful reception of the Sacraments, conquest of personal sins.

At first one's attitude to the Church is rather reserved. An effort must be

made to recognise the essence and necessity of the Church. The temptation to want to find a quick way to God always besets us. But if the young people have found in the Church the way chosen by God, they will resolutely follow it.

The Church appears first as the great lawgiver, and this is to be desired. Young people must accept the authority of the Church. The Church is seen also as a visible organisation. At first, worship seems strange. It is important to initiate children to the liturgy, especially the Holy Mass. As soon as they discover the holiness and supernatural role of the Church they will find strength in it.

It is never easy to get a hold on young people. The difficulty is greater nowadays, because they have been misled. Besides, it must be remembered that any decision in religious matters involves personal freedom.

But there is no reason for discouragement. Modern youth is grateful for a religious teaching adapted to its needs.

Réflexion théologique sur la pédagogie catholique

par Henri HOLSTEIN, S. J.

Professeur à la Faculté de philosophie, S. J., Villefranche-sur-Rhône¹

I. CONCEPTION THÉOLOGIQUE DE L'HOMME ET DE L'ÉDUCATION

Un double danger guette toute pédagogie chrétienne, comme il menace tout chrétien dans sa pensée et dans sa vie. Ce double danger cristallise en deux hérésies antithétiques : jansénisme et pélagianisme. L'insistance excessive sur la « blessure » infligée à la nature par le péché d'Adam incitera l'éducateur à la défiance, le fera multiplier suspicions et mises en garde. La confiance naïve dans les forces de cette nature, touchée sans doute, mais non anéantie et capable d'efforts par elle-même et d'indéniables succès, inspirera l'optimisme d'une pédagogie volontiers stoïcienne, qui va de l'avant et n'hésite pas à faire appel aux troubles puissances dont Nietzsche parera son surhomme : la fierté, le désir de vaincre, l'ambition du succès et la griserie du triomphe.

Comme toujours, la vérité est synthétique : rien en nous n'échappe à la contagion du péché originel et pourtant rien ne demeure à l'écart de la grâce transformante reçue au baptême.

On ne fait pas au mal sa part, dans l'âme de l'enfant ; et, de ce point de vue, nous devons nous situer aux antipodes de l'optimisme Rousseauiste. Bien avant Freud — et plus sainement que lui — la perspicacité d'un saint Augustin a vu dans l'agir du charmant bambin — qui peut-être nous plairait moins s'il ne s'établissait, entre lui et nous, quelque subtile et trouble conni-

1. Le P. HOLSTEIN est né à Poitiers en 1906. Avant et immédiatement après les études théologiques, il occupa diverses charges dans l'enseignement secondaire : surveillant, professeur de rhétorique, préfet des études. Mobilisé en 1939, il a été prisonnier en Allemagne jusqu'en 1945. Il est actuellement professeur de théodicée.

— Adresse : N.-D. de Mongré, Villefranche, Rhône, FRANCE (Note de la rédaction).

vence inaperçue — une perversité précoce. Le nier serait illusion dangereuse. La terrible réalité est là : aujourd'hui, plus qu'hier, notre pédagogie doit croire au péché, dans un monde qui n'y croit plus et où tant de chrétiens tendent à en minimiser la réalité.

Un certain stoïcisme dévot est une tentation permanente de l'éducateur, et le complexe d'infériorité développé chez trop de catholiques par la clameur de Nietzsche y incite fortement. On parle volontiers d'éducation dure, et par là on se sent accordé à l'actualité. Une des phobies de l'heure est de se déshumaniser — les marxistes diraient : de s'aliéner — barbarismes révélateurs... On nous a tant dit et répété que notre enseignement chrétien ne formait que des enfants sages, apeurés et inefficaces. Il y a du vrai sans doute, beaucoup de vrai peut-être, dans ce reproche. Seulement prend-on assez garde que l'homme véritable n'est pas ce complexe étrange de bonnes intentions et de non-conformisme naïf qu'affectent trop de bons enfants qui se prennent pour des hommes, parce qu'ils dénigrent candidement les vertus passives ?... Ce n'est pas en croyant à la bonté de la nature, en rejetant l'abnégation, le renoncement et l'obéissance, en faisant fond sur la valeur du seul effort humain qu'on formera des hommes, mais en apprenant à croire, humblement, en la toute-puissance de la grâce.

Car, par et dans le Christ, le pécheur que nous sommes et que nous demeurons est radicalement transformé, du dedans. Au baptême, nous mourons avec le Christ, mais pour ressusciter avec lui ¹. Tout l'enseignement de saint Paul est un acte de foi à la résurrection ; sa mystique est une joie pascalle, et non une tristesse de vendredi saint. La mort du Christ aurait été un holocauste vain, si le Père n'avait ressuscité son Fils et ne nous avait ressuscités avec lui ². Cette « vertu de la résurrection » ³ n'est pas quelque chose de plaqué, un voile qui déroberait au regard une irrémédiable corruption ou un secours qui neutraliserait les effets du mal, mais sans en guérir la cause profonde. Certaines représentations courantes de la « justification » s'inspirent trop, à leur insu, des schèmes luthériens et suggèrent une attitude d'oscillation inconsistante entre une confiance excessive et une défiance paralysante : bien des éducateurs s'essoufflent ainsi vainement à une difficile conciliation entre un moralisme kantien et un pessimisme janséniste... N'auraient-ils jamais médité les traits de feu de saint Paul : « De nous-mêmes, nous ne sommes capables de rien concevoir, comme de nous, mais notre capacité vient de Dieu ⁴. »

1. *Rom.*, VI, 3-II.

2. *II Cor.*, IV, 14.

3. *Phil.*, III, 10.

4. *II Cor.*, III, 5.

Le monde où nous vivons, qui croit tant à l'humain, ne croit plus à la résurrection, ni à la grâce. Le pourrait-il puisqu'il se vante, avec Nietzsche, d'avoir « tué » Dieu, et met comme condition à son humanisme l'athéisme le plus déterminé et le plus agressif ? Sommes-nous assez en garde contre cette contagion ? Notre foi inspire-t-elle assez nos attitudes concrètes d'éducateurs ? Le pélagianisme, sous sa forme actuelle, dont nous dénonçons une manifestation dans le stoïcisme dévot de certaines pédagogies, se traduit également par un souci de préservation à tout prix et une foi dans la mise en garde qui est un manque de foi dans la grâce. En ces âmes d'enfants qui nous sont confiées habite la vertu du Christ et l'Esprit vivifiant ; y pensons-nous toujours assez ? Et disons-nous assez que la création est bonne, que le monde est beau, que l'homme est grand, parce que tout est créé, attiré, transformé par l'irrésistible puissance du Christ ressuscité en qui tout subsiste ¹ et se récapitule ² ?

Mais, alors, comment concilier cet optimisme libérateur et le sens du péché qu'à l'instant nous déclarions indispensable à l'éducateur ? N'est-ce pas contradictoire ? A coup sûr ; mais cette contradiction même est le paradoxe essentiel de la vie chrétienne, et le pire serait, pour un éducateur chrétien, de chercher à l'éliminer.

Il faut à la fois, dit le P. de Montcheuil, entretenir un désir sincère de tout ce qui contrarie la nature et se livrer à la spontanéité de ses tendances. On dira que c'est vouloir à la fois prendre deux attitudes contradictoires. Assurément. Mais c'est que le chrétien qui vit sur terre se trouve dans une situation contradictoire. Il est à la fois mort et ressuscité. Le baptême est, pour saint Paul, à la fois mort et résurrection. Le chrétien est ici-bas encore dans un état de mort, mais il a commencé de ressusciter à la vie de l'esprit. Il n'a pas le droit de faire comme si la mort au péché était déjà pour lui quelque chose de passé, un état dans lequel il n'a plus besoin de se maintenir. Mais il ne doit pas oublier non plus qu'il a déjà commencé de ressusciter. Saint Ignace met en garde contre les excès de ceux qui, sous prétexte de crucifier le vieil homme, crucifient en même temps le nouveau. Il faut d'un côté s'efforcer de mourir toujours plus entièrement à la vie naturelle, et pour cela entretenir en soi le désir d'une vie qui crucifierait toutes les aspirations de la nature et cependant vivre, non pas seulement apparemment, en faisant les gestes de la vie, mais réellement, en la goûtant, en se livrant à elle. Saint Jean de la Croix, à la fin de la *Vive Flamme* ³, parle de l'état de ceux qui ont franchi toutes les nuits et arrivent à voir les créatures en Dieu, « avec leur vigueur, leur force et selon leur

1. Col., I, 17.

2. Ephes., I, 10. — Voir E. RIDEAU, *Consécration*, Desclée de Brouwer.

3. HOORNAERT, t. III, p. 244.

racine originelle ». La mort à nous-mêmes commence à nous établir dans un état semblable et nous donne le droit d'aimer les créatures. Seulement, il ne faut jamais croire la mort achevée, et nous devons nous maintenir dans cet état de distension pénible entre la mort et la vie. Et, plus nous pousserons loin notre volonté de mort, plus nous pourrons nous livrer à notre spontanéité, à notre premier mouvement, avec tous les avantages que cela comporte au point de vue du rendement humain, du charme des relations, de l'efficacité apostolique. Il n'y a que ceux qui appellent le délaissement et désirent par amour pour le Christ en goûter les joies austères qui aimeront purement leurs frères, non pas d'un amour glacé, mais avec leur cœur de chair. Ceux qui ne veulent pas s'engager dans cette voie, qui se contenteront d'un retranchement des actes qui dépassent ce que permettent les préceptes ou même les conseils, n'arriveront pas à être tout à Dieu ¹.

II. PÉDAGOGIE CATHOLIQUE

Tout l'effort de l'éducation chrétienne doit être d'apprendre à l'enfant à vivre cette tension entre deux attitudes apparemment contradictoires : il faut donc que l'éducateur la vive lui-même intensément. Il nous faut d'abord essayer de préciser et de définir cette tension même, ensuite nous demander quelles attitudes elle entraîne.

I. Quelques tensions dans l'éducation.

La *nature* de l'enfant baptisé que nous devons « élever » est une nature pécheresse, viciée et foncièrement encline au mal — et elle est, par la grâce baptismale, réellement divinisée, temple du Saint-Esprit : elle vit déjà la liberté des enfants de Dieu. Contradiction parallèle et corollaire vis-à-vis de l'*autorité* : l'autorité doit imposer fortement à l'enfant le respect de la loi de Dieu et donc brimer ses tendances perverses — et, en même temps, elle doit s'effacer et comme se nier pour laisser le Maître intérieur épanouir en l'enfant les virtualités que lui-même y a déposées.

Tension inconfortable : Dieu seul peut agir en l'âme de l'enfant, et ses exigences doivent être manifestées et imposées du dehors par l'éducateur, qui ne les reconnaît et ne les respecte qu'en requérant, fût-ce par contrainte, l'adhésion de l'enfant qui tend sans cesse à s'y soustraire.

La *répression*, la *punition*, quand elle est voulue de sang-froid et résolument appliquée au délinquant, risque d'énervier l'enfant,

1. *Problèmes de vie spirituelle*, p. 123-124. Voir aussi J. HUBY, *Études*, sept. 1946, p. 191-193.

de l'aigrir ou de le pousser à bout, sans autre résultat que de développer une hypocrisie monstrueuse, une passivité regrettable ou un dangereux complexe d'infériorité. Et pourtant l'éducateur qui ne voudrait jamais punir, s'il parvenait à se maintenir à flot, serait un coupable et indigne démagogue. Sans crainte révérentielle, il ne saurait y avoir de respect et d'amour vrai de Dieu.

L'éducateur aura le devoir de faire comprendre, au moment propice, que la sanction n'est pas accordée, imposée pour elle-même, mais qu'elle est un soutien pour la volonté débile, une invitation à respecter l'ordre moral, dont elle manifeste l'importance ; car il faut que la sanction, lorsqu'elle est d'abord exemplaire, tende à devenir expiatoire et médicinale, pour reprendre les adjectifs classiques : une faute ne se répare et n'améliore un coupable que si celui-ci y consent ; les tendances restent aussi désaxées avant qu'après la sanction, si l'enfant puni extérieurement n'accepte pas la punition au for de la conscience ; on ne se relève que si on le veut soi-même, et on le veut d'autant mieux qu'on saisit le sens de l'obligation et de la sanction ¹.

2. Attitudes concrètes de l'éducateur.

Comment l'éducateur traduira-t-il la tension fondamentale en attitudes concrètes ?

La pédagogie de nos collègues ne s'essouffle-t-elle pas un peu à l'impossible conciliation de deux concepts assez inconciliables de la « nature » enfantine ² : la « nature » irrémédiablement viciée « par l'effroyable corruption du cœur de l'homme », conception héritée d'un augustinisme un peu jansénisant — et la « nature pure », bonne en sa sphère, capable d'efforts, à qui il faut, en certaines limites, faire confiance, conception que lui a léguée la pédagogie des jésuites d'avant la suppression : leur molinisme, on le sait, n'avait pas peur de faire appel à l'ambition, à l'instinct de lutte et d'émulation, à l'attrait des récompenses et des distinctions flatteuses. Au cours du XIX^e siècle, il semble que ces deux attitudes, en France du moins, aient comme cherché à fusionner : la tradition janséniste était restée vivace en bien des provinces, et donnait à l'éducation chrétienne une coloration pessimiste assez marquée, que renforçaient volontiers la forme disciplinaire de l'Université napoléonienne et l'horreur du désordre, caractéristique du catholicisme du Second Empire et des débuts de la Troisième République. Mais elle ne parvint pas à supprimer l'autre

1. A. RENARD, *La pédagogie et la philosophie de l'École Nouvelle*, p. 254.

2. Voir H. RONDET, *La grâce libératrice*, dans la *Nouvelle Revue Théologique*, fév. 1947, p. 127 et suiv.

courant, et son triomphe, toujours instable et nuancé, n'est jamais parvenu à supprimer des parloirs bien cirés le magnifique et symbolique « tableau d'honneur », à exclure des règlements la « solennelle distribution des prix » de la fin de l'année. Aujourd'hui la balance ne penche-t-elle pas en sens inverse, ne s'infléchit-elle pas vers une confiance grandissante à faire à l'enfant, sous l'influence peut-être d'un certain pélagianisme ambiant et des requêtes d'un « humanisme » volontiers agressif — un peu vite, parfois, baptisé chrétien ?

Il est du moins révélateur de constater l'importance que prend, dans les travaux pédagogiques des catholiques français d'aujourd'hui, l'aspect empirique et technique des problèmes d'éducation — aspect dont l'importance est, de fait, considérable — et le peu d'attention accordée au problème théologique qui commande notre attitude d'éducateurs chrétiens. Ce problème théologique nous paraît être celui dont, par une référence explicite à la Révélation, la première partie de ce travail a esquissé les grandes lignes de solution. Si la solution suggérée est la bonne, il faut voir brièvement l'attitude qu'elle implique,

Cette attitude sera *tout intérieure* : elle consistera à prendre conscience qu'en éducation, comme en tout apostolat, le rôle qui nous est dévolu est un rôle de « serviteur inutile ». Il ne faut pas croire que, par nous-mêmes, nous fassions quelque chose. La grâce seule agit en l'âme de l'enfant ; une éducation ne sera vraiment chrétienne que si elle fait totalement et absolument confiance à la grâce. Mais cette grâce n'agira pas sans nous. Nouvel aspect du paradoxe chrétien : il nous faut « collaborer » à l'agir d'une grâce qui, par elle-même, accomplit tout, et seule le peut. Cette collaboration à la grâce exige qu'en parfait détachement de soi, l'éducateur n'ait d'autre souci que de demeurer, entre les mains de Dieu, le souple instrument uni à l'Artisan divin. Les deux comportements antithétiques qui nous ont paru inadéquats s'inspirent, d'ordinaire à leur insu, d'un même principe, qui implique méconnaissance pratique de la grâce. Ou bien l'on croit en la bonté de l'enfant, et dès lors on se refuse à le contrarier et à le contraindre : et l'on méconnaît par là que tout ce qu'il y a en lui de bon, et à quoi il faut effectivement faire confiance, vient de la grâce à l'œuvre en son âme de baptisé. Ou bien, persuadé de sa perversité native, on croit, pour y remédier, à l'efficace de la coercition, des réglementations minutieuses et des surveillances inquiètes : et par cette confiance naïve en des expédients un peu policiers, on méconnaît que seul le Maître intérieur peut former Jésus-Christ en ces âmes d'enfants. Pélagianisme subtil et incons-

cient qui risque d'aboutir : ici, au dressage qui demain aigrira contre leurs maîtres des enfants contraints du dehors ou bien fera d'eux d'apathiques conformistes, sans conviction ni vigueur ; là, à la démission devant la trouble montée de l'adolescence et à la faillite d'une éducation impuissante à réprimer le mal. Et dans l'un et l'autre cas, cet échec s'aggrave, chez l'éducateur, d'un danger de recherche de soi et de son succès : souci de popularité du maître qui « laisse faire » ; volonté de puissance de celui qui se flatte de dompter des âmes d'enfants et de les réduire à merci.

Le maître chrétien ne saurait être que désintéressé : l'éducation est œuvre d'abnégation, parce qu'elle est coopération à la grâce qui fait tout. Abnégation aux mille facettes, qui sans cesse se refuse à plaire et à se complaire.

Type authentique de l'humaniste chrétien, il peut introduire les autres en cet humanisme vrai qui ne déprécie rien, qui ne sacrifie rien, parce qu'il se fonde sur un absolu sacrifice de soi. Sa leçon sera plus encore de témoignage que de préceptes.

CONCLUSION

« Le but propre et immédiat de l'éducation chrétienne, dit le Pape Pie XI dans son Encyclique *Divini illius Magistri*, c'est de travailler avec la grâce divine pour former l'authentique et parfait chrétien ; c'est-à-dire d'exprimer et de former le Christ en ces enfants que le baptême a fait naître à la vie divine ¹. »

Il faut que l'Esprit du Christ pénètre tout l'enseignement chrétien ; c'est là, nous le rappelle avec force le Docteur Peil, son originalité et sa « spécificité » : il lui faut donc chercher une philosophie et une pédagogie originales qui, sans rien négliger de l'apport des sciences et des expériences tentées de tous côtés, assument cet ensemble à la lumière de la théologie ². Tout récemment, en France, une voix autorisée exprimait fortement la même requête ³ : « Si nos établissements secondaires (libres) prétendaient donner ou voulaient donner par-dessus tout une culture simplement humaine, ils ne mériteraient sans doute pas de survivre dans l'Église (de France) ... Le plus grave danger est actuellement celui de la « profanation » de notre enseignement.... Les institutions

1. Cité par le Docteur R. PEIL, *Lumen Vitae*, II (1947), p. 665.

2. *Ibid.*, p. 659-673.

3. J. COLOMB, Directeur de l'enseignement religieux dans le diocèse de Lyon, *L'enseignement religieux dans les établissements d'enseignement secondaire libre*, dans *Études*, février 1947, p. 201, 203, 207.

libres doivent être considérées comme des champs de culture pour les humanités chrétiennes. L'enseignement religieux s'y enracine dans cet esprit de formation chrétienne dont seront pénétrés supérieurs et professeurs pour s'épanouir dès le premier contact avec enfants et parents. La vraie réputation de l'institution sera là. »

C'est une pédagogie foncièrement originale, pénétrée totalement et vraiment « informée » par l'esprit de l'Évangile que les maîtres chrétiens, unissant fraternellement leurs efforts, sont conviés à penser, à préciser, à réaliser concrètement dans leur enseignement.

THEOLOGICAL REFLECTIONS ON CATHOLIC PEDAGOGY

I. CATHOLIC DOCTRINE OF THE HUMAN PERSON. — A twofold danger threatens any form of Christian pedagogy, as it threatens every Christian in his way of thought and way of life. The Jansenistic stress laid on the wound inflicted on nature by the sin of Adam tends to make the educator mistrustful. The Pelagian confidence in the strength of nature inspires an optimistic stoic pedagogy which would appeal to the lower impulses with which Nietzsche adorns his superman : pride, desire to overcome...

As ever, truth is the outcome of a synthesis : nothing in man escapes the effects of original sin, and, on the other hand, all is transformed by the grace received in Baptism.

One does not see the evil that lies in a child's soul. Today, more than ever, a pedagogue must believe in sin, in a world that does not. A certain devout stoicism is a constant temptation in the path of the teacher. And yet it is not by trust in the goodness of human nature, nor by rejecting abnegation and obedience, nor by relying on the value of human effort alone that we form men ; but it is by leading them to believe, humbly, in the all-powerfulness of grace.

Grace is not some veil that covers over an irremediable corruption. Baptism brings about an inner transformation. The Spirit of Christ becomes in Baptism the principle of a new activity. The world in which we live, with its great belief in the merely human element, no longer believes in grace. How can it, since a constituent of its humanism is an aggressive atheism ? The lack of belief in grace manifests itself in another form of Pelagianism : an excessive seeking after and confidence in self-protection. People practically ignore the fact of Christ's power dwelling in the baptised child's soul.

Is it possible to reconcile this liberating optimism with the sense of sin ? Yes, that is the paradox of the Christian life. Baptism is both death and resurrection. It is death to sin, but a death that needs to be kept in being. It is the beginning of a resurrection. The more a Christian exercises abnegation and the will to die, the more spontaneously he will act, and enjoy all the advantages which this entails in human output, in pleasure of human relationships, and in fruitful apostolate.

II. CATHOLIC PEDAGOGY. — The whole weight of Christian education should be laid on teaching the child to live that tension between two apparently contradictory attitudes.

Let us see some important lines of behaviour which the teacher takes with his pupil. We will then see more deeply how the teacher should conceive his function.

We have said that the nature of the baptised child whom we are to « bring up », is sinful, vitiated, inclined to evil, and, by Baptism, is truly divinised, made the temple of the Holy Ghost ; it already enjoys the liberty of the children of God.

Hence, those in authority must inculcate in the child respect for God's laws, and then check its perverse tendencies ; they must efface themselves or go against themselves so as to allow the interior Master to develop in the child those potentialities which He himself has put there. But for this, the child has to be protected against itself ; it has to be helped to overcome itself.

When repression or punishment is tactlessly applied, the child is in danger of being unnerved, of becoming embittered, of going to extremes, with no other result save that of developing some ghastly hypocrisy, deplorable passivity or a dangerous inferiority complex. Yet the teacher who refuses to use punishment is at fault and is an unworthy pedagogue. An educator has the duty to point out at the right time that sanctions are not imposed for their own sake, but as a support to a feeble will, an invitation to respect the moral order, to whose importance they testify.

In the light of the Catholic doctrine recalled in the early part, how are we to understand the general role of the teacher ? His task consists in a collaboration with grace. He must take care to be the docile instrument of the divine Artisan. Many do not understand the function of grace, and they prove to be either weak towards children whose goodness seems an inborn quality rather than an effect of grace, or policemanlike, because they fail to see that only the interior Master can form Jesus Christ in the souls of children, and, attributing to themselves a function which is not theirs, they are self-satisfied. The truly Christian teacher is disinterested : education is a work of abnegation because it cooperates with grace which does all.

Catholic pedagogy is thus thoroughly original, animated entirely by the spirit of the Gospel.

Pédagogie profane et pédagogie sacrée

par Hélène LUBIENSKA DE LËNVAL

*Directrice du Cours Pédagogique de Nice*¹

I. Éducation et instruction.

Depuis des siècles, on se dispute l'enfant. Voulant prononcer un jugement de Salomon, Jules Ferry l'a soumis à un doublé régime : « L'instruction par l'État, l'éducation par la famille ». Cette distinction, apparemment subtile, n'était pas heureuse ; elle a fait de l'école un bureau de renseignements et a mis un poids écrasant sur la famille.

L'État, ayant exclu la religion de l'école, ceux qui y tenaient, ont eu recours, d'une part à l'instruction religieuse, chargée d'enseigner la doctrine chrétienne, d'autre part, à l'école libre confessionnelle, chargée d'inculquer les mœurs chrétiennes, tout en donnant une instruction calquée sur celle de l'État.

D'éducation, il n'a plus été question. Implicitement, il était entendu qu'elle incombait à la famille. Mais le sens même du mot est resté flou : pour les uns, il désigne simplement les bonnes manières, pour les autres la discipline morale ou l'élévation spirituelle.

Quand l'Italie, devenue totalitaire, s'est avisée de troquer le nom du Ministère de l'instruction publique contre celui d'éducation nationale, on s'est empressé de l'imiter en France. Mais, tandis qu'en Italie le changement se justifiait par une mainmise totalitaire de l'État sur l'enfant, en France, on se contenta d'ajouter au programme officiel une matière scolaire de plus : l'éducation physique. Dans la nouvelle appellation l'adjectif seul avait un sens ; il trahissait l'exaspération des rivalités nationales. De fait, rien n'a été changé dans la vie de l'enfant. Bonnes manières, discipline morale et élévation spirituelle continuent à dépendre exclu-

1. Voir *Lumen Vitae*, I (1946), 2, p. 331. — Adresse : 32, rue Hôtel des Postes, Nice, Alpes Maritimes, FRANCE (Note de la rédaction).

sivement des influences familiales. Mais qu'arrive-t-il quand la famille ne s'en soucie pas ? ¹

Cependant, loin des préoccupations administratives, dans l'ombre des laboratoires de psychologie et dans les écoles expérimentales de différents pays, une science nouvelle grandissait à vue d'œil : la science de l'enfant ou pédagogie. Confondue à ses origines lointaines avec la morale et la politique, restée longtemps théorique, pour ne pas dire spéculative, la pédagogie était devenue une science expérimentale, riche d'un appareil technique prodigieux et d'une littérature considérable. L'école de l'État et l'école privée confessionnelle faisaient mine de l'ignorer, enfermées qu'elles étaient dans des cadres rigides, et installées dans les routines de besogne journalière.

Mais le moment vint, entre les deux guerres, où la science toute-puissante et tout-envahissante s'attaqua à l'école. La médecine fit la première brèche, la pédagogie entra à sa suite. Elle signalait les déformations physiques et psychiques des écoliers, elle dénonçait l'ennui et la fatigue, elle condamnait la routine, bref, elle recommandait les méthodes actives.

Les méthodes actives sont innombrables, souvent contradictoires, et n'ont en commun que le fait de considérer l'activité spontanée et l'activité musculaire comme indispensables à l'enfant, tandis que la routine le voulait immobile et passif.

L'école de l'État, alourdie par un appareil administratif très lent, et l'école confessionnelle limitée par sa pauvreté n'ont, dans la pratique, pas changé grand'chose aux routines établies. Par contre, l'instruction religieuse, profitant de son indépendance relative, s'est précipitée sur les méthodes actives avec avidité.

2. *Évolution de la catéchèse.*

L'instruction religieuse n'avait pas évolué depuis l'introduction de catéchismes, c'est-à-dire depuis le Concile de Trente. Pour ce qui concerne l'organisation extérieure, elle s'était contentée d'imiter l'école, adoptant tableaux noirs, bons points, interrogations, récitations, punitions et récompenses, en somme : tout ce qui constitue les mœurs scolaires. Ceci ne présentait pas de graves inconvénients aussi longtemps que les mœurs scolaires elles-mêmes, nonobstant la laïcisation de la pensée, étaient restées fidèles aux valeurs traditionnelles d'ordre, de discipline, de respect et d'effort. Car, il ne faut pas l'oublier, ces valeurs, l'école en avait hérité de civilisations antérieures façonnées par la religion.

1. Ailleurs, il n'en est pas ainsi. En Angleterre notamment, l'école assume la charge de faire l'éducation de l'enfant.

Mais, de nos jours, toutes les valeurs traditionnelles étant balayées, la pédagogie émancipée entraîne l'instruction religieuse sur des chemins périlleux, vers des pratiques incompatibles avec la religion. Depuis les images à colorier jusqu'aux films religieux, depuis les saynètes jusqu'aux « grands jeux », depuis les lotos jusqu'aux procédés les plus savants de la mnémotechnique, l'instruction religieuse a voulu tout adopter et tout imiter sans discernement. Je n'en veux citer qu'un exemple : *Jeu de la Vie Surnaturelle. Un fort carton dépliant. Une série de jetons. Prix 50 francs. Un loto d'un genre nouveau, qui amusera et fera découvrir avec précision les réalités de la Vie Surnaturelle* ¹.

Faut-il rire ou pleurer ? Invoquer les Pères et Docteurs de l'Église serait inutile, vu qu'aux yeux des partisans du jeu, ils sembleraient trop graves, pour ne pas dire ennuyeux. Faisons donc appel au moins pédant de tous les saints, au moins doctoral, au plus enjoué, et même un peu bohème : saint François d'Assise. Sa voix, chargée d'émotion, nous arrive à travers les siècles pour lancer cette exclamation surprenante :

Domineddio non è buffone.

Il faut dire à la décharge de l'instruction religieuse qu'elle est confiée le plus souvent à des amateurs (surtout lorsqu'il s'agit de petits enfants) : jeunes ecclésiastiques pour qui la pédagogie se réduit au scoutisme ou catéchistes bénévoles. En face de la réalité, c'est-à-dire d'une bande d'enfants déchaînés, dont ni l'école, ni la famille n'a fait l'éducation, le premier souci des instructeurs est tout naturellement, de ne pas se faire détester ; le second, de faire agréer le sujet qu'ils ont à enseigner ; d'où une attitude qui s'apparente à la démagogie et la recherche de procédés qui captivent l'attention, qui tiennent en haleine. Parmi ces procédés, il y en a d'ailleurs de fort intelligents et de fort efficaces, qui, mettant en jeu le mécanisme mnémonique, arrivent à produire de véritables petits érudits. Mais n'oublions pas qu'érudition religieuse n'est pas synonyme de religion.

3. *Pédagogie profane et pédagogie sacrée.*

La religion, chez ceux qui vivent, englobe, informe et oriente toute activité, qu'elle soit physique, psychique ou spirituelle. Mais la religion a une fonction propre, capitale, celle d'établir des relations personnelles, directes et vivantes entre l'âme et Dieu.

1. Auteur : Daniel GOENS. Édition : Publiroc, Marseille, 1946.

Dès lors, on comprend la nécessité pratique de la distinction qui a été faite, entre « l'enseignement confessionnel » (chargé d'orienter l'enfant soumis par ailleurs à un programme a-religieux), et « l'instruction religieuse » (chargée de fournir les données doctrinales, sur lesquelles l'échange des relations avec Dieu doit s'appuyer).

Il est urgent de faire la même distinction dans le domaine théorique et de bien séparer : *pédagogie profane* et *pédagogie sacrée*.

La pédagogie profane concerne le bagage culturel de l'humanité et les relations humaines ; la pédagogie sacrée concerne la révélation et les relations avec Dieu.

L'école confessionnelle relève donc de la pédagogie profane, et de même qu'elle s'est accommodée des programmes officiels, elle est justifiée de faire des emprunts aux méthodes actives.

L'instruction religieuse ne l'est pas. Elle relève de la pédagogie sacrée, laquelle possède ses méthodes propres. Nous les étudierons tout à l'heure.

4. *Tendances actuelles de la pédagogie profane.*

Quelques pédagogues modernes, ayant affirmé que l'activité naturelle, spontanée, de l'enfant était « l'activité ludique » (ce qui, en langage courant, veut dire que l'enfant aime jouer), ils en ont conclu que pour intéresser, il fallait fournir des jeux. Cette affirmation est tout au moins contestable, et Marie Montessori s'y oppose catégoriquement. Le jeu n'est pour elle qu'un succédané sur lequel l'enfant se rabat, faute d'activités sérieuses. Le fait est que les petits montessoriens ne jouent pas. Ayant trouvé dans le « milieu approprié » des « motifs d'activité raisonnable », ils délaissent jouets et fictions. « Alors, dans la tranquillité et le calme du travail, l'enfant révèle des tendances qui, jusqu'ici, étaient restées inaperçues, celles-là mêmes qu'on s'était efforcé en vain de produire par l'éducation : la discipline, l'ordre, le silence, l'obéissance, la sensibilité morale, bref, tout ce qui dénote un pouvoir d'adaptation très prononcé. Et cet enfant présente aussi de la vivacité, de la confiance en soi, du courage, de la solidarité. En même temps, disparaissent, ou pour mieux dire, ne se présentent pas tous les caractères de défense : le caprice, la manie de destruction, le mensonge, la timidité, la peur. La clé de cette transformation est un fait constant et observable, une certaine forme de travail ; un travail librement choisi, qui intéresse puissamment toutes les énergies de l'individu. L'enfant aime son travail. Il ne

travaille pas pour un but extérieur, mais poussé par une impulsion qui est créatrice de sa propre personnalité. « L'homme construit sa personnalité par l'effort ¹. »

Ainsi le jeu, prôné par les uns, est condamné par d'autres, toujours dans le champ de la pédagogie expérimentale. Pour nous, l'engouement du jeu est un symptôme : il traduit une tendance plus générale, la tendance à la facilité. Voyons d'un peu plus près certaines tendances qui parfois se font jour dans les méthodes modernes.

Premièrement, comme nous le disions, la tendance à la facilité, la crainte de l'effort. Elle inspire de nombreux procédés, plus ou moins scientifiques, depuis les jeux éducatifs dont nous avons vu un spécimen, jusqu'à la suggestion hypnotique.

Deuxièmement, la tendance rationaliste. En suivant l'enchaînement : stimulant-réflexe-image-notion, on réduit la pensée à des notions, les notions à des images verbales, les images verbales à des symboles graphiques ou autres stimulants sensoriels ; puis, à l'aide de ceux-ci, on déclanche le réflexe voulu, exactement comme on procède pour le dressage des animaux savants. Est-il nécessaire de rappeler que la religion ne peut être réduite à des notions ?

Troisièmement, la fascination de l'actualité. Pour montrer combien l'actualité se démode, je veux citer l'exemple de deux saints dont les conseils de pédagogie sacrée gardent une valeur éternelle, tandis que leurs conseils de pédagogie profane, inspirés par ce qui fut l'actualité, sont de nos jours complètement périmés.

Saint François de Sales demandait que les pensionnaires de la Visitation défassent leurs nattes une fois par semaine et qu'elles se lavent la figure tout habillées dans un baquet commun, et s'essuient au coin de leur drap. Si la pédagogie pratique de saint François de Sales nous fait sourire, la pédagogie scolaire de saint Ignace, notamment son esprit de compétition, nous fait frémir. La classe est un champ de bataille, un lieu de joutes intellectuelles. Pas plus que Monsieur de Genève ne pouvait imaginer des douches, saint Ignace ne pouvait imaginer une classe sans compétition, comme par exemple les classes Montessori où il n'y a ni récitation, ni notes, ni classements, ni récompenses ; où chaque élève fait une chose différente sans se préoccuper des voisins, travaillant à son propre rythme, et traçant lui-même le graphique de ses progrès par rapport à son ignorance initiale. En parlant de classe,

1. Marie MONTESSORI, dans *La nouvelle éducation*, Paris, 1931.

saint Ignace avait forcément devant les yeux une classe de son temps ¹.

Dans chaque saint, il y a l'homme de son temps et l'homme de l'éternité. L'homme de son temps exerce une certaine influence sur les mœurs et la vie psychique de ses contemporains, mais seul l'homme de l'éternité fait épanouir la vie spirituelle dans les âmes en dehors de l'espace et du temps.

Écoutons saint François de Sales parler en homme de l'éternité :

Examinez plus d'une fois par jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme entre vos mains ou si quelque passion ou inquiétude vous l'a point ravie. Considérez si vous avez votre cœur à votre commandement ou bien s'il est point échappé de vos mains pour s'engager à quelqu'affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui, de joie. Que s'il est égaré, avant toute chose, cherchez-le et ramenez tout bellement en la présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa Divine Volonté (*Introduction à la vie dévote*, 4^{me} partie, ch. II).

Et maintenant saint Ignace :

Au moment de commencer ma contemplation ou ma méditation, me tenir à un ou deux pas de l'endroit où je dois la faire, et rester debout le temps d'un Pater Noster, élevant ma pensée vers le ciel et considérant comment Dieu Notre-Seigneur me regarde. Puis faire un acte de révérence ou d'humilité (*Exercices*, par. 75).

Ici, la pédagogie sacrée de saint Ignace rejoint la liturgie ; car il y a une analogie frappante entre la préparation à la méditation et les prières au bas de l'autel.

5. *La liturgie, critère dans le domaine de la pédagogie sacrée.*

Dans l'éducateur chargé de transmettre la religion, l'élève cherche avant tout l'homme de l'éternité. Non qu'il s'en rende compte clairement : le plus souvent, au contraire, il apprécie l'actualité de l'enseignement, en quoi il est d'autant plus excusable que l'actualité préoccupe l'éducateur lui-même. Cependant, cette exigence d'éternité, bien que plus ou moins latente, s'exprime parfois très nettement, ainsi qu'on le voit dans les lignes suivantes adressées à des religieux par un laïque, à propos d'une Revue soucieuse d'actualité :

1. Je m'excuse auprès de saint Ignace si je commets une inexactitude en lui attribuant ce qui est dû à ses continuateurs.

Nous aimerions pour notre part que la mode et le souci de l'éphémère tinssent moins de place chez des religieux qui, pour vouloir à bon droit être de leur siècle, n'en doivent pas moins demeurer, si nous osons dire, des spécialistes de l'Éternel¹.

Plus on se sent faible, plus on cherche appui sur meilleur que soi. Les exigences des laïques envers les religieux, et celles des élèves envers les représentants de la religion, toutes légitimes qu'elles soient, seraient vouées aux pires déceptions si l'Église ne possédait le moyen de faire de chaque prêtre un homme de l'éternité : ce moyen c'est la *liturgie*.

La liturgie contient la substance même de la religion ; elle est la religion en acte, et les rubriques sont un résumé de pédagogie sacrée. Lorsqu'il officie, tout prêtre devient le modèle, le guide, l'éducateur des fidèles, le porte-parole de Dieu. Rien qu'en observant ses gestes on saisit les traits caractéristiques de la pédagogie sacrée, et on voit comment ils se trouvent à l'opposé des tendances que nous avons signalées tout à l'heure.

A la facilité, la liturgie oppose l'exigence de l'effort. Elle veut que le corps se fatigue pour se subordonner à l'esprit. Aucun détail de la tenue n'est négligé, aucun laisser-aller permis. Une discipline de tous les instants règle chaque mouvement et jusqu'au ton de la voix.

A l'engouement pour le jeu, la liturgie oppose son indéfectible sérieux : même en dehors de toute solennité, lorsqu'il n'y a pas plus d'un fidèle devant le prêtre, même lorsqu'elle s'adresse à des nouveau-nés, la liturgie ne change jamais de ton ; elle inculque à l'homme le sentiment de sa grandeur en même temps que celui de sa petitesse devant Dieu.

Au rationalisme, elle oppose le sens du mystère. Loin de réduire la religion à des notions, elle la fait pénétrer dans la chair et dans le sang. Elle exige que la pensée limitée se soumette aux dimensions incommensurables de l'esprit.

Enfin, au souci d'actualité, elle oppose sa pérennité. Les civilisations ont beau se succéder, elle reste toujours fidèle à la tradition, qui par une chaîne ininterrompue la rattache au Christ et à ses ancêtres selon la chair. Elle apprend à insérer le temps dans l'éternité en elle présente.

La liturgie, résumé de pédagogie sacrée, condamne donc certaines tendances de la pédagogie moderne ; par contre, elle en approuve d'autres. Ainsi, contrairement aux routines de l'école qui

1. H. SAINT-CANNAT, dans *Les écrits de Paris*, janvier 1947.

dissocie l'activité mentale de l'activité musculaire, la liturgie les a toujours synchronisées, parce qu'elle considère le corps comme l'instrument de l'esprit. Elle a toujours enseigné que le silence était favorable au recueillement et que les formes révérentielles inspiraient le sens du respect. Par conséquent, dans la mesure où les méthodes actives favorisent ces tendances-là, elles s'accordent parfaitement avec la pédagogie sacrée.

Conclusion.

Résumons : les méthodes actives ayant fait irruption en France, nous nous sommes demandé dans quelle mesure l'instruction religieuse pouvait en faire son profit. Pour élucider le problème, nous avons fait une distinction entre pédagogie profane et pédagogie sacrée.

La pédagogie profane, comme nous l'avons vu, s'occupe de culture humaine et des relations d'homme à homme. Elle est soumise aux fluctuations du temps et à des modes passagères. Spéculative autrefois, devenue expérimentale dernièrement ; elle présente une floraison de méthodes contradictoires. La pédagogie sacrée, dont relève l'instruction religieuse, s'occupe de la révélation et des relations de l'homme avec Dieu. Elle est indépendante des modes scientifiques éphémères, elle s'appuie sur la tradition et se résume dans la liturgie.

La liturgie est donc le *critère* auquel il convient de se référer pour juger si un procédé pédagogique quelconque peut ou ne peut pas être introduit dans l'instruction religieuse. On ne lui demandera pas d'être nouveau, original, captivant, ingénieux, ou même très intelligent ; on lui demandera uniquement de favoriser les relations avec Dieu.

En dehors de la pédagogie sacrée, « tout est permis bien que tout ne soit pas utile ». Ici, à chacun de choisir et de juger selon les critères qu'il veut. Tous les essais sont admissibles, autant dans l'école confessionnelle que dans l'école laïque, puisqu'elles relèvent également de la pédagogie profane. La pédagogie sacrée reste autonome.

Les deux pédagogies sont indispensables pour guider l'enfant et former l'homme. Chacune les regarde différemment et leur apprend autre chose. L'une instruit l'enfant, fils de l'homme, pour qu'il devienne « homo faber » et « homo sapiens ». L'autre, parlant au nom de Dieu « Père des esprits », rappelle à l'homme qu'il est enfant de Dieu.

SACRED AND PROFANE PEDAGOGY

I. EDUCATION AND INSTRUCTION. — For centuries the child has been the subject of discussion. Jules Ferry would put the child under a twofold care : « Instruction by the State, education by the family ». This apparently subtle distinction is unsatisfactory ; it has turned the school into an information bureau and placed a heavy burden on the family.

When religion was excluded from the school by State action, those who still wanted it either had recourse to religious instruction for the teaching of Christian doctrine or to free denominational schools which taught Christian morality whilst giving an instruction modelled on State teaching. Education was not considered. It was implicitly taken for granted that this was the function of the family. The word itself is very vague ; for some it simply meant polite manners, for others moral discipline or spiritual education ; while some never bother about it at all.

During the last century a new science came into being : the science of the child or pedagogy. It grew quickly. In the interval between the two wars it entered the school. It called attention to the physical and psychic deformations in the scholars, denounced boredom and fatigue, it condemned routine and recommended active methods.

Active methods are legion, and often mutually conflicting. The one thing they have in common is that they consider spontaneous and muscular activity as indispensable to the child, whereas the old style insisted on it remaining motionless and passive.

In reality very few of the long established routines have changed much, either in the State school with its cumbrous administrative system or the denominational school with its restrictive poverty.

On the other hand, religious instruction, taking advantage of its relative independence, has launched out on to active methods.

II. EVOLUTION OF CATECHETICS. — Since the introduction of the Catechism (Council of Trent), religious instruction — it must be admitted — has not made much progress. In externals it just imitated the school, using blackboards, a marks system, questions, learning by heart, punishments and rewards : in short all that makes up school routine. There was no harm in this so long as the school routine — despite secularisation of thought — remained faithful to the traditional values of order, discipline, respect and effort.

Today, however, this is no longer the case. Pedagogy in its emancipation is dragging religious instruction along perilous paths, towards ways of life incompatible with religion. From coloured pictures to films, from sketches to full length plays, from lotto to involved mnemonics, religious instruction adopts the lot of them, and imitates them without any discrimination.

Admittedly there are some excellent methods in modern pedagogy for facilitating attention, memory work and intelligence, but we must not forget that religious learning is not the same as religion.

III. SACRED AND PROFANE PEDAGOGY. — With those who possess the Faith religion embraces, informs and directs the whole human activity, be it physical, psychic or spiritual. Nevertheless religion has a primary function of its own, namely that of establishing close personal relations between the soul and God.

Hence we can see the practical need for making a distinction between « denominational teaching » for a child who has to follow a non-religious syllabus, and « religious instruction » which furnishes the doctrinal data on which relationship with God is founded.

It is important to distinguish also in theory between profane and sacred pedagogy.

Profane pedagogy deals with the cultural equipment of men and human relationships ; sacred pedagogy deals with Revelation and relationships with God.

The denominational school is dependent on profane pedagogy ; it adjusts itself to official syllabuses ; it is also justified in borrowing from active methods.

Religious instruction is not. This belongs to sacred pedagogy which has methods of its own.

IV. PRESENT TENDENCIES ON PROFANE PEDAGOGY. — Some modern pedagogues, having asserted that games are the new, spontaneous activity of the child — a child likes to play — conclude that if interest is to be roused, games are to be provided. The assertion is questionable at the very least. Maria Montessori is against it.

Thus games are lauded by some and condemned by others in the field of experimental pedagogy. Infatuation for games strikes us as symptomatic ; it betrays a more general tendency, a tendency to what is easiest.

Let us point out a few tendencies in modern methods.

First comes the tendency to what is easy, a fear of effort. It underlies numerous more or less scientific methods : educative games, etc...

Secondly the rationalist tendency. By keeping to the order : stimulant — reflex — picture — idea, thought is reduced to ideas, ideas to verbal pictures, verbal pictures to graphic symbols or other sensorial stimulants ; then with the help of the latter one releases the required reflex just as one does in the training of animals. Need we remind the reader that religion cannot be reduced to ideas ?

Thirdly, the fascination of the topical. Even the Saints do not escape the influence of their times. In them, e. g. St. Francis de Sales or St. Ignatius, we find a double character : he is a man of his own time and a man of eternity. What comes from the pedagogy of their times is now obsolete ; what was sacred eternal pedagogy lives on.

V. THE LITURGY, CRITERION IN SACRED PEDAGOGY. — The child looks for the man of eternity in his teacher of religion. It does not clearly realise this. Normally it likes the topical element in the teaching given. This is all the more excusable as the educator himself is more interested in topicality.

Fortunately the Church possesses the means of making every priest a man of eternity. This means is the liturgy.

The liturgy contains the substance of religion ; it is religion in action while the rubrics form a summary of sacred pedagogy. Every priest, when he is officiating, becomes the model, guide, educator of the faithful, the spokesman of God. Merely by observing his gestures one sees the characteristics of sacred pedagogy, and one sees they are opposed to the above mentioned tendencies.

The liturgy opposes effort to laziness. It aims at bringing the body into subjection to the spirit. No detail of bearing is neglected.

To the enthusiasm for games the liturgy opposes constant seriousness. It impresses on man a sense of his greatness as well as his smallness before God.

It opposes the sense of mystery to rationalism. Far from reducing religion to a set of ideas it makes it penetrate into flesh and blood. It demands finite thought to submit itself to the boundless dimensions of the spirit.

Finally, liturgy sets its perennial character against care for present interests. It shows how time finds its insertion in eternity.

The liturgy, a summary of sacred pedagogy, condemns, therefore, certain tendencies in modern pedagogy ; on the other hand, it approves others. Thus in contrast to school routine which separates mental and muscular activity, the liturgy has always blended the two, because it regards the body as the instrument of the mind. It has always taught that silence fosters recollection, and that a reverential attitude inspires a sense of respect. Consequently, in so far as active methods foster such tendencies they are in perfect harmony with sacred pedagogy.

CONCLUSION. — Profane pedagogy deals with human culture and the relations between men. It is subject to changing ephemeral fashions. Once speculative, now experimental, it presents a host of conflicting methods.

Sacred pedagogy, to which religious instruction appertains, deals with Revelation and the commerce of the soul with God. It is independent of scientific methods ; it has tradition behind it, and is embodied in the liturgy.

Liturgy is, therefore, the criterion by which to judge whether any method should be introduced or not into religious instruction. It will not be expected to be novel, original, captivating, ingenious or even very intellectual, it will only be expected to improve ways of commerce with God.

Outside sacred pedagogy « everything is permissible, though all is not useful ». Each one is free to choose and judge according to the criterion he desires. Any experiments are allowed in the denominational school as in the lay school, since they both come under profane pedagogy.

The two pedagogies are indispensable in order to guide the child and form the man. Each regards the child differently and teaches different things. One instructs the child, son of man, so that he may become « homo faber », and « homo sapiens ». The other speaking in God's name, the « Father of souls », reminds man that he is a son of God.

L'Évangile sera dans le catéchisme

par Marie FARGUES

Catéchiste ¹

L'Évangile sera dans le catéchisme ; il n'y est pas encore assez. Dans le manuel officiel, on le cite, on s'en sert ; mais le point de vue théologique impose encore son ordre et son style. Dans l'institution catéchistique, il illustre les leçons du maître, il inspire les développements, il fait l'objet de projections fixes et animées ; on dessine, on colorie des sujets évangéliques ; les gravures et les livres évoquent à toute occasion la figure du Sauveur ; quel progrès depuis l'autre guerre ! Mais encore que la place de l'Évangile soit plus grande dans les salles que dans le manuel, c'est tout de même le manuel qui commande, et le manuel n'est pas, avant tout, évangélique.

Que le manuel commande, il y a à cela une explication qui est presque une bonne raison : le travail séculaire de l'Église a tiré de l'Évangile ce qui y était tacitement contenu ; nous savons bien des choses qui semblaient encore faire question au temps des premières hérésies ; ces précisions apportées au dogme, ces formulations si favorables à la rectitude de la pensée, on ne veut pas en frustrer les enfants.

Mais que l'Évangile commande, il y aurait à cela une meilleure raison, qui justement fait la force des hérésiarques ; ils disent : nous buvons à la source.

On ne prétend pas démontrer ici qu'ils boivent mal, qu'ils se servent de verres déjà empoisonnés. On suppose la cause entendue. On sait qu'un catéchiste catholique ne se contente pas de connaître les livres de Matthieu, Marc, Luc et Jean, mais aussi ceux qui résument les décisions conciliaires ; son mandat lui vient, non directement du Christ, mais de l'Église, et son loyalisme consiste à transmettre la doctrine de l'Évangile telle que l'Église la comprend.

1. Voir *Lumen Vitae*, II (1947), p. 97. — Adresse : 12, rue des Beaux-Arts, Paris VI^e, FRANCE (Note de la rédaction).

Sous cette réserve, qui lui dénierait le droit de dire : nous buvons à la source ?

Beaucoup veulent y faire boire aussi les enfants.

Mais comment ? Puisant eux-mêmes, ils offrent. Ils offrent — et il faut qu'on boive ! — sans consulter la soif. Verre après verre.

Les enfants aimeraient mieux s'installer dans le paysage, au bord de la fontaine...

Le Christ ne s'est pas adressé directement aux enfants : il les a admis. Ce qui de l'Évangile leur convient, ce ne sont pas tant les paroles — sens des phrases, portée des discours — que l'atmosphère, la couleur, le son de la voix, les gestes, le cadre, l'esprit. « Qui me voit, voit aussi mon Père. » Les enfants de Palestine ont vu le Christ. Ils ont trottiné à ses côtés ; ils ont touché sa robe, pris sa main ; et leurs, mères les ont portés tout auprès, s'ils ne pouvaient aller eux-mêmes. Les apôtres ont un peu rudement essayé de les écarter, mais Jésus a pris le parti des enfants ; au-dessus des mots, une amitié est née de lui à eux. C'est une amitié qu'il faut respecter, c'est elle qui donne aux enfants le droit de regarder Jésus et même de monter sur ses genoux. Mais attention : les apôtres ni Jésus même n'ont essayé de « mettre à leur portée » ce qui, de soi, les dépassait. Ils étaient là, les oreilles bien ouvertes ; ce qu'ils pouvaient comprendre, ils l'entendaient ; pour le reste, ils se contentaient de la musique. Les yeux bien ouverts aussi : ils ont vu des miracles. Certains ont été accomplis « à l'écart » : les enfants alors n'ont rien vu...

Que l'Évangile n'ait plus rien pour intéresser les enfants quand ils auront douze ans, cela pourrait arriver pour deux raisons.

Ou ils en connaîtraient le sens littéral ; le sens littéral aussi des commentaires que vingt siècles ont accumulés ; personne ne pourrait plus les persuader d'y revenir.

Ou ils n'en connaîtraient rien, malgré tous les discours des guides ; pas plus qu'un touriste voyageant de nuit ne connaît les pays qu'il traverse. Les pages les plus limpides de l'Évangile sont lettre fermée pour certains ; un minimum d'initiation est requis, ou de disposition d'âme. A quoi bon émerveiller un enfant sur un miracle, s'il ne sait pas, de science intime, que la toute-puissance justement dont il s'émerveille est le fait d'un Dieu, s'il ne sait pas qui est Dieu ? A quoi bon lui prêcher le Royaume de Dieu s'il n'aime pas le Royaume de Dieu ?

C'est un péché d'ennuyer les enfants avec Jésus. C'en est un autre, plus difficile à découvrir, de les saturer. Ni d'Évangile, ni d'Eucharistie, personne ne devrait jamais être saturé. Pour quelques petits saints, canonisés ou canonisables, aucun « excès » n'est à craindre ; ils sont avides ; mais combien de braves enfants tout ordinaires,

au petit appétit spirituel, aiment surtout jouer, et ne joueront en imitation de l'Enfant Jésus que si Jésus ne leur paraît ni trop sévère ni trop prêcheur ! Même les plus séduisantes histoires, — les miracles, certaines paraboles — peuvent à certains moments les rebuter, parce qu'ils les connaissent déjà très bien, disent-ils. Qu'aurait fait Jésus, en pareil cas ? Un miracle nouveau, inédit, pour forcer leur attention ? un nouveau sermon ? Je crois qu'ils les auraient laissés s'éloigner un peu pour jouer. La différence entre les enfants de Capharnaüm de ce temps-là et les nôtres, c'est que les nôtres s'en vont beaucoup plus loin... ils ne sont pas prêts à revenir au premier appel. Faudrait-il les garder de force, comme une chèvre au piquet ? Le désir de vagabondage est pire que le vagabondage lui-même...

La solution d'une des difficultés majeures du catéchisme est dans l'abandon du programme concentrique au profit d'une pédagogie progressive psychologiquement adaptée ; la première application de la réforme portera sur l'Évangile : on voudra toujours, dans l'Évangile, réserver du neuf. Les paraboles et les enseignements qui, expérience faite, ne sont pas vraiment assimilés par la généralité des enfants d'un âge donné, intéresseront d'autant plus à l'un des âges suivants que l'imagerie qui s'y attache ne fera pas écran ; comme il arrive quand elle a déjà été cent fois montrée avant que l'intelligence ait pu y découvrir son bien. D'où vient qu'on peut, à toutes les Noël, raconter à nouveau, sans ennuyer, l'histoire de la Nativité ? De ce que, tout petit, l'enfant s'en enchantait déjà tous les ans ; l'enchantement renaît. D'autres récits — les apparitions de Jésus ressuscité par exemple — dépassent les tout-petits ; la première fois qu'ils les entendent, ils ne s'en enchantent pas ; ne serait-ce pas la vraie raison pour laquelle ils ne les redemandent pas les années suivantes ? Il est encore bien d'autres belles histoires à réserver, au lieu de les « expliquer », commenter, répéter à satiété avant l'heure où, si elles venaient pour la première fois, elles seraient si passionnantes, si nourissantes, si « convertissantes ».

Pédagogie de choc ? l'expression est nouvelle et à la mode ; mais peut-être la chose est-elle ancienne. L'absence d'intention de la part des éducateurs chrétiens d'autrefois, l'absence de pédagogie, de programme et de leçons en forme laissait peut-être aux jeunes chrétiens beaucoup plus de liberté réelle. Ils suivaient les grandes personnes, et on leur demandait d'être « sages » ; c'est tout ; ils grandissaient tout seuls, comme on dit. Il n'y a pas de dommage majeur à être assis à un sermon si la seule consigne est de s'y bien tenir, l'habitude et l'exemple aidant d'ailleurs la bonne tenue. On rêve d'ailleurs. On n'a pas à rendre compte de ses rêves, personne ne s'en soucie (je parle des rêves innocents des petits enfants). Le

jour où l'on écoutera l'homélie, c'est qu'elle peut vous servir. Et elle fait choc.

Ceci n'est pas un plaidoyer déguisé pour l'éducation négative. L'éducation religieuse négative, que donnerait-elle dans notre société actuelle ? Mais notre pédagogie positive n'est pas toujours assez simple et naturelle.

Ce n'est ni naturel, ni surnaturel : c'est artificiel de vouloir, au catéchisme, mettre toute la religion à la *portée des enfants*, « parce que », dit-on, « quand ils seront grands, ils n'auront rien d'autre ». Mauvaise raison : les provisions sous forme de conserves sont privées de leurs vitamines. Et mauvaise pédagogie : il n'y a pas à « mettre la religion à la portée », elle y est. Non pas tout entière, évidemment ! Mais ce qui en est bienfaisant à cette heure, pour cet âge.

Nous nous sommes étendu sur ce caractère fondamental d'une pédagogie efficiente — la progression — dans un précédent article ¹. Aujourd'hui, puisqu'il est question d'Évangile, il peut être utile au lecteur de trouver ici quelques suggestions pour un programme progressif des miracles et paraboles évangéliques, d'après le travail d'une équipe de catéchistes expérimentés, réunis sous la présidence de M. l'abbé Colomb, directeur-fondateur de l'École de catéchistes de Lyon ². Sans doute les avis pourront différer quant à l'attribution de tel récit à tel âge ; mais nous pensons cependant que, en gros, l'expérience de ces catéchistes rejoindra celles des autres praticiens attentifs aux réactions des enfants ³.

MIRACLES

(Certains titres se trouvent sur deux listes ; c'est pour donner un exemple des différences de contexte qui les rendent plus ou moins faciles. L'ordre suivi est celui de la difficulté progressive plutôt que celui de la chronologie.)

Premier stade (6-7 ans). — Pour ceux qui connaissent la mer : la tempête apaisée, Mc. IV, 35-41. — Les noces de Cana, Jn. II, 1-11. — La première pêche miraculeuse, Lc. V, 1-8. — Résurrection du fils de la veuve de Naïm, Lc. VII, 11-15. — Guérison du fils d'un officier du roi, Jn. IV, 46-47 et 49-53. — Première multiplication des pains, Mc. VI, 41-44.

Deuxième stade (7-9 ans). — La tempête apaisée, Mc. IV, 35-41. — Guérison de la belle-mère de saint Pierre, Lc. IV, 38-39. — L'aveugle de Jéricho, Mc. X, 46-52. — Les dix lépreux, Lc. XVII, 12-19. — Les deux aveugles, Mt. IX, 27-29. — Le lépreux guéri, Lc. V, 12-13.

1. *Lumen Vitae*, II (1947), 1, *L'information de la foi. Principes et programmes*.

2. Voir : *Une semaine entre catéchistes*, dans *La vie spirituelle*, décembre 1947.

3. Soulignons qu'il s'agit d'enseignement collectif et spécialement d'enseignement populaire, en milieu plus ou moins déchristianisé.

Troisième stade (9-11 ans). — Résurrection de la fille de Jaïre, Lc. VIII, 49-56. — Guérison de l'hémorroïsse, Mc. V, 25-34. — La résurrection de Lazare, Jn. XI, 1-44. — La marche sur les eaux, Mt. XIV, 22-23. — (Miracles rattachés directement à un enseignement catéchistique : le paralytique de Capharnaüm, Mc. II, 1-12. — La multiplication des pains, Jn. VI, 1-14. — Deuxième pêche miraculeuse, Jn. XI, 2-17.)

Quatrième stade (11-12 ans). — Le statère dans la bouche du poisson, Mt. XVII, 23-26. — La deuxième multiplication des pains, Mc. VIII, 1-9. — L'hydropique guéri le jour du sabbat, Lc. XIV, 1-6. — La femme courbée, Lc. XII, 10-17. — L'homme à la main desséchée, Lc. VI, 6-10.

Adolescents. — L'aveugle de Bethsaïde, Mc. VIII, 22-26. — La chanaënne, Mc. XVII, 21-30.

Grands adolescents. — L'aveugle-né, Jn. IX. — Le malade de la piscine de Béthesda, Jn. V, 1-16. — L'enfant lunatique, Mt. XVII, 14-19. — Le possédé de la synagogue, Mc. I, 23-27. — Le possédé sourd et muet, Mt. XII, 22-29. — Le sourd-muet, Mc. VII, 31-37. — Le possédé de Gérasa, Mc. V, 1-20. — Le figuier desséché, Mt. XXI, 18-21.

PARABOLES

Deuxième stade (7-9 ans). — Le bon Pasteur, Jn. X, 11-16. — La brebis perdue, Lc. XV, 3-6. — Le pharisien et le publicain, Lc. XVIII, 9-14. — Le bon Samaritain, Lc. X, 30-35. — L'enfant prodigue, Lc. XV, 11-24.

Troisième stade (9-11 ans). — Le bon Samaritain, Lc. X, 25-37. — Le riche insensé, Lc. XII, 16-21. — L'ami importun, Lc. XI, 5-10. — Le mauvais riche, Lc. XVI, 19-31. — Les deux fils envoyés à la vigne, Mt. XXI, 28-31. — La drachme perdue, Lc. XV, 8-9. — Le serviteur impitoyable, Mt. XVIII, 23-35. — Le semeur, Mc. IV, 3-9 et 13-20.

Quatrième stade (11-12 ans) (l'ordre chronologique est respecté dans cette liste et les suivantes). — La paille et la poutre, Lc. VI, 37-42. — Le bon et le mauvais arbres, Mt. VIII, 16-20. — Le grain pousse pendant le sommeil du laboureur, Mc. IV, 26-29. — Le grain de senevé, Mc. IV, 30-32. — Les invités au festin, Lc. XIV, 15-24, et la robe nuptiale, Mt. XXII, 11-13. — Le juge et la veuve, Lc. XVII, 1-8. — Les talents, Lc. XIX, 12-27.

Adolescents. — La voie étroite, Mt. VII, 13-14. — La maison construite sur le roc, Lc. VI, 47-49. — La lampe sous le boisseau, Mc. IV, 21-23. — Le levain dans la pâte, Lc. XIII, 20-21. — Le bon grain et l'ivraie, Mt. XIII, 24-29 et 36-43. — Le trésor caché. La perle précieuse. Le filet, Mt. XIII, 44-50. — Le serviteur vigilant, Mc. XIII, 33-37. — Le figuier stérile, Lc. XIII, 6-9. — La tour. La guerre, Lc. XIV, 28-32. — Les mauvais vigneron, Mc. XII, 1-9. — Les vierges sages et les vierges folles, Mt. XXV, 1-13.

Grands adolescents. — L'économe infidèle, Lc. XVI, 1-12. — Les ouvriers de la vigne, Mt. XX, 1-16. — Les sept frères, Mc. XII, 18-27.

QUELQUES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES

(d'après l'ordre chronologique)

Les principaux événements seront racontés, autant que possible, à l'époque même de l'année où le cycle liturgique les commémore.

Vie de Jean-Baptiste, de l'Annonciation à la Décollation : enfants de 11-12 ans (certains récits ayant été donnés aux plus jeunes).

Enfance de Jésus : Annonciation, Visitation, Nativité, Présentation (montrée sous le signe de la joie) : 7-10 ans. Prédiction de Siméon : 10-11 ans. Recouvrement de Jésus au Temple : 10-11 ans (psychologie de Jésus prenant conscience de sa vocation, 12-13 ans). — Baptême de Jésus. Tentation (parallèle avec la tentation d'Adam) : 10-11 ans.

Jésus chasse les vendeurs du Temple : 10-11 ans.

Appel des apôtres : 9-10 ans (en particulier la vocation de Matthieu, d'une simplicité si caractérisée).

Entretiens avec Nicodème, avec la Samaritaine : 12 ans.

Les Béatitudes : 11-12 ans.

Discours sur le pain de vie, dans son ensemble : 11-12 ans (extraits pour annoncer l'Eucharistie : 8-10 ans).

Transfiguration : 11-12 ans.

Confession de saint Pierre à Césarée, comme affirmation de sa foi : 9-10 ans ; et réponse du Christ fondant sur lui l'Église : 11-12 ans.

L'enfance spirituelle, opposée aux pensées ambitieuses : 11-12 ans.

Le jeune homme riche : 9-10 ans.

La femme adultère : 11-12 ans.

Béthanie (les deux vocations) : 11-12 ans.

Les deux petites pièces de la veuve : 9-10 ans. Etc...

Les enseignements de Jésus pourraient faire l'objet d'un travail de sériation plus complet. Mais on craindrait sans doute en poursuivant de telles systématisations de figer le caractère si souple et parfois si paradoxal, par cela si riche et suggestif, des plus précieuses pages de l'Évangile. On a voulu surtout ici faire prendre conscience aux catéchistes d'un fait que tous ont pu remarquer : quand ils ont donné tels que certains textes évangéliques, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement sans trahir la vérité objective (les circonstances d'un miracle, par exemple) ou le sens même des intentions de Notre-Seigneur (les détails d'une parabole, par exemple), les enfants se sont saisis des uns avec ardeur, et sont restés indifférents aux autres. On n'a pas voulu « arranger » les récits pour leur plaire, en quoi on a eu raison ; mais une habitude traditionnelle a dissuadé de les supprimer (on tient encore, par exemple, à « expliquer » les évangiles des dimanches, quelque difficiles qu'ils soient). Puis-ent les pages qui précèdent commencer à libérer de ces scrupules !

Pour les miracles et les paraboles, une classification par degré

de difficulté se justifie donc ; on se refuse à en changer des circonstances ou à en modifier des détails concrets. Mais pour les discours moraux, il s'agit plus de comprendre et faire comprendre que d'imaginer et faire imaginer. Or chacun est juge de ce qu'il peut tenter dans cette voie : personne ne saurait tracer tous leurs chemins à l'intelligence et à l'esprit de foi et de charité des autres. Le pût-on, il faudrait entreprendre l'éducation de l'expression. Ce qu'on a compris, le faire comprendre : cela dépend pour une grande part de l'art de dire. A qui manque cet art, peut-être vaut-il mieux laisser les enfants en tête-à-tête avec un petit nombre des paroles même du Christ.

THE GOSPEL IN THE CATECHISM

The Gospel will be in the Catechism ; at present it is not yet there sufficiently. In the official manual it is quoted and used ; but the theological point of view still determines the arrangement and style. In the catechetical institution, the Gospel illustrates the master's lessons, inspires developments, it is the subject of slides and moving pictures : but, while the Gospel is given greater prominence in the classrooms than in the manual, it is the manual nevertheless which prevails, and the manual is not evangelical above all.

There lies an explanation that is almost a good reason for the fact that the manual predominates : the work of the Church in the course of centuries has drawn from the Gospel what was implicitly contained in it. The teaching of Christ is defined, developed : this work which is so helpful to right thinking should not be denied to children.

But there is a better reason why the Gospel should predominate : Drink at the Source !

How can children be made to drink ?

There are many who draw out the water themselves and offer it to the children. But they offer it — and it has to be drunk — without considering thirst ! Glass after glass ! Children would prefer to camp out in the countryside at the brink of the fountain ...

Christ did not address Himself directly to children : He let them be present. What suits them in the Gospel is not so much the words — the meaning of the sentences, the import of the discourses — as the atmosphere, the colour, the tone of the voice, gestures, the setting, the spirit. « Who sees Me, also sees the Father. » The children of Palestine saw Christ. They trotted at His side, touched His robe, took His hand. He defended them against the apostles who tried to send them away : over and above words friendship was born between Him and them. It is a friendship that should be respected, for it is what gives children the right of looking at Jesus and even of climbing on His knees. But wait ! The Apostles and Jesus Himself did not try to 'bring down

to their level' what in its essence was above their heads. They were there, with their ears open ; what they could understand, they did ; otherwise, they were satisfied with the music of the words. Their eyes were wide open too : they saw miracles. Some of these took place in 'secret' ; in that case the children saw nothing.

If the Gospel no longer interests our children when they have attained the age of twelve, this may be due to two reasons : either they only know the literal meaning of it ; the literal meaning too of twenty centuries' accumulation of commentaries ; no one could persuade them to return to it.

Or else they know nothing of it, in spite of all the discourses of their guides : no more than a tourist travelling in the night knows the country through which he is passing.

The most limpid pages of the Gospel are a closed book for some ; a minimum of enlightenment is necessary or of preparation of the soul : we must rouse the child to an understanding of the Gospel story, to the love of Jesus.

We must reveal the Gospel to children, but we must not satiate them. It is a sin to weary children with Jesus. It is another, more difficult to expose, to satiate them.

In order not to satiate them, we have to reveal only so much of it as they can be interested in at the stage at which they have arrived ; only what can be told them with profit, that is not above their heads, but what is for them ..., then let them go and play as, I suspect, Jesus would have done.

The solution of one of the major difficulties of the catechism is the abandonment of the concentric programme in favour of a progressive teaching, psychologically adapted.

The first application of the reform will bear on the Gospel : we shall try always to keep back something new in the Gospel. The parables and teaching which we find by experience are not really assimilated by most children of a given age, will interest them far more at each of the following ages if the imagery associated with them does not serve as a screen : which is what does happen if they have already been put forward a hundred times before the mind is sufficiently developed to appreciate their content.

The story of the Gospel must enchant them — as the Christmas story enchants the very little ones. To this end, the stories, miracles and parables, explanations of doctrine, should be reserved for the time when they will mean something, nourish the mind, touch the heart.

But one must not try to tell everything all at once. It is artificial to wish in the catechism to place the whole of religion within the reach of children. One does not have to 'bring religion within reach', it is already there. Not of course in its entirety ! but as much of it as is beneficial at the age which they have reached.

We have enlarged on this fundamental character of an efficient teaching — progression — in a former article in *Lumen Vitae*. Here we wish to put forward some suggestions for a progressive programme for the Gospel miracles and parables.

Doubtless, these suggestions will need certain modifications. However, we think that on the whole they are what is required.

MIRACLES. — (Some titles will be found in both lists ; it is in order to give an example of different contexts which make them more or less easy. The order followed is that of progressive difficulty, rather than of chronology.)

First stage (6-7 years). — (For those familiar with the sea) : The stilling of the tempest, Mk. IV, 35-41. — The marriage of Cana, Jn. II, 1-11. — The first miraculous draught of fishes, Luke V, 1-8. — The raising of the widow's son to life, Luke VII, 11-15. — The healing of the ruler's son, Jn. IV, 46-47 and 49-53. — The first multiplication of the loaves of bread, Mk. VI, 31-44.

Second stage (7-9 years). — The stilling of the tempest, Mk. IV, 35-41. — The healing of St. Peter's mother-in-law, Luke IV, 38-39. — The blind man of Jericho, Mk. X, 46-52. — The ten lepers, Luke XVII, 12-19. — The two blind men, Matt. IX, 27-29. — The healing of the leper, Luke V, 12-13.

Third stage (9-11 years). — The resurrection of Jairus' daughter, Luke VIII, 49-56. — The healing of the woman with the issue of blood, Mk. V, 25-34. — The resurrection of Lazarus, Jn. XI, 1-44. — The walking on the water, Matt. XIV, 22-23. — (Miracles bearing directly on a lesson of the catechism : The paralytic of Capharnaum, Mk. II, 1-12. — The multiplication of the loaves, Jn. VI, 1-14. — The second miraculous draught of fishes, Jn. XI, 2-17.)

Fourth stage (11-12 years). — The tribute money in the mouth of the fish, Matt. XVII, 23-26. — The second multiplication of the loaves, Mk. VIII, 1-9. — The dropsical man healed on the sabbath day, Luke XIV, 1-6. — The woman in infirmity, Luke XIII, 10-17. — The man with the withered hand, Luke VI, 6-10.

Adolescents. — The blind man of Bethsaida, Mk. VIII, 22-26. — The woman of Canaan, Mk. VII, 25-30.

Older adolescents. — The man born blind, Jn. IX. — The sick man at the pool of Bethesda, Jn. V, 1-16. — The lunatic child, Matt. XVII, 14-19. — The possessed man in the synagogue, Mk. I, 23-27. — The deaf and dumb possessed man, Matt. XII, 22-29. — The deaf and dumb man, Mk. VII, 31-37. — The possessed man of Gerasa, Mk. V, 1-20. — The withered fig-tree, Matt. XXI, 18-21.

PARABLES. — *Second stage (7-9 years).* — The Good Shepherd, Jn. X, 1-16. — The lost sheep, Luke XV, 3-6. — The Pharisee and the publican, Luke XVIII, 9-14. — The good Samaritan, Luke X, 30-35. — The Prodigal son, Luke XV, 11-24.

Third stage (9-11 years). — The Good Samaritan, Luke X, 25-37. — The foolish rich man, Luke XII, 16-21. — The importunate friend, Luke XI, 5-10. — The wicked rich man, Luke XVI, 19-31. — The two sons sent to the vineyard, Matt. XXI, 28-31. — The lost drachma, Luke XV, 8-9. — The pitiless servant, Matt. XVIII, 23-35. — The sower, Mk. IV, 3-9 et 13-20.

Fourth stage (11-12 years). — (Chronological order is followed in this and the following lists.) — The mote and the beam, Luke VI, 37-42. — The good and the bad tree, Matt. VIII, 16-20. — The grain sprouting during the labourer's sleep, Mk. IV, 26-29. — The grain of mustard, Mk. IV, 30-32. — The guests

at the feast, Luke XIV, 15-24, and the wedding robe, Matt. XXII, 11-13. — The judge and the widow, Luke XVII, 1-8. — The talents, Luke XXX, 12-27.

Adolescents. — The narrow way, Matt. VII, 13-14. — The house built upon a rock, Luke VI, 47-49. — The lamp under the bushel, Mk. IV, 21-23. — The leaven in the lump, Luke XJII, 20-21. — The good grain and the cockle, Matt. XIII, 24-29 and 36-43. — The hidden treasure, the precious pearl, the net, Matt. XIII, 44-50. — The watchful servant, Mk. XIII, 33-37. — The barren fig-tree, Luke XIII, 6-9. — The tower. The war, Luke XIV, 28-32. — The wicked husbandmen, Mk. XII, 1-9. — The wise and foolish virgins, Matt. XXV, 1-13.

Older adolescents. — The unjust steward, Luke XVI, 1-12. — The husbandmen in the vineyard, Matt. XX, 1-16. — The seven brothers, Mk. XII, 18-27.

SOME GOSPEL STORIES. — (in chronological order) : The principal events will be narrated as far as possible at the season of the year when the liturgical cycle commemorates them.

The life of John the Baptist, from the Annunciation to the Beheading, 11 to 12 years (some of the stories having been told to the younger ones).

The Childhood of Jesus : The Annunciation, Visitation, Nativity, Presentation (shown under its joyful aspect) : 7-10 years.

The prophesy of Simeon : 10-11 years. The Finding of Jesus in the Temple : 10-11 years (the psychology of Jesus, taking cognisance of His vocation, 12-13 years). The Baptism of Jesus.

The Temptation (parallel with the Temptation of Adam) : 10-11 years.

Jesus drives the vendors from the Temple : 10-11 years.

The Call of the Apostles : 9-10 years (particularly the vocation of Matthew, of such characteristic simplicity).

The conversation with Nicodemus and with the Samaritan woman : 12 years.

The Beatitudes : 11-12 years.

The discourse on the Bread of Life, complete : 11-12 years.

(Extracts from it concerning the Eucharist : 8-10 years).

The Transfiguration : 11-12 years.

The Confession of St. Peter at Cesarea, as affirmation of his faith : 9-10 years ; and the answer of Christ founding the Church on him : 11-12 years.

Spiritual childhood, opposed to ambitious thoughts : 11-12 years.

The rich young man : 9-10 years.

The adulterous woman : 11-12 years.

Bethany (the two vocations) : 11-12 years.

The Widow's mite : 9-10 years. Etc.

The teachings of Jesus could be made the subject of a more complete serialisation. But there is a danger in such systematisations of stereotyping the supple and sometimes paradoxical character of the most precious pages of the Gospel, which are so rich and suggestive. Each one must find out for himself to what extent the intelligence and the heart of the child can understand the words and teaching of the master.

Die Frühkommunionserziehung im Schoß der Familie

von Karl SUDBRACK, S. J.

Aloisiuskolleg, Godesberg¹

1. Ein praktisches Problem.

Die ersten und besten Frühkommunionserzieher des Kindes sind aktiv-christliche Eltern.

Das sagt Pius X. unter Berufung auf den Römischen Katechismus (2. 4. 63): « In welchem Alter den Kindern die hl. Geheimnisse zu reichen sind, kann niemand besser feststellen als der Vater und der Priester, dem sie ihre Sünden etwa beichten. Ihre Aufgabe ist nämlich, zu untersuchen und durch Fragen festzustellen, ob die Kinder irgend welche Kenntnis von diesem wunderbaren Sakramente besitzen und Geschmack daran finden. » Das Kinderkommuniondekret wiederholt sogar dreimal dieses Zitat (Abschnitt 14, Norm IV, V). Es ist die Magna Charta der Frühkommunion-Erziehung der Kinder durch die Mütter im Schoß der Familie.

2. Theoretische Ausführungen.

A. — Schon das göttliche Frühkommuniongebot führt zu diesem Ergebnis. Schlagen wir nur das Kinderkommuniondekret *Quam singulari* der Hl. Sakramentekongregation (8. 8. 1910) auf.

1. P. Karl SUDBRACK, S. J. wurde am 13. Juni 1884 in Trier / Mosel geboren. Er besuchte das dortige Priesterseminar und trat nach zweijähriger Kaplanszeit in die Gesellschaft Jesu ein, in der er sich nach weitem philosophisch-theologischen Studien praktisch und wissenschaftlich der Seelsorge widmete. — Er schrieb *Unser kleines Kommunionkind*, ein eucharistische Frühkommunionbuch für Mütter und Erzieher; *Die Kommunionserziehung in der Familie*, Winke und Vorträge für Priester zur Ausbildung der Mütter als Kommunionserzieherinnen; *Vor-Katechismus zur Vorbereitung auf die Frühkommunion der Kinder*, ein Handbüchlein für Eltern und Erzieher; *Maman, je voudrais communier*, Alsatia-Verlag in Colmar-Paris; *Pour guider les tout-petits vers Jésus Eucharistique*, Alsatia-Verlag. — Anschrift: Aloisiuskolleg, Godesberg bei Köln, DEUTSCHLAND (Anmerkung des Herausgebers).

Hierin spricht Papst Pius X. das göttliche Frühkommuniongebot ausdrücklich aus: « Wenn das Kind zu diesem Vernunftgebrauch (der Unterscheidungsjahre) gekommen ist, dann verpflichtet sofort grade das göttliche Gebot das Kind, so daß die Kirche es überhaupt nicht dispensieren kann » (Abschnitt 14, Zitat Vazquez). Jesus im Sakrament will eben, daß die Kinder « schon von zarten Jahren ihm anhängen, sein Leben leben und Schutz gegen die Gefahren der Verderbnis finden » (Abschnitt 16). — Hieraus folgt:

a) Das frühe Pflichtalter der hl. Kommunion. Es ist das Alter, « in dem das Kind zu denken beginnt; d. h. ungefähr das 7. Jahr, sei es darüber, sei es auch darunter » (Norm I), wie eben das einzelne Kind, Kind für Kind, den erwähnten Naturvorgang des Erwachens der Vernunft erlebt. — Und hieraus folgt:

b) Die minimale, aber « zutreffende » Vorbereitung auf die Erstkommunion des Kindes. Die zum Vernunftgebrauch erwachten Kinder müssen nämlich die wenigen Glaubenswahrheiten wissen und glauben, die jeder wissen und glauben muß, um in den Himmel zu kommen, und zwar kindlich-fromm; sie müssen ferner « das eucharistische Brot von dem gewöhnlichen und leiblichen unterscheiden », wiederum kindlich-fromm; die müssen schließlich und vor allem fromm kommunizieren, « wie es ihr kindliches Alter zuläßt » (Norm III). Mehr nicht! Das Kind muß mit dem Erwachen der Vernunft kommunikionsreif werden. — Und daraus folgt:

c) Die Kommunionerziehung in den Familien, womöglich durch die Mütter, soweit das praktisch zu erreichen ist. « Es ist Aufgabe des Vaters und seiner Stellvertreter sowie des Beichtvaters, wieder Römische Katechismus lehrt, das Kind zur Erstkommunion zuzulassen. » (Norm IV).

B. — Das streng formulierte *Kirchengebot* der Frühkommunion nötigt zum selben Ergebnis.

Das IV. Allgemeine Laterankonzil (1215) spricht dieses zum ersten Mal in Kanon 21 aus: « Ein jeder... muß das Eucharistie-Sakrament empfangen..., nachdem er zu den Unterscheidungsjahren gekommen ist. » Diese Bestimmung wurde seitdem sachlich überhaupt nicht mehr geändert. Das neue Rechtsbuch der Kirche hat nur einen kleinen Zusatz eingeschoben, der den ursprünglichen Sinn hervorhebt mit Rücksicht auf das Konzil von Trient (sess. 21 de Communione, cap. 4) und das Kinderkommuniondekret (besonders Norm 1). « Ein jeder... muß das Eucharistie-Sakrament empfangen..., nachdem er zu den Unterscheidungsjahren,

d. h. zum Vernunftgebrauch gekommen ist. » « Zu den Unterscheidungsjahren kommen » und « zum Vernunftgebrauch kommen » besagt ein und dasselbe : « zu denken anfangen » (Vgl. auch Mons. Domenico JORIO, *Il Decreto « Quam singulari » sull 'eta richiesta per la prima Comunione*, Roma, 1928, n. 21).

Das Kirchengebot kennt somit ein pflichtiges Individualalter, das der Unterscheidungsjahre, das des Vernunftgebrauches, das Alter, « in dem das Kind zu denken beginnt ». Dieser Naturvorgang ist abhängig von den geistigen Anlagen des Kindes, dem Klima, der sozialen Umwelt. Er ist bei jedem normalveranlagten Kind mit dem vollendeten 7. Jahre sicher eingetreten (Vgl. auch CJC can. 88, § 3). Er bewegt sich etwa zwischen dem 3-10. Lebensjahr. Das Praesumptiv- oder Vernunftalter von ungefähr 7 Jahren ist begründet durch das tatsächliche Erwachen des Unterscheidungs- oder Vernunftalters : « ungefähr im 7. Jahr », wie mit Recht vermutet wird, « sei es darüber » bei spätentwickelten Kindern, « sei es auch darunter » bei früher reifen Kindern, wie eben jedes einzelne Kind einzeln für sich den genannten Naturvorgang erlebt.

Aus diesem Pflichtalter folgt zunächst die minimale, zutreffende Erstkommunionvorbereitung, und aus dieser die Frühkommunionerziehung im Schoß der katholischen Familie durch eine vorbereitete aktiv-religiöse Mutter als die idealste Frühkommunionerziehung überhaupt (Siehe die vorhergehenden Ausführungen).

3. Praktische Ausführungen.

Auch die Praxis drängt zu demselben Ergebnis. Mit Rücksicht auf das Ziel des Aufsatzes genügen einige Mitteilungen aus den deutschen und z. B. aus den belgischen Erfahrungen.

A. — In *Deutschland* empfahl schon Pius XII, als er Nuntius in Berlin war, *Unser kleines Kommunionkind. Eine praktische Früherziehung Müttern und Kinderfreunden gewidmet*. Damals, schrieb er : « Das Büchlein... ist sicher geeignet, recht vielen Kindern und Familien den wunderbaren Segen der Frühkommunion zu erschließen. » (20. 3. 1929).

Am Schul- und Erziehungssonntag 1936 forderten bereits 14 Ordinariate die Familien zu gleichem Vorgehen auf : « Daß doch immer mehr die Mütter, wie es schon mit so großem Erfolg in vielen Orten geschieht ihr Religionslehreramt krönten mit der Vorbereitung und Anleitung der Kinder zur möglichst frühen und häufigen hl. Kommunion. » Es waren die Ordinariate Aachen, Berlin, Breslau, Ermland, Freiburg, Köln, Limburg, Mainz, Münster, Osnabrück, Paderborn, Rottenburg, Trier, Schneidemühl.

Im Fastenhirtenbrief 1948 greift der neue Bischof von Münster Dr. Michael Keller dasselbe Thema auf: « Liebe Eltern,... führt die Kinder sobald wie möglich zum göttlichen Kinderfreund. Eure Aufgabe und euer Recht ist es ja auch, in Verbindung mit dem Beichtvater eurer Kinder zu bestimmen, wann der Zeitpunkt gekommen ist, in dem nach der Weisung der Kirche eure Kinder sich zum ersten Male am Tisch des Herrn einfinden dürfen und müssen. Doch handelt es sich hier um eine so wichtige Sache, daß ich hoffe, mit Gottes Gnade später darüber ausführlicher zu euch sprechen zu können. »

B. — In *Belgien* leitete Kardinal Mercier von Mecheln 1910 die Frühkommunion-Bewegung mit folgenden, sehr offenen Worten ein: Er verstehe, wie der Gedanke der frühen Kinderkommunion die christlichen Väter und Mütter, ja auch seine Mitbrüder im Priesteramt zuerst in Aufregung versetzt habe. « Auch wir, liebe Mitbrüder, liebe Eltern, haben viel über die Umwälzung im christlichen Leben, die dieses Dekret mit sich bringen wird, nachgedacht. Wir verhehlen euch nicht, daß auch wir im ersten Augenblicke manche Besorgnisse für die Zukunft hegten... » Aber « ein Glaube, der sich reiner und vollkommener auf die... Vorsehung stützt, die die Gesamtkirche leitet und der Hirtensorge Pius'X. anvertraut hat, hat uns mit gelehrigem, ja dankerfülltem Sinne die letzten Unterweisungen unseres Hl. Vaters... entgegennehmen lassen. » (Deutsche Übersetzung von Dr. Sleumer, Vechta, 1911).

Nun steht die Sache so: Der im Jahre 1946 erschiene Einheitskatechismus der sechs belgischen Diözesen verlangt, daß bereits die Kinder des 1. (ersten) Lehrjahrs der Elementarschule auswendig lernen: « Man ist verpflichtet, seine Ostern zu halten, sobald man zu den Jahren der Unterscheidung oder der Vernunft gekommen ist. » (Frage 321).

Hierzu bemerkt J. Vlerick, Visitator für den Religionsunterricht an den Elementarschulen: « Bereiten wir die Kinder so früh wie möglich vor, daß sie beichten und kommunizieren. Alle normalen Kinder können dazu im 1. (ersten) Lehrjahr der Elementarschule gebracht werden, freilich nicht zur selben Zeit: die einen etwas früher im 1. oder 2. Trimester, die andern etwas später im 3. Trimester. » (S. 103).

Auch hier drängt die Entwicklung weiter zur eucharistischen Familienerziehung. « Es wäre ganz nach dem Geist und Wunsch der Kirche », wenn die Kinder mit den Eltern privat und oft kommunizierten, « noch vor der gemeinschaftlichen (pfarrlichen) Erstkommunion » (S. 98).

4. *Praktische Folgerung.*

Die mütterliche Frühkommunionerziehung ist auch heute noch möglich, wenn auch unter schwierigeren, zeitgebundenen Verhältnissen. Darf ich darum aus der Praxis für die Praxis folgenden Vorschlag unterbreiten.

Man mache aktiv-christlichen Müttern die erste religiös-eucharistische Erziehung praktisch und fromm vor. Das kann in *Kursen* geschehen, zu denen man Kinder dieser Mütter im Alter von etwa 5-7 Jahren sowie die Helferinnen dieser Mütter bei der Familienerziehung einladet. Alle erleben hier lebendig und konkret die religiöse Ersterziehung, wie sie Mütter und Kinder brauchen. Nach jeder « Stunde » führen die Frauen zu Hause durch, was sie gesehen, beobachtet und erlebt haben. Mütter, Helferinnen und Kinder kommen gerne, selbst unter sehr großen Opfern zu den Kursen, die nichts « Schulisches » an sich haben.

Doch darüber nächstens mehr.

PRÉPARATION A LA PREMIÈRE COMMUNION AU SEIN DE LA FAMILLE

I. UN PROBLÈME PRATIQUE. — A quel âge l'enfant peut-il et doit-il communier ? Nous trouvons, en substance, cette réponse dans le catéchisme de Pie X : Personne n'en jugera mieux que le père et le confesseur. Leur devoir est d'examiner si l'enfant a une connaissance suffisante de ce sacrement et s'y sent porté. Telle est la charte de la préparation à la première communion par la mère au sein de la famille.

II. DÉVELOPPEMENT THÉORIQUE. — I. Le commandement *divin* de la communion précoce nous mène déjà à cette conclusion.

L'enfant doit communier quand il atteint l'âge de raison, c'est-à-dire environ sept ans. Pour communier, l'enfant doit avoir reçu une préparation suffisante ; il doit connaître les vérités de moyen, distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire, pouvoir communier pieusement. Une telle préparation à un âge si tendre *sera réalisée au mieux par la mère.*

2. Le décret *ecclésiastique* concernant la communion précoce confirme cette conclusion.

Le concile de Latran a stipulé qu'on était obligé de recevoir l'Eucharistie à partir de l'âge de discrétion. Le nouveau droit canon précise : « à partir de l'âge de discrétion, c'est-à-dire dès l'âge de raison ».

L'âge de discrétion dépend des dispositions intellectuelles de l'enfant, du climat, du milieu social. Normalement, il est atteint vers sept ans. Mais il peut l'être plus tôt (dès trois ans) ou plus tard (dix ans).

Puisque la première communion doit être précoce, la préparation doit l'être davantage encore. Répétons-le : elle *se réalisera au mieux au sein de la famille*.

III. DÉVELOPPEMENTS PRATIQUES. — Voyons, à titre d'exemples, quelques dispositions pratiques prises en Allemagne et en Belgique.

1. *En Allemagne*. — En 1929, le cardinal Pacelli, Nonce à Berlin, recommanda chaleureusement le livre *Unser kleines Kommunionkind*, destiné à faciliter la tâche des mères qui préparent leurs enfants à la première communion. En plusieurs circonstances, des évêques ont rappelé aux parents leur devoir de donner à leurs enfants la première formation eucharistique.

2. *En Belgique*. — Peu après la parution du décret de Pie X, le cardinal Mercier exposa aux parents leur devoir. Le catéchisme unique, paru en 1946, et les commentaires dont il est l'objet rappellent le devoir de la communion précoce et enseignent que la préparation requise incombe avant tout aux parents.

IV. CONCLUSION PRATIQUE. — L'éducation eucharistique au sein de la famille est difficile ; mais elle est possible. Le meilleur moyen pour la faciliter serait d'instituer des cours où seraient invités non seulement les enfants, mais aussi les mères et leurs auxiliaires. D'une façon pratique et pieuse, on y préparerait les enfants. Les mamans verraient comment on procède ; rentrées chez elles, elles pourraient poursuivre cette préparation à laquelle elles auraient assisté. Nous nous expliquerons davantage sur ce sujet une autre fois.

PREPARING CHILDREN IN THE HOME FOR FIRST HOLY COMMUNION

I. A PRACTICAL QUESTION. — At what age can and ought a child make his first Communion ? A reply to this question may be found in the catechism of Pius X, where it is stated that the father and the Confessor are the best judges. It is their duty to find out if the child has a sufficient knowledge of this sacrament and if he is desirous of receiving it. This is the charter of first Communion preparation by the mother.

II. THEORETICAL DEVELOPMENT. — I. The *divine* commandment relating to early Communion leads us to the same conclusion.

The child must make his first Communion when he comes to the age of reason, that is about seven years old. To receive the Sacrament worthily the child must have had a sufficient preparation, must know the main truths of the means of salvation, and must be able to distinguish the Eucharistic bread from ordinary bread. Such a preparation at a tender age can best be given by the mother.

2. The *ecclesiastical* decree relating to early Communion confirms this conclusion. The Lateran Council stipulates that a child is obliged to go to Communion when he reaches the age of discretion, that is at the age of reason.

The age of discretion depends on the intellectual dispositions of the child, the climate, and social context. It is generally reached about the age of seven. This age of discretion may, however, be reached at an earlier age (from three) or at a later age (ten). As the first Communion is received at an early age, the preparation has to be given sooner. And this preparation can be best given in the family circle.

III. PRACTICAL DEVELOPMENT. — By way of example, let us look at some practical measures adopted in Germany and Belgium.

1. *In Germany.* — In 1929 the Papal Nuntio in Berlin, Cardinal Pacelli warmly recommended the book *Unser kleines Kommunionkind* written for the purpose of facilitating the task of mothers preparing their children for first Communion. At various times the bishops have reminded parents of their duty of giving the first eucharistic training to their children.

2. *In Belgium.* — Soon after the appearance of the decree of Pius X, Cardinal Mercier explained their duty to parents. The catechism for use in all the dioceses of Belgium published in 1946 and the commentaries on it show that the responsibility for early Communion and the preparation falls primarily on the parents.

IV. PRACTICAL CONCLUSION. — The eucharistic preparation of children in the home is difficult, but it is possible. The best way to make it easy is to have courses to which not only children would come but also the mothers and their helpers. In a practical and devotional way the children can be prepared. The mothers could see to set about the task, and how to continue at home on the same lines. We shall give a fuller explanation of this in some later issue.

More Adequate Training for Teachers in Religion

by Sister M. MADELEVA, C. S. C.
*President of Saint Mary's College, Notre Dame, U. S. A.*¹

Sometime ago at an educational conference I found myself in a group of religious teachers. They included the provincial of a teaching community, a college president, college deans, supervisors and principals of high schools, and teachers on all levels. All of them held Bachelor's degrees; most of them had advanced degrees. Their majors and minors covered all the fields of knowledge except religion. Not one had a major, not one had even a minor in religion. Each one had qualified according to state and accrediting board requirements to teach the subjects assigned them. The religious communities to which they belonged had given them the necessary time and opportunity for this preparation. Yet not one of them had taken fifteen hours of work in religion on the junior and senior college level.

Many of these religious had not attended Catholic high schools. Many had not gone to Catholic grade schools. I ask you to compute and evaluate the average of education in religion represented by this group. Yet it is typical, and perhaps better than typical of the bodies from which we are drawing our teachers of religion in our Catholic schools.

Many of the sisters in this group had taught and were teaching

1. Sister MADELEVA is a teacher and professor of English. She was President of the College of Saint Mary of the Wasatch at Salt Lake City, Utah, before her appointment as President of Saint Mary's College, Notre Dame, Indiana. Her particular business now is the direction of such educational policies and practices as will develop good, sensible women from a group of thoroughly fine college girls. — Books published : *Knights Errant and Other Poems*, D. Appleton and Company, 1923. — *Chaucer's Nuns and other Essays*, D. Appleton and Company, 1925. — *The Pearl, a Study in Spiritual Dryness*, D. Appleton and Company, 1925, etc. etc. — Address : Saint Mary's College, Notre Dame, Holy Cross, Indiana, U. S. A. (Editor's note).

high school courses in dogma, college courses in apologetics and Scripture. They were doing this much more on wrong assumptions than on a right preparation. The assumptions are these : If you have made your first Holy Communion you should be able to teach religion. If you wear a religious habit you should be ashamed if you cannot teach religion. Both assumptions are as flagrant in their fallacy as they are common in practice.

Our three meals a day and casual familiarity with the kitchen do not prepare us to teach even the most elementary courses in home economics. Our knowledge of our own bodies does not qualify us to teach physiology on any level. These and all other profane subjects bear no comparison in importance with the knowledge of God, the science of theology. Yet we are trying to impart this knowledge with no mature preparation at all. I have no doubt that much of our instruction is mild heresy. I know that « Sisters' theology » is a term of more than mild ridicule among theologians.

The general ignorance of Catholics about the essence of Catholicity is proof. What do you know, for instance, about grace : its nature, its operations in the world, in yourself ? How many of us have even had a good one-hour course in Church history ? How many of us can give a really intelligent answer to prejudiced or even to open-minded non-Catholics on the subject of their prejudice or their ignorance ? How many of us know more of the Scripture than we read in our missals, or know that truly ?

If the state and our regional accrediting agencies controlled the preparation of our teachers of religion as they do of teachers in secular fields this condition could not exist because it would not be tolerated. It is hard to understand how we reconcile our principles and procedures to it and how we permit it to continue. Our teachers ask for opportunities for study in all other fields and are given opportunities. But communities cannot find time or means to prepare teachers of religion. Every secular subject, every enterprise from the summer camp to the sisters' band take precedence.

The theological I. Q. of Catholics in the United States testifies to the quality of religious instruction in our schools. On the supernatural level, we are devout, we are earnest, we are ignorant. We outnumber most organized groups in our country but we do not outweigh them in influence. Where we should lead we often follow. Where we should be strong we are often weak. Where we should know and speak unequivocal truth we often blunder and compromise — all this through a lack not of will but of knowledge.

The attitude of college students is an indictment of their classes in religion and the preparation of the teachers of these classes.

Students come to Catholic colleges expressly to become thoroughly instructed and intelligent Catholics. They look forward to their courses in religion with real eagerness and zest. It often happens that religion does not enjoy the distinction of being a separate department in the college. The instructors of religion are frequently teachers broken in health or released from more vigorous departments. The religion hour in men's colleges is not infrequently spent in discussing football scores. At the end of six weeks the serious students are asking to drop their religion for courses that will do them more good.

One evening a college junior sat down to dinner with me in our refectory. It was a hot October day. She had spent the afternoon in the laboratory over an embalmed cat. She was a pretty, dainty, critical person. A few facts focussed suddenly for me at that moment. They were these: We can get the most fastidious girls to stand in a laboratory hours at a time over an embalmed cat. The same girls are restive and uninterested in a fifty-minute class devoted to the attributes of God. There is no question as to the comparative excellence of subject matter. The students are identical. The teacher makes the difference. The expertly-trained teacher can make an embalmed cat a subject of absorbing interest. Her students will hover hours on end over hydrogen sulphide generators, over animals and moles and oozes of all varieties. They fall in love with matter. We would not dare to put an unprepared teacher before a class in science. The earnest, obedient sister with no special training at all but with the best will in the world makes God and His glory, Christ and His love, sanctity and its wonder subjects of polite boredom to her students. When we prepare our teachers of religion as we prepare our teachers of science, our students will fall in love with God.

We have been considering what may seem the hopelessness of the situation. Let us turn to the hope for it. There is a very world of hope. We are wide awake to the condition. We are more and more honest about it. We are all busy reorganizing our courses in religion. We are restaffing our classes with some of our finest and best prepared teachers. Some colleges have developed distinct departments of religion. Some are offering majors in religion with fine theological and scriptural content.

One college offering such opportunities had three juniors register for majors, seven for minors in religion immediately. During the summer one of these majors happened by the office of the president. The girl was on her way to Norway for a business trip and stopped

at her college en route. The president did not know her personally. She identified herself quickly and immediately with «Sister, I am one of the theology students.» The attitude is indicative and unmistakable.

In some dioceses bishops do not permit sisters to begin teaching until they have their Bachelor's degrees and teacher's licenses. We dare to hope that they will be defenders of the faith to the extent of requiring a comparable preparation in religion even if this involves a delay in opening new schools in parishes and dioceses.

The Catholic University is offering a very excellent graduate program in religion. The College of Saint Bonaventure has developed a fine program in Scripture and theology. Both schools grant Master's degrees at the completion of courses. These are only two signs of the times.

In 1942 Saint Mary's College, Holy Cross, Indiana, opened a graduate school of sacred theology for sisters and lay women. It offers a program of four summer sessions in Scripture and theology leading to a Master's degree in religion; a program of two full years and three summer sessions leading to a degree of Doctor of Philosophy in religion. Forty-eight religious from nineteen different religious orders and four lay women were enrolled that summer. Four sisters completed the work for the degree of Doctor of Philosophy in religion in August 1946. All of them are teaching religion in colleges of their particular communities now. Students come out of their classes day after day literally radiant. Courses in religion are easily not only the most popular but the most deeply loved of all classes being taught. The entire college life is pervaded with their spirit, the Holy Spirit.

We are living in an age of science. Theology is the greatest of sciences. For God's sake, let us deify our age. The natural sciences have been given their place; at this late hour, let us put supernatural science where it belongs. Let us put it in the first place, at the very head of all our intellectual life.

We have discussed briefly the eminent need to train teachers in religion and the present opportunities for such training. It remains to urge communities to let no obstacle prevent their giving their sisters this training. As soon as God sees our willingness to learn more about Him, He will remove the apparent difficulties. He will send us the subjects that we need, the time and teachers and health that we need.

Sisters from eighteen or more communities have been released from other duties to work with Dr. Sperti in the *Divi Thomae* on

cancer research. Cancer is probably our most terrible physical enemy. Godlessness, atheism, infidelity are more terrible and more devastating. They are God's enemies even more than ours. Let us give ourselves to the study of the science of God, to theology, to the knowledge of His word, the Sacred Scriptures, to the history of His Church, to the encyclicals of His ambassadors. Let us look to a near future in which graduate schools of sacred theology will be the order of Catholic education and in which all teachers, lay and religious, will seek first this most excellent knowledge of God that all other things may be added to them and to their students.

POUR UNE MEILLEURE FORMATION DES PROFESSEURS DE RELIGION

Les religieuses qui enseignent une branche profane sont toutes munies du diplôme approprié. Beaucoup de celles qui enseignent la religion n'ont pas suivi un cours approfondi en cette matière. Bien plus, certaines — qui n'ont pas fait leurs études dans une école catholique secondaire ou supérieure — n'ont que des connaissances rudimentaires. Et pourtant, elles osent enseigner la religion. Leur audace procède de deux faux présupposés : quiconque a fait sa première communion est capable d'enseigner la religion ; quiconque porte l'habit religieux, doit rougir s'il ne sait pas donner le cours de religion. Aussi, je ne serais pas surprise si notre enseignement religieux frisait parfois l'hérésie. L'expression : « théologie des Sœurs » est une expression doucement ironique sur les lèvres des théologiens.

Combien d'entre nous seraient capables de combattre des préjugés erronés et de répondre à des questions posées par des non-catholiques à esprit ouvert ? Combien d'entre nous connaissent, de l'Écriture, plus qu'elles ne trouvent dans leur missel ?

Si les inspecteurs officiels contrôlaient les aptitudes de nos professeurs de religion comme celles des autres professeurs, cet état de chose ne pourrait durer : il ne serait pas toléré. Nous avons une curieuse façon de concilier nos principes avec la pratique. Nos congrégations religieuses préparent soigneusement des sujets pour l'enseignement des branches profanes ; une telle préparation paraît superflue quand il s'agit de la religion.

Dans le domaine surnaturel, nous sommes pieuses, zélées... et ignorantes. Numériquement, nous l'emportons sur d'autres groupes de notre pays, mais non pas en influence. Où nous devrions mener, nous suivons. Où nous devrions être fortes, nous sommes faibles. Où nous devrions parler clairement, nous recourons à des équivoques, faute de connaissances.

L'attitude des garçons et des filles qui fréquentent des écoles catholiques est significative. Ils sont inscrits dans des écoles catholiques pour devenir des

catholiques intelligents. Au début, ils suivent le cours de religion avec avidité. Il arrive qu'au bout de six semaines les meilleurs abandonnent et choisissent un cours dont ils espèrent tirer plus de profit.

Chose curieuse ! Un bon professeur de sciences obtiendra de ses élèves qu'ils restent enfermés plusieurs heures dans un laboratoire. Une religieuse, si zélée soit-elle, donnera un cours de religion ennuyeux, si elle n'a été sérieusement préparée à cet enseignement. Et pourtant, la religion est une matière intéressante.

Nous avons objectivement décrit les défauts de la situation présente. Il faut voir aussi les aspects encourageants.

Nous avons pris conscience des lacunes de notre enseignement. En plusieurs établissements, il a été renforcé. D'autre part, des religieuses de diverses congrégations se sont inscrites à des cours supérieurs de religion, notamment au St. Mary's College de Holy Cross. On y obtient le grade de maître en religion et de docteur en philosophie religieuse.

Nous vivons à un âge scientifique. Veillons à ce que la science de Dieu occupe dans le monde moderne la place qui lui revient.

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 12 Junii 1948

† L. SUENENS, *vic. gen.*

